Digitized by Google

9896

Palat. XLI 4

584708

LE THÉATRE DE M. DE VOLTAIRE.

NOUVELLE EDITION,

Qui contient un Recuëil complet de toutes les Piéces de Théâtre que l'Auteur a données jusqu'ici.

TOME QUATRIEME.

BIBLIOTHÈQUE

A AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS-CANUT RIGHOFF, près le Comptoir de Cologne.

M. DCC. LIII.

TABLE

Des Piéces contenuës dans le quatriéme Volume.

Preface de Samſon. page 3
Samson, Tragedie Lyrique, 5
Pandore, Opera. 43
La Prude ou la Gardeuse de Cassette, Comedie. 77
Rome Sauvée, Tragedie. 183
Le Duc de Foix, Tragedie. 249

Fin de la Table du quatriéme Volume.

SAMSON

SAMSON,

TRAGEDIE LYRIQUE.

PREFACE.

CETTE *Tragédie lyrique qu'on donne au Public, avoit été miſe en muſique il y a quelques années, par un homme reconnu pour un des plus habiles Muſiciens de l'Europe. On publia le Poëme dénué de ſon plus grand charme, & on le donna ſeulement comme une eſquiſſe d'un genre un peu différent du genre ordinaire ; c'eſt la ſeule excuſe peut-être de l'impreſſion d'un ouvrage, fait plutôt pour être chanté que pour être lû. Les noms de Venus & d'Adonis trouvent dans cette Tragédie une place plus naturelle qu'on ne croiroit d'abord ; c'eſt en effet ſur leurs terres que l'action ſe paſſe. Ciceron dans ſon excellent livre de la* Nature des Dieux, *dit que la Déeſſe Aſtarté, révérée des Syriens, étoit Venus même, & qu'elle épouſa Adonis. On ſçait le plus qu'on célébroit la fête d'Adonis chez les Philiſtins ; ainſi ce qui ſeroit ailleurs un mêlange abſurde du profane & du ſacré, ſe place ici de ſoi-même. Le célébre Métaſtaſio a compoſé quelques Opéra dans le goût pour l'Empereur Charles VI. & pour ſon auguſte famille : on a donné auſſi beaucoup de ces ſpectacles à Rome, de qui on tient tant de leçons dans tous les Arts, & dans tout ce qui peut ſervir de régle & d'ornement à la vie civile.*

ACTEURS.

SAMSON.

DALILA.

LE ROIS DES PHILISTINS.

LE GRAND-PRETRE.

LES CHŒURS.

SAMSON,

TRAGEDIE LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÉRE.

Le Théâtre repréſente une campagne. Les Iſraëlites couchés ſur le bord du fleuve Adonis, déplorent leur captivité.

DEUX CORIPHE'ES.

TRIBUS captives,
Qui ſur ces rives
Traînez vos fers ;
Tribus captives,
De qui les voix plaintives
Font retentir les airs,
Eſpérez dans le Dieu qui régit l'Univers.

CHOEUR.

Eſpérons dans le Dieu qui régit l'Univers.

PREMIER CORIPHE'E.

Nous ſommes innocens, & depuis trente hivers
Nous ſervons un peuple coupable ;
Et du haut de ſon Trône, un maître impitoyable
Inſulte à nos tourmens ſoufferts.

CHOEUR.

Eſpérons dans le Dieu qui régit l'Univers.

SECOND CORIPHE'E.

Race malheureuſe & divine !
Triſtes Hébreux! frémiſſez tous.
Voici le jour affreux qu'un Roi puiſſant deſtine
A placer ſes Dieux parmi nous ;
Des Prêtres menſongers, pleins de zéle & de rage,
Vont vous forcer à plier les genoux
Devant les Dieux de ce climat ſauvage ;
Enfans du Ciel que ferez-vous ?

CHOEUR.

Nous bravons leur couroux,
Le Seigneur ſeul a notre hommage.

UN CORIPHE'E.

Tant de fidélité ſera chére à ſes yeux.
Deſcendez du Trône des Cieux,
Fille de la clémence,
Douce eſpérance,
Tréſor des malheureux,
Venez tromper nos maux, venez remplir nos vœux:
Deſcendez, douce eſpérance.

SCENE II.

LES PRETRES DES IDOLES *dans l'enfoncement, autour d'un Autel couvert de leurs Dieux. Acteurs précédens.*

SECOND CORIPHE'E.

AH ! déja je les vois ces Pontifes cruels
Qui d'une Idole horrible entourent les Autels.

UN HEBREU.

Ne ſouillons point nos yeux de ces vains ſacrifices,
Fuyons ces monſtres adorés ;
De leurs Prêtres ſanglans ne ſoyons point complices.

CHOEUR.

Fuyons, éloignons-nous.

LE GRAND-PRETRE DES IDOLES.

Eſclaves, demeurez ;
Demeurez, votre Roi par ma voix vous l'ordonne.
D'un pouvoir inconnu, lâches adorateurs,
Oubliez-le à jamais lorſqu'il vous abandonne ;
Adorez les Dieux ſes vainqueurs.
Vous rampez dans nos fers, ainſi que vos ancêtres,
Mutins toujours vaincus, & toujours inſolens,
Obéïſſez, il en eſt tems ;
Connaiſſez les Dieux de vos maîtres.

CHOEUR.

Tombe plûtôt ſur nous la vengeance du Ciel
Plûtôt l'enfer nous engloutiſſe :
Périſſe, périſſe
Ce Temple & cet Autel !

LE PRETRE DES IDOLES.

Rebut des Nations, vous déclarez la guerre
Aux Dieux, aux Pontifes, aux Rois.

CHOEUR.

Nous mépriſons vos Dieux, & nous craignons les loix.
Du Maître de la terre.

SCENE III.

SAMSON entre couvert de la peau d'un Lion.

Les Perſonnages de la Scène précédente.

SAMSON.

QUel ſpectacle d'horreur !
Quoi ! ces fiers enfans de l'erreur,
Ont porté parmi vous ces monſtres qu'ils adorent !
Dieux des combats regarde en ta fureur
Les indignes rivaux que nos tyrans implorent ;
Soutien mon zèle, inſpire moi,
Venge ta cauſe, venge-toi.

LES GRANDS-PRETRES DES IDOLES.

Profane ! impie ! arrête !

SAMSON.

Lâches ! derobez votre tête
A mon juſte courroux ;
Pleurez vos Dieux, craignez pour vous.
Tombez, Dieux ennemis, ſoyez reduits en poudre !
Vous ne méritez pas
Que le Dieu des combats
Arme le Ciel vengeur & lance ici ſa foudre ;
Il ſuffit de mon bras.
Tombez, Dieux ennemis, ſoyez réduits en poudre !

Il renverſe les Idoles & l'Autel.

LES GRANDS-PRETRES.

Le Ciel ne punit point ce ſacrilège effort !
Courons tous, vengeons ſa querelle,
Allons préparer la mort
De ce peuple rebelle.

SCENE IV.

SAMSON, LES ISRAELITES.

SAMSON.

VOs eſprits étonnés ſont encor incertains ;
Redoutez-vous ces Dieux renverſés par mes mains ?

CHOEUR DES ISRAELITES.

Mais qui nous défendra du couroux effroyable
D'un Roi, le tyran des Hébreux ?

SAMSON.

Le Dieu, dont la main favorable
A conduit ce bras belliqueux,
Ne craint point de ces Rois la grandeur périſſable.
Faibles tributs, demandez ſon appui,
Il vous armera du tonnerre ;
Vous ſerez redoutés du reſte de la terre,
Si vous ne redoutez que lui.

CHOEUR.

Mais nous ſommes, hélas ! ſans armes, ſans défenſe.

SAMSON.

Vous m'avez, c'eſt aſſez ; tous vos maux vont finir.
Dieu m'a prêté ſa force, ſa puiſſance ;
Le fer eſt inutile au bras qu'il veut choiſir.
En domptant les lions, j'appris à vous ſervir ;
Leur dépouille ſanglante eſt le noble préſage
Des coups dont je ferai périr.

Les tyrans qui ſont leur image.

Peuple, éveille-toi, rompt tes fers,
Remonte à ta grandeur premiére,
Comme un jour Dieu, du haut des airs
Rappellera les morts à la lumiére,
Du ſein de la pouſſiére,
Et ranimera l'Univers.
Peuple, éveille-toi, rompt tes fers,
La liberté t'appelle,
Tu nâquis pour elle,
Repren tes concerts.
Peuple, éveille-toi, rompt tes fers.

UN PERSONNAGE DU CHOEUR.

L'hyver détruit les fleurs & la verdure;
Mais du flambeau du jour la féconde clarté
Ranime la nature,
Et lui rend ſa beauté;
L'affreux eſclavage
Flétrit le courage;
Mais la liberté
Réleve ſa grandeur & nourrit ſa fierté.
Liberté, liberté.

Le Chœur répéte.

L'affreux eſclavage. &c.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente le périſtile du Palais du Roi : on voit à travers les colomnes, des forêts & des collines dans le fond de la perſpective ; le Roi eſt ſur ſon Trône, entouré de toute ſa Cour, habillé à l'Orientale.

LE ROI.

AInſi ce peuple eſclave, oubliant ſon devoir,
Contre ſon Roi leve un front indocile !
Du ſein de la pouſſiére il brave mon pouvoir.
Sur quel roſeau fragile
A-t'il mis ſon eſpoir ?

UN PHILISTIN.

Un impoſteur, un vil eſclave,
Samſon les ſéduit & vous brave ;
On dit qu'il eſt armé du ſecours des enfers.

LE ROI.

L'inſolent vit encor ! Allez, qu'on le ſaiſiſſe ;
Préparez tout pour ſon ſupplice.
Courez, ſoldats ; chargez de fers
Des coupables Hébreux la troupe vagabonde ;
Ils ſont les ennemis & le rebut du monde.

Et déteſtés par-tout, déteſtent l'Univers.

CHOEUR DES PHILISTINS *derriére le Théâtre.*

Fuyons la mort, échappons au carnage,
Les enfers ſecondent ſa rage.

LE ROI.

J'entends encor le cris de ces peuples mutins;
De leur Chef odieux va-t'on punir l'audace;

UN PHILISTIN *entrant ſur le Théâtre.*

Il eſt vainqueur, il nous ménace;
Il commande aux deſtins,
Il reſſemble au Dieu de la guerre,
La mort eſt dans ſes mains,
Vos ſoldats renverſés enſanglantent la terre,
Le peuple fuit devant ſes pas.

LE ROI.

Que dites-vous? Un ſeul homme, un barbare,
Fait fuïr mes indignes ſoldats!
Quel démon pour lui ſe déclare?

SCENE II.

LE ROI, *les Philiſtins autour de lui:* SAMSON, *ſuivi des Hebreux portant d'une main une Maſſuë, & l'autre une branche d'Olivier.*

SAMSON.

ROi, Prêtres ennemis, que mon Dieu fait trembler,
Voyez ce ſigne heureux de la Paix bienfaiſante,
Dans cette main ſanglante
Qui peut vous immoler.

CHOEUR DES PHILISTINS.

Quel mortel orgueïlleux peut tenir ce langage ?
Contre un Roi ſi puiſſant, quel bras peut s'élever ?

LE ROI.

Si vous êtes un Dieu je vous dois mon hommage ;
Si vous êtes un homme, oſez-vous me braver ?

SAMSON.

Je ne ſuis qu'un mortel ; mais le Dieu de la terre
Qui commande aux Rois,
Qui ſouffle à ſon choix,
Et la mort & la guerre,
Qui nous tient ſous ſes loix.
Qui lance le tonnerre,
Vous parle par ma voix.

LE ROI.

Et bien quel eſt ce Dieu ? parlez ? quel témoignage
A mes yeux en préſentez-vous ?

SAMSON.

Vous ſoldats mourans ſous mes coups,
La crainte où je vous vois, mes exploits, mon courage,
Au nom de ma patrie, au nom de l'Eternel,
Reſpectez déſormais les enfans d'Iſraël,
Et finiſſez leur eſclavage.

LE ROI.

Moi ? qu'au ſang Philiſtin je faſſe un tel outrage !
Moi ? mettre en liberté ces peuples odieux !
Votre Dieu ſeroit-il plus puiſſant que mes Dieux ?

SAMSON.

Vous allez l'éprouver ; voyez ſi la nature
Reconnaît ſes commandemens.
Marbres obéïſſez ; que l'onde la plus pure
Sorte de ces rochers & retombe en torrens.

On voit des fontaines jaillir dans l'enfoncement.

CHOEUR

Ciel, ô Ciel ! à ſa voix on voit jaillir cette onde
Des marbres amolis !
Les élémens lui ſont ſoumis :
Eſt-il le Souverain du monde ?

LE ROI.

N'importe, quel qu'il ſoit, je ne puis m'avilir
A recevoir des loix de qui me doit ſervir.

SAMSON.

Et bien vous avez vû quelle étoit ſa puiſſance,
Connaiſſez quelle eſt ſa vengeance ;
Deſcendez feu des Cieux, ravagez ces climats,
Que la foudre tombe en éclats,
De ces fertiles champs détruiſez l'eſpérance.
Brûlez moiſſons, ſechez guérêts ;
Embraſez-vous vaſtes forêts.

Tout le Théâtre paraît embraſé.

Au Roi.

Connaîſſez quelle eſt ſa vengeance.

CHOEUR.

Brûlante flâme affreux tonnerre,
Terribles coups,
Ciel, ô Ciel ! ſommes-nous
Au jour où doit périr la terre ?

LE ROI.

Suſpen, ſuſpen cette rigueur,
Miniſtre impérieux d'un Dieu plein de fureur,
Je commence à reconnaître
Le pouvoir dangereux de ton ſuperbe maître ?
Mes Dieux long-tems vainqueurs commencent à céder,
C'eſt à leur voix à me réſoudre.

SAMSON.

C'eſt à la ſienne à commander.
Il nous avoit punis, il m'arme de ſa foudre.

A tes Dieux infernaux va porter ton effroi
Pour la derniére fois peut-être tu contemples
Et ton Thrône & leurs Temples.
Tremble pour eux & pour toi.

SCENE III.

SAMSON, CHŒUR DES ISRAELITES.

SAMSON.

VOus que le Ciel conſole après des maux ſi grands,
Peuples, oſez paraître aux Palais des tyrans ;
Sonnez trompette, organe de la gloire ;
Sonnez, annoncez ma victoire.

HEBREUX.

Chantons tous ce Héros, arbitre des combats ;
Il eſt le ſeul dont le courage
Jamais ne partage
La victoire avec les ſoldats ;
Il va finir notre eſclavage,
Pour nous eſt l'avantage,
La gloire eſt à ſon bras ;
Il fait trembler ſur le Trône
Les Rois maîtres de l'Univers,
Les guerriers au champ de Bellone,
Les faux-Dieux au fond des enfers.

LE CHOEUR.

Sonnez, trompette, organe de ſa gloire ;
Sonnez annoncez ſa victoire.

UNE VOIX.

Le défenſeur intrépide
D'un troupeau faible & timide

Garde leurs paiſibles jours,
Contre le peuple homicide
Qui rugit dans les antres ſourds.
Le Berger ſe repoſe, & ſa flûte ſoupire
Sous ſes doigts le tendre délire
De ſes innocentes amours.

LE CHOEUR.

Sonnez, trompette, &c.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre répreſente un Bocage & un Autel où ſont Mars & Venus & les autres Dieux de Syrie.

LE ROI, LE GRAND-PRETRE *de Mars*, DALILA, CHOEUR.

LE ROI.

Dieux de Syrie !
Dieux immortels !
Ecoutez, protegez un peuple qui s'écrie
Au pié de vos Autels !
Eveillez-vous, puniſſez la furie
De vos eſclaves criminels.
Votre peuple vous prie :
Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

CHOEUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

LE GRAND-PRETRE.

Mars terrible,
Mars invincible,

Protége nos climats !
Prépare
A ce barbare
Le fer & le trépas !

DALILA.

O Venus ! Déeſſe charmante !
Ne permet pas que ces beaux jours
Deſtinés aux amours,
Soyent profanés par la guerre ſanglante.

CHOEUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

LES DIEUX DE SYRIE.

Samſon nous a domptés. Ce glorieux Empire
Touche à ſon dernier jour.
Fléchiſſez ce Héros ; qu'il aime ; qu'il ſoupire ;
Vous n'avez d'eſpoir qu'en l'amour.

DALILA.

Dieu des plaiſirs daigne ici nous inſtruire
Dans l'art charmant de plaire & de ſéduire ;
Prête à nos yeux tes traits toujours vainqueurs ;
Appren-nous à ſemer de fleurs
Le piége aimable où tu veux qu'on l'attire.

CHOEUR.

Dieu des plaiſirs daigne ici nous inſtruire
Dans l'art charmant de plaire & de ſéduire.

DALILA.

D'Adonis c'eſt aujourdhui la fête,
Pour ſes jeux la jeuneſſe s'apprête ;
Amour, voici le tems heureux
Pour inſpirer & pour ſentir tes feux.

CHOEUR DES FILLES.

Amour, voici le tems heureux, &c.
Dieu des plaiſirs, &c.

DALILA.

Il vient plein de colére, & la terreur le ſuit ;
Retirons nous ſous cet épais feuillage :
Implorons le Dieu qui ſéduit
Le plus ferme courage.

Elle ſe retire avec les Filles de Gaza & les Prêtreſſes ſous des berceaux qui bordent la Scène.

SCENE II.

SAMSON *ſeul.*

LE Dieu des combats m'a conduit
Au milieu du carnage ;
Devant lui tout tremble & tout fuit ;
Le tonnerre, l'affreux orage,
Dans les champs fait moins de ravage,
Que ſon nom ſeul n'en a produit
Chez le Philiſtin plein de rage.
Tous ceux qui vouloient arrêter
Ce fier torrent dans ſon paſſage,
N'ont fait que l'irriter.
Ils ſont tombés : la mort eſt leur partage.
Ces ſons harmonieux, ce murmure des eaux,
Semblent amollir mon courage.
Aſyles de la paix, lieux charmans, doux ombrages,
Vous m'invitez au repos.

Il s'endort ſur un lit de gazon.

SCENE III.

DALILA, SAMSON, CHOEUR DES PRETRES DE VENUS *revenant ſur la Scène.*

DALILA.

PLaiſirs flâteurs amolliſſez ſon ame ;
Songes charmans enchantez ſon ſommeil.

FILLES DE GAZA.

Tendre amour éclaire ſon réveil,
Met dans nos yeux tes attraits & ta flame.

DALILA.

Vénus, inſpire-nous, préſide à ce beau jour ;
Eſt-ce-là ce cruel, ce vainqueur homicide ?
Venus, il ſemble né pour embellir ta Cour ;
Armé, c'eſt le Dieu Mars ; déſarmé, c'eſt l'Amour :
Mon cœur, mon faible cœur, devant lui s'intimide,
Enchaînons de fleurs
Ce guerrier terrible ;
Que ce cœur farouche, invincible,
Se rende à tes douceurs.

CHOEUR.

Enchaînons de fleurs
Ce Héros terrible.

SAMSON *s'éveille entouré des Filles de Gaza.*

Où ſuis-je ! en quels climats me vois-je tranſporté?
Quels doux concerts ſe font entendre ?
Quels raviſſans objets viennent de me ſurprendre?
Eſt-ce ici le ſéjour de la félicité ?

DALILA *à Samſon.*

Du charmant Adonis nous célébrons la fête ;

L'amour en ordonna les jeux ;
C'eſt l'amour qui les apprête ;
Puiſſent-ils mériter un regard de vos yeux.

SAMSON.

Quel eſt cet Adonis, dont votre voix aimable
Fait retentir ce beau ſéjour ?

DALILA.

C'étoit un Héros indomptable,
Qui fut aimé de la mere d'Amour ;
Nous chantons tous les ans cette aimable avanture.

SAMSON.

Parlez, vous m'allez enchanter ;
Les vents viennent de s'arrêter :
Ces forêts, ces oiſeaux, & toute la nature,
Se taiſent pour vous écouter.

DALILA *ſe met à côté de Samſon ; le Chœur ſe range autour d'eux ; Dalila chante cette Cantatille, accompagnée de peu d'inſtrumens qui ſont ſur le Théâtre.*

Vénus dans nos climats ſouvent daigne ſe rendre ;
C'eſt dans nos bois qu'on vient apprendre
Sous ſon culte charmant tous les ſécrets divins.
Elle fut près de cette onde, en ces rians jardins
Que Venus enchanta le plus beau des humains ;
Alors tout fut heureux dans une paix profonde ;
Tout l'Univers aima dans le ſein du loiſir ;
Venus donnoit au monde
L'exemple du plaiſir.

SAMSON.

Que ces traits ont d'appas ! que ſa voix m'intéreſſe !
Que je ſuis étonné de ſentir la téndreſſe !
Quel poiſon charmant je me ſens pénétré !

DALILA.

Sans Venus, ſans l'Amour, qu'auroit-il pû prétendre ?
Dans nos bois il eſt adoré ;

Quand il fut rédoutable, il étoit ignoré,
Il devint Dieu, dès qu'il fut tendre.
Depuis cet heureux jour,
Ces prés, cette onde, cet ombrage,
Inſpirent le plus tendre amour
Au cœur le plus ſauvage.

SAMSON.

O Ciel! ô troubles inconnus!
J'étois ce cœur ſauvage, & je ne le ſuis plus;
Je ſuis changé, j'éprouve une flâme naiſſante.
A Dalila.
Ah! s'il étoit une Venus,
Si des amours cette Reine charmante,
Aux mortels en effet pouvoit ſe préſenter,
Je vous prendrois pour elle, & croirois la flâter.

DALILA.

Je pourrois de Venus imiter la tendreſſe;
Heureux qui peut brûler des feux qu'elle a ſentis!
Mais j'euſſe aimé peut-être un autre qu'Adonis,
Si j'avois été la Déeſſe.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, DEUX HEBREUX.

UN HEBREU.

NE tardez point, venez; tout un peuple fidéle
Eſt prêt à marcher ſous vos loix;
Soyez le premier de nos Rois,
Combattez & régnez, la gloire vous appelle.

SAMSON.

Je vous ſuis, je le dois, j'accepte vos préſens.
Ah! quel charme puiſſant m'arrête!

Ah ! différez du moins, differez quelque tems,
Ces honneurs brillants qu'on m'apprête.

CHOEUR DES FILLES DE GAZA.

Demeurez, préſidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs ſoient vos tendres conquêtes.

DALILA.

Oubliez les combats ;
Que la paix vous inſpire ;
Venus vient de vous ſourire,
L'amour vous tend les bras.

SECOND HEBREU.

Fuyez le plaiſir décevant
Où votre grand cœur s'abandonne ;
L'amour nous dérobe ſouvent
Les biens que la gloire nous donne.

CHOEUR DES FILLES DE GAZA.

Demeurez, préſidez à nos fêtes,
Que nos cœurs ſoient vos tendres conquêtes.

LES DEUX HEBREUX.

Voilà les ennemis qu'il eſt beau d'éviter.
Craignez-les, redoutez une indigne molleſſe.
Les vulgaires humains cédent à la tendreſſe ;
Les Héros doivent la dompter.

PREMIER HEBREU.

Du Dieu de la Victoire acceptez un Empire ;
Regnez & triomphez de nos perſécuteurs.

DALILA.

Qu'un Empire plus doux vous charme & vous attire ;
Mépriſez avec nous de barbares honneurs.
Demeurez, préſidez à nos fêtes,
Que nos cœurs ſoient vos tendres conquêtes.

CHOEUR DES FILLES.

Demeurez, préſidez à nos fêtes,
Que nos cœurs ſoient vos tendres conquêtes.

SAMSON.

Je m'arrache à ces lieux ; allons, je ſuis vos pas.
Prêtreſſe de Vénus, vous, ſa brillante image,
Je ne quitte point vos appas
Pour le Trône des Rois, pour ce grand eſclavage ;
Je les quitte pour les combats.

DALILA.

Me faudra-t'il long-tems gémir de votre abſence ?

SAMSON.

Fiez-vous à vos yeux de mon impatience.
L'oiſeau qui régne dans les airs
Vole aux combats, vole au carnage,
Et revient ſoupirer dans ſes heureux déſerts,
Près du tendre objet qui l'engage ;
L'oiſeau qui régne dans les airs
Vole aux combats, vole au carnage, &c.

SCENE V.

DALILA *ſeule.*

IL s'éloigne ! il me fuit ! il emporte mon ame !
Par tout il eſt vainqueur.
Le feu que j'allumois m'enflâme ;
J'ai voulu l'enchaîner, il enchaîne mon cœur.
O mere des plaiſirs ! le cœur de ta Prêtreſſe
Doit être plein de toi, doit toujours s'enflamer ;
O Venus, ma ſeule Déeſſe !
La tendreſſe eſt ma loi, mon devoir eſt d'aimer.
Echo, voix errante,
Legére habitante
De ce beau ſéjour,
Echo, monument de l'amour

Parle de ma faibleſſe au Héros qui m'enchante ;
Favoris du printems, de l'amour & des airs,
Oiſeaux, dont j'entens les concerts,
Heureux oiſeaux, votre ramage tendre
Eſt la voix des plaiſirs ;
Chantez, Venus doit vous entendre ;
Chantez : portez-lui mes ſoûpirs.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE GRAND PRETRE, DALILA.

LE GRAND-PRETTE.

OUi, le Roi vous accorde à ce Héros terrible ;
Mais vous entendez à quel prix.
Découvrez le ſecret de ſa force invincible,
Qui commande au monde ſurpris.
Un tendre hymen, un ſort paiſible,
Dépendront du ſecret que vous aurez appris.

DALILA.

Que peut-il me cacher ? Il m'aime ;
L'indifférent ſeul eſt diſcret :
Samſon me parlera j'en juge par moi-même ;
L'amour n'a point de ſecret.

SCENE II.

DALILA *ſeule.*

SEcondez-moi, tendres amours,
Amenez la paix ſur la terre ;
Ceſſez, trompettes & tambours,
D'annoncer la funeſte guerre.
Brillez, jour glorieux ; le plus beau de mes jours ;
Hymen ! amour ! que ton flambeau l'éclaire ;
Qu'à jamais je puiſſe plaire,
Puiſque je ſens que j'aimerai toujours ;
Secondez-moi, tendres amours,
Amenez la paix ſur la terre.

SCENE III.

SAMSON, DALILA.

SAMSON.

J'Ai ſauvé les Hébreux par l'effort de mon bras.
Et vous ſauvez par vos appas
Votre peuple & votre Roi même ;
C'eſt pour vous mériter que j'accorde la paix :
Le Roi m'offre ſon diadème,
Et je ne veux que vous pour prix de mes bienfaits.

DALILA.

Tout vous craint dans ces lieux, on s'empreſſe à vous plaire ;
Vous regnez ſur vos ennemis ;

Mais de tous les ſujets que vous venez de faire,
Mon cœur vous eſt le plus ſoumis.

SAMSON & DALILA *enſemble.*

N'écoutons plus le bruit des armes ;
Mirthe amoureux, croiſſez près des lauriers ;
L'amour eſt le prix des guerriers,
Et la gloire en a plus de charmes.

SAMSON.

L'hymen doit nous unir par des nœuds éternels.
Que tardez-vous encore ?
Venez, qu'un pur amour vous amene aux Autels
Du Dieu des combats que j'adore.

DALILA.

Ah ! formons ces doux nœuds au temple de Venus.

SAMSON.

Non, ſon culte eſt impie, & ma loi le condamne :
Non, je ne puis entrer dans ce temple profane.

DALILA.

Si vous m'aimez, il ne l'eſt plus.
Arrêtez, regardez cette aimable demeure,
C'eſt le Temple de l'Univers.
Tous les mortels, à tout âge, à toute heure,
Y viennent demander des fers.
Arrêtez, regardez cette aimable demeure ;
C'eſt le Temple de l'Univers.

SCENE IV.

SAMSON, DALILA, CHOEUR. *de différens Peuples de Guerriers, & de Paſteurs.*

AIR.

AMour, volupté pure,
Ame de la nature,
Maître des élémens,
L'Univers n'eſt formé, ne s'anime & ne dure
Que par tes regards bienfaiſans.
Tendre Venus, le Ciel même t'implore;
Il brille de tes feux.
On craint les autres Dieux; c'eſt Venus qu'on adore;
Ils regnent ſur le monde, & tu regnes ſur eux.

GUERRIERS.

Venus notre fier courage,
Dans le ſang, dans le carnage,
Vainement s'endurcit;
Tu nous déſarmes,
Nous rendons les armes,
L'horreur à ta voix s'adoucit.

UNE PRETRESSE.

Les Filles de Flore
S'empreſſent d'éclore
Dans ce ſéjour.
La fraicheur brillante
De la fleur naiſſante
Se paſſe en un jour:
Une plus belle
Naît auprès d'elle,

Plaît à ſon tour :
Senſible image
Des plaiſirs du bel âge,
Senſible image
Du charmant amour.

SAMSON.

Je n'y réſiſte plus ; le charme qui m'obſéde,
Tyranniſe mon cœur, enivre tous mes ſens.
Poſſédez à jamais ce cœur qui vous poſſéde,
Et gouvernez tous mes momens ;
Venez, vous vous troublez !

DALILA.

... Ciel ! que vais-je lui dire ?

SAMSON.

D'où vient que votre cœur ſoupire ?

DALILA.

Je crains de vous déplaire, & je dois vous parler

SAMSON.

Ah ! devant vous, c'eſt à moi de trembler ;
Parlez, que voulez-vous ?

DALILA.

Cet amour qui m'engage,
Fait ma gloire & mon bonheur ;
Mais il me faut un nouveau gage,
Qui m'aſſure de votre cœur.

SAMSON.

Prononcez tout ſera poſſible
A ce cœur amoureux.

DALILA.

Dite-moi par quel charme heureux,
Par quel pouvoir ſecret cette force invincible...

SAMSON.

Que me demandez-vous ? C'eſt un ſecret terrible
Entre le Ciel & moi.

DALILA.

Ainſi vous doutez de ma foi,
Vous doutez, & m'aimez !

SAMSON.

Mon cœur eſt trop ſenſible
Mais ne m'impoſez point cette funeſte loi.

DALILA.

Un cœur ſans confiance eſt un cœur ſans tendreſſe.

SAMSON.

N'abuſez point de ma faibleſſe.

DALILA.

Cruel, quel injuſte refus !
Notre hymen en dépend, nos nœuds ſeroient rompus.

SAMSON.

Notre hymen ! ....

DALILA.

Ah ! parlez, c'eſt l'amour qui vous prie.

SAMSON.

Ah ! ceſſez d'écouter cette funeſte envie.

DALILA.

Ceſſez de m'accabler de refus outrageans.

SAMSON.

Eh bien ! vous le voulez, l'amour me juſtifie.
Mes cheveux, à mon Dieu, conſacrés dès long-tems,
De ſes bontés pour moi ſont les ſacrés garans.
Il voulut attacher ma force & mon courage
A de ſi faibles ornemens.
Ma gloire eſt ſon ouvrage.

DALILA.

Ces cheveux, dites-vous ? ...

SAMSON.

... Qu'ai-je dit, malheureux !
Ma raiſon revient ; je friſſonne.

Le tonnerre tombe ſur le Temple & le détruit.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

La terre mugit, le Ciel tonne,
Le Temple diſparaît, l'aſtre du jour s'enfuit,
L'horreur épaiſſe de la nuit
De ſon voile affreux m'environne.

SAMSON.

Amour, fatale volupté!
J'ai trahi de mon Dieu le ſecret formidable.
Amour tu m'as précipité
Dans un piége effroyable,
Et je ſens que Dieu m'a quitté!

SCENE V.

PHILISTINS, SAMSON, DALILA, LE GRAND PRETRE DES PHILISTINS.

LE GRAND PRETRE *aux Philiſtins.*

VEnez, ce bruit affreux, ces cris de la nature,
Ce tonnerre tout nous aſſure
Que du Dieu des combats il eſt abandonné.

DALILA.

Que faites-vous peuple parjure?

SAMSON.

Quoi, de mes ennemis je ſuis environné!
Tombez, Tyrans.

Il combat.

PHILISTINS.

Cédez, Eſclave.

ENSEMBLE.

Frappons l'ennemi qui nous brave.

DALILA.

DALILA.

Arrêtez, cruels, arrêtez,
Tournez ſur moi vos cruautés.

SAMSON.

Tombez, Tyrans.

PHILISTINS.

Cédez, Eſclave.

SAMSON.

Ah! quelle mortelle langueur!
Ma main ne peut porter cette fatale épée.
Ah, Ciel! ma valeur eſt trompée;
Dieu retire ſon bras vengeur.

PHILISTINS.

Frappons l'ennemi qui nous brave.
Il eſt vaincu, cédez, Eſclave

SAMSON *entre leurs mains.*

Non, lâches; non ce bras n'eſt point vaincu par vous.
C'eſt Dieu qui me livre à vos coups.

On l'emmène.

SCENE VI.

DALILA *ſeule.*

O Déſeſpoir! ô tourmens! ô tendreſſe!
Roi cruel! Peuples inhumains!
O Venus, trompeuſe Déeſſe!
Vous abuſiez de ma faibleſſe;
Vous avez préparé par mes fatales mains
L'abîme horrible où je l'entraîne;
Vous m'avez fait aimer le plus grand des humains,
Pour hâter ſa mort & la mienne.
Trône tombez, brûlez Autels,

Soyez réduits en poudre !
Tyrans affreux, Dieux cruels !
Puiſſe un Dieu plus puiſſant terraſſer de ſa foudre,
Vous & vos Peuples criminels !

CHOEUR *derriére le Théâtre.*

Qu'il périſſe,
Qu'il tombe en ſacrifice
A nos Dieux !

DALILA.

Voix barbare ! cris odieux !
Allons partager ſon ſupplice.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

Le Théâtre répréſente un Sallon du Palais du Roi des Philiſtins.

SCENE PREMIERE.

SAMSON *enchaîné*, GARDES.

SAMSON.

Profonds abîmes de la terre,
Enfer ouvre-toi !
Frappez tonnerre
Ecraſez-moi !
Mon bras a réfuſé de ſervir mon courage ;
Je ſuis vaincu, je ſuis dans l'eſclavage.
Je ne te verrai plus, flambeau ſacré des Cieux !
Lumiére tu fuis de mes yeux.
Lumiére brillante image
D'un Dieu, ton auteur,
Premier ouvrage,
Du Créateur,
Douce lumiére,
Nature entiére.
Des voiles de la nuit, l'impénétrable horreur,
Te cache à ma triſte paupiére !
Profonds abîmes, &c.

SCENE II.

SAMSON, CHOEUR D'HEBREUX.

PERSONNAGES DU CHOEUR.

HElas ! nous t'amenons nos Tributs enchaînées,
Compagnes infortunées
De ton horrible douleur.

SAMSON.

Peuple ſaint ! malheureuſe race !
Mon bras rélevoit ta grandeur
Ma faibleſſe a fait ta diſgrace.
Quoi ! Dalila me fuit ! chers amis pardonnez
A de ſi honteuſes allarmes.

PERSONNAGES DU CHOEUR.

Elle a fini ſes jours infortunés ;
Oublions à jamais la cauſe de nos larmes.

SAMSON.

Quoi ! j'éprouve un malheur nouveau
Ce que j'adore eſt au tombeau !
Profonds abîmes de la terre ,
Enfer ouvre-toi !
Frappez , tonnerre ,
Ecraſez-moi !

SAMSON ET DEUX CORIPHE'ES.

Amour , tyran que je déteſte ,
Tu détruis la vertu , tu traînes ſur tes pas
L'erreur , le crime , le trépas ;
Trop heureux qui ne connaît pas
Ton pouvoir aimable & funeſte !

UN CORIPHE'E.

Vos ennemis cruels s'avancent en ces lieux:

Ils viennent insulter au destin qui nous presse ;
Ils osent imputer au pouvoir de leurs Dieux,
Les maux affreux où Dieu nous laisse.

SCENE III.

LE ROI, CHOEUR DES PHILISTINS, SAMSON, CHOEUR DES HEBREUX.

LE ROI.

Elevez vos accens vers vos Dieux favorables;
Vengez leurs Autels, vengez-nous.

CHOEUR DES PHILISTINS.

Elevons nos accens, &c.

CHOEUR DES ISRAELITES.

Terminez nos jours déplorables.

SAMSON.

O Dieu vengeur ils ne sont point coupables :
Tourne sur moi tes coups !

CHOEUR DES PHILISTINS.

Elevons nos accens vers nos Dieux favorables ;
Vengeons leurs Autels vengeons-nous.

SAMSON.

O Dieu .... pardonne.

CHOEUR DES PHILISTINS.

Vengeons-nous.

LE ROI.

Inventons, s'il se peut, un nouveau châtiment ;
Que le trait de la mort suspendu sur sa tête,
Le menace encor & s'arrête ;
Que Samson dans sa rage entende notre fête ;
Que nos plaisirs soient son tourment.

SCENE IV.

SAMSON, ISRAELITES; LE ROI, PRETRESSES DE VENUS.

UNE PRETRESSE.

TOus nos Dieux étonnés & cachés dans les Cieux
Ne pouvoient ſauver notre Empire ;
Vénus avec un ſoûrire
Nous a rendus victorieux ;
Mars a volé guidé par elle,
Sur ſon char tout ſanglant ;
La victoire immortelle
Tiroit ſon glaive étincellant
Contre tout un peuple infidéle ;
Et la nuit éternelle
Va dévorer leur chef, interdit & tremblant.

UNE AUTRE.

C'eſt Venus qui défend aux tempêtes
De gronder ſur nos têtes,
Notre ennemi cruel
Entend encor nos fêtes,
Tremble de nos conquêtes.
Et tombe à ſon Autel.

LE ROI.

Eh bien ! qu'eſt devenu ce Dieu ſi redoutable,
Qui par tes mains devoit nous foudroyer ?
Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,
Et ſon bras languiſſant ne peut ſe déployer.
Il t'abandonne, il céde à ma puiſſance ;
Et tandis qu'en ces lieux j'enchaine les deſtins,

Son tonnerre étouffé dans ſes débiles mains,
Se repoſe dans le ſilence.

SAMSON.

Grand Dieu ! j'ai ſoutenu cet horrible langage,
Quand il n'offenſait qu'un mortel.
On inſulte ton nom, ton culte, ton Autel ;
Leve-toi, venge ton ouvrage !

CHOEUR DES PHILISTINS.

Tes cris, tes cris ne ſont point entendus,
Malheureux ton Dieu n'eſt plus.

SAMSON.

Tu peux encor armer cette main malheureuſe ;
Accorde-moi du moins une mort glorieuſe,

LE ROI.

Non, tu dois ſentir à longs traits
L'amertume de ton ſuplice ;
Qu'avec toi ton Dieu périſſe,
Et qu'il ſoit comme toi mépriſé pour jamais.

SAMSON.

Tu m'inſpires, enfin ; c'eſt ſur toi que je fonde
Mes ſuperbes deſſeins.
Tu m'inſpires, ton bras ſeconde
Mes languiſſantes mains.

LE ROI.

Vil Eſclave qu'oſe-tu dire ?
Prêt à mourir dans les tourmens,
Peux-tu bien menacer ce formidable Empire
A tes derniers momens ?
Qu'on l'immole, il en eſt tems ;
Frappez, il faut qu'il expire.

SAMSON.

Arrêtez, je vais vous inſtruire
Des ſecrets de mon Peuple, & du Dieu que je ſers ;
Ce moment doit ſervir d'exemple à l'Univers.

LE ROI.

Parle, appren-nous tous tes crimes ;
Livre-nous toutes nos victimes.

SAMSON.

Roi, commande que les Hébreux
Sortent de ta préſence, & de ce temple affreux.

LE ROI.

Tu ſeras ſatisfait.

SAMSON.

La Cour qui t'environne,
Tes Prêtres, tes Guerriers, ſont-ils autour de moi ?

LE ROI.

Ils y ſont tous, explique-toi.

SAMSON.

Suis-je auprès de cette Colonne
Qui ſoutient ce ſéjour ſi cher aux Philiſtins ?

LE ROI.

Oui, tu la touches de tes mains.

SAMSON *ébranlant la Colonne.*

Temple odieux, que tes murs ſe renverſent ;
Que tes débris ſe diſperſent
Sur moi, ſur ce Peuple en fureur !

CHOEUR.

Tout tombe ! tout périt ! ô Ciel ! ô Dieu vengeur !

SAMSON.

J'ai réparé ma honte, & j'expire en vainqueur.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

PANDORE,

OPÉRA.

ACTEURS.

PROMETE'E, fils du Ciel & de la Terre, demi Dieu.

PANDORE.

JUPITER.

MERCURE.

NEMESIS.

NIMPHES.

TITANS.

DIVINITE'S CELESTES.

DIVINITE'S INFERNALES.

PANDORE,

OPÉRA.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre répréſente une Campagne, & des montagnes dans le fond.

SCENE PREMIERE.

PROMETE'E *ſeul*, CHOEUR, PANDORE *dans l'enfoncement, couchée ſur un eſtrade.*

PROMETE'E.

PRODIGE de mes mains, charmes que j'ai fait naître,
Je vous appelle en vain, vous ne m'entendez pas ;
Pandore tu ne peux connaître.
Ni mon amour, ni tes appas.
Quoi ! j'ai formé ton cœur, & tu n'es pas ſenſible !

Tes beaux yeux ne peuvent me voir.
Un impitoyable pouvoir
Oppoſe à tous mes vœux un obſtacle invincible.
Ta beauté fait mon déſeſpoir.
Quoi ! toute la nature autour de toi reſpire ?
Oiſeaux, tendres oiſeaux, vous chantez, vous aimez,
Et je vois ſes appas languir inanimés,
La mort les tient ſous ſon empire.

SCENE II.

PROMOTE'E, LES TITANS, ENCELADE, & TIPHON.

ENCELADE, & TIPHON.

ENfant de la terre & des Cieux,
Tes plaintes & tes cris ont ému ce boccage.
Parle quel eſt celui des Dieux
Qui t'oſe faire quelque outrage ?

PROMETE'E *en montrant Pandore.*

Jupiter eſt jaloux de mon divin ouvrage,
Il craint que cet objet n'ait un jour des Autels,
Il ne peut ſans courroux voir la terre embellie.
Jupiter à Pandore a réfuſé la vie,
Il rend mes chagrins éternels.

TIPHON.

Jupiter ? quoi ! c'eſt lui qui formeroit nos ames ?
L'uſurpateur des Cieux peut être notre appui ?
Non, je ſens que la vie & ſes divines flâmes
Ne viennent point de lui.

ENCELADE *en montrant Tiphon ſon frere.*

Nous avons pour Ayeux la nuit & le Tartare ;
Invoquons l'éternelle nuit ;

Elle eſt avant le jour qui luit ;
Que l'Olimpe céde au Ténare.

TIPHON.

Que l'Enfer, que mes Dieux répandent parmi nous
Le germe éternel de la vie ;
Que Jupiter en fremiſſe d'envie,
Et qu'il ſoit vainement jaloux.

PROMETE'E & LES DEUX TITANS.

Ecoutez-nous, Dieux de la nuit profonde,
De nos aſtres nouveaux contemplez la clarté ;
Accourez du centre du monde ;
Rendez féconde
La terre qui m'a porté ;
Animez la beauté ;
Que votre pouvoir ſeconde
Mon heureuſe témérité.

PROMETE'E.

Au ſéjour de la nuit vos voix ont éclaté.
Le jour pâlit, la terre tremble ;
Le monde eſt ébranlé, l'Erebe ſe raſſemble.

Le Théâtre change, & repréſente le Cahos. Tous les Dieux de l'Enfer viennent ſur la Scène.

CHOEUR DES DIEUX INFERNAUX.

Nous déteſtons
La lumiére éternelle ;
Nous attendons
Dans nos gouffres profonds,
La race faible & criminelle,
Qui n'eſt pas née encore, & que nous haïſſons.

NEMESIS.

Les ondes du Léthé, les flammes du Tartare
Doivent tout ravager.
Parlez, qui voulez-vous plonger
Dans les profondeurs du Ténare ;

PROMETE'E.

Je veux ſervir la terre, & non pas l'opprimer.
Hélas ! à cet objet j'ai donné la naiſſance,
Et je demande en vain qu'il s'anime, qu'il penſe,
Qu'il ſoit heureux, qu'il ſache aimer.

LES TROIS PARQUES.

Notre gloire eſt de détruire,
Notre pouvoir eſt de nuire,
Tel eſt l'arrêt du ſort.
Le Ciel donne la vie, & nous donnons la mort.

PROMETE'E.

Fuyez donc à jamais ce beau jour qui m'éclaire ;
Vous êtes mal-faiſans, vous n'êtes point mes Dieux.
Fuyez, deſtructeurs odieux
De tout le bien que je veux faire.
Dieux des malheurs, Dieux des forfaits,
Ennemis funèbres,
Replongez-vous dans les ténebres.
Ennemis funeſtes,
Laiſſez le monde en paix.

NEMESIS.

Tremble, tremble pour toi-même,
Crain notre retour,
Crain Pandore & l'amour.
Le moment ſuprême
Vole ſur tes pas.
Nous allons déchaîner le Démon des combats ;
Nous ouvrirons les portes du trépas.
Tremble, tremble pour toi-même.

Les Dieux des Enfers diſparaiſſent. On revoit la campagne éclairée & riante. Les Nimphes des bois & des campagnes ſont de chaque côté du Théâtre.

PROMETE'E.

Ah ! trop cruels amis! pourquoi déchaîniez-vous,
Du fond de cette nuit obſcure,

Dans ces champs fortunés & ſous un Ciel ſi doux,
Ces ennemis de la nature ?
Que l'éternel cahos éléve entr'eux & nous
Une barriére impénétrable.
L'Enfer implacable
Doit-il animer
Ce prodige aimable
Que j'ai ſû former ?
Un Dieu favorable
Le doit enflâmer.

ENCELADE.

Puiſque tu mets ainſi la grandeur de ton être
A verſer des bienfaits ſur ce nouveau ſéjour,
Tu méritois d'en être le ſeul maître,
Monte au Ciel, dont tu tiens le jour.
Va ravir la céleſte flâme,
Oſe former une ame,
Et ſois Créateur à ton tour.

PROMETE'E.

L'amour eſt dans les cieux. C'eſt-là qu'il faut me rendre.
L'amour y regne ſur les Dieux.
Je lancerai ſes traits. J'allumerai ſes feux.
C'eſt le Dieu de mon cœur, & j'en dois tout attendre.
Je vole à ſon Trône éternel ;
Sur les aîles des vents, l'amour m'enleve au Ciel.

Il s'envole.

CHOEUR DES NIMPHES.

Volez, fendez les airs, & penetrez l'enceinte
Des Palais éternels.
Ramenez les plaiſirs du ſéjour de la crainte,
En répandant des biens, meritez des autels.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre répréſente la même Campagne. Pandore inanimée eſt ſur une eſtrade. Un Char brillant de lumiére deſcend du Ciel.

SCENE PREMIERE.

NIMPHES DES BOIS, &c.

UNE DRIADE.

CHantez, Nimphes des bois, chantez l'heureux retour
Du demi Dieu qui commande à la terre.
Il vous apporte un nouveau jour.
Il revient dans ce doux ſéjour
Du ſéjour brillant du tonnerre ;
Il révole en ces lieux ſur le char de l'amour.

CHOEUR DES NIMPHES.

Quelle douce aurore
Se leve ſur nous ?
Terre jeune encore,
Embelliſſez-vous.
Brillantes fleurs, parez nos campagnes ;
Sommet des ſuperbes montagnes,

Qui

Qui diviſez les airs, & qui portez les Cieux,
O nature naiſſante,
Devenez plus charmante,
Plus digne de ſes yeux.

PROMETE'E *deſcendant du char le flambeau à la main.*

Je le ravis aux Dieux, je l'apporte à la terre,
Ce feu ſacré du tendre amour,
Plus puiſſant mille fois que celui du tonnerre,
Et que les feux du Dieu du jour.

CHOEUR.

Amour c'eſt toi ſeul que j'implore,
Lance tes traits, brûle-nous de tes feux.
On craint les autres Dieux, c'eſt toi ſeul qu'on adore;
Ils régnent ſur le monde, & tu regnes ſur eux.

PROMETE'E *approchant de l'eſtrade où eſt Pandore.*

Que ce feu précieux, l'aſtre de la nature,
Que cette flâme pure
Te mette au nombre des vivans;
Terre ſois attentive à ces heureux inſtans.
Leve-toi, cher objet, c'eſt l'amour qui l'ordonne,
A ſa voix obéi toujours;
Leve-toi, l'amour te donne
La vie, un cœur, & de beaux jours.

Pandore ſe leve ſur ſon eſtrade, & marche ſur la Scène.

CHOEUR.

Ciel! O Ciel! elle reſpire!
Dieu d'amour, quel eſt ton empire!

PANDORE.

Où ſuis-je, & qu'eſt-ce que je voi?
Je n'ai jamais été, quel pouvoir m'a fait naître!
J'ai paſſé du néant à l'êrre;
Quels objets raviſſans ſemblent nés avec moi!

On entend une ſimphonie.

Ces ſons harmonieux enchantent mes oreilles ;
Mes yeux ſont éblouis de l'amas des merveilles
Que l'Auteur de mes jours prodigue ſur mes pas.
Ah ! d'où vient qu'il ne paraît pas !
De moment en moment je penſe & je m'éclaire.
Terre qui me portez, vous n'êtes point ma mere ;
Un Dieu ſans doute eſt mon Auteur.
Je le ſens, il me parle, il reſpire en mon cœur.

Elle s'aſſied au bord d'une fontaine.

Ciel ! eſt-ce moi que j'enviſage ?
Le criſtal de cette onde eſt le miroir des Cieux.
La nature s'y peint. Plus j'y vois mon image,
Plus je dois rendre grace aux Dieux.

NIMPHES & TITANS.

On danſe autour d'elle.

Pandore, fille de l'Amour,
Charmes naiſſans, beauté nouvelle,
Inſpirez à jamais, ſentez à votre tour
Cette flâme immortelle,
Dont vous tentez le jour.

On danſe.

PANDORE *apperçevant Prometée au milieu des Nimphes.*

Quel objet attire mes yeux ?
De tout ce que je vois dans ces aimables lieux,
C'eſt vous, c'eſt vous ſans doute à qui je dois la vie.
Du feu de vos regards que mon ame eſt remplie !
Vous ſemblez encor m'animer.

PROMETE'E.

Vos beaux yeux ont ſû m'enflâmer.
Lorſqu'ils ne s'ouvroient pas encore.
Vous ne pouviez répondre, & j'oſois vous aimer ;
Vous parlez, & je vous adore.

PANDORE.

Vous m'aimez cher Auteur de mes jours commencez.
Vous m'aimez ! & je vous dois l'être !
La terre m'enchantoit ; que vous l'embelliſſez !
Mon cœur vole vers vous ; il ſe rend à ſon Maître,
Et je ne puis connaître
Si ma bouche en dit trop, ou n'en dit pas aſſez.

PROMETE'E.

Vous n'en ſçauriez trop dire, & la ſimple nature
Parle ſans feinte & ſans détour.
Que toujours la race future
Prononce ainſi le nom d'amour.

ENSEMBLE.

Charmant Amour, éternelle puiſſance,
Premier Dieu de mon cœur,
Amour que ton regne commence,
L'Univers attend ſon bonheur.

PROMETE'E.

Ciel, quelle épaiſſe nuit ! quels éclats de tonnerre
Détruiſent les premiers inſtans
Des innocens plaiſirs que poſſédoient la terre !
Quelle horreur a troublé mes ſens !

ENSEMBLE.

La terre frémit le Ciel gronde,
Des éclairs ménaçans
Ont percé la voute profonde
De ces aſtres naiſſans.
Que pouvoir ébranle le monde
Juſqu'en ſes fondemens !

On voit deſcendre un char, ſur lequel ſont Mercure, la Diſcorde, & Néméſis, &c.

MERCURE.

Un Héros téméraire a pris le feu céleſte ;
Pour expier ce vol audacieux,
Montez Pandore, au ſein des Dieux.

PROMETE'E.

Tyrans cruels !

PANDORE.

Ordre funeſte !

Larmes que j'ignorois, vous coulez de mes yeux ?

MERCURE.

Obéïſſez, montez aux Cieux.

PANDORE.

Ah ! j'étois dans le Ciel en voyant ce que j'aime !

PROMETE'E.

Cruels, ayez pitié de ma douleur extrême.

PANDORE & PROMETE'E.

Barbares, arrêtez.

MERCURE.

Venez, montez aux Cieux, partez.
Jupiter commande ;
Il faut qu'on ſe rende
A ſes volontés.
Venez, montez aux Cieux, partez.
Vents obéiſſez-nous, & déployez vos aîles ;
Vents, conduiſez Pandore aux voutes éternelles.

Le char diſparaît.

SCENE II.

PROMETE'E *ſeul.*

ON l'enleve ! tyrans jaloux !
Dieux vous m'arrachez mon partage.
Il étoit plus divin que vous.
Vous êtiez malheureux, vous étiez en courroux
Du bonheur qui fut mon ouvrage.
Je ne devois qu'à moi ce bonheur précieux.

J'ai fait plus que Jupiter même.
Je me ſuis fait aimer. J'animois ſes beaux yeux.
Ils m'ont dit en s'ouvrant ; vous m'aimez, je vous aime.
Elle vivoit par moi ; je vivois dans ſon cœur.
Dieux jaloux ! reſpecte nos chaînes.
O Jupiter ! ô fureurs inhumaines !
Eternel perſécuteur
De l'infortuné Créateur,
Tu ſentiras toutes mes peines.
Je braverai ton pouvoir.
Ta foudre épouventable
Sera mois rédoutable
Que mon amour au déſeſpoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théâtre repréſente le Palais de Jupiter, brillant d'or & de lumiére.

SCENE PREMIERE.

JUPITER, MERCURE.

JUPITER.

JE l'ai vû, cet objet, ſur la terre animé ;
Je l'ai vû, j'ai ſenti des tranſports qui m'étonnent.
Le Ciel eſt dans ſes yeux, les graces l'environnent ;
Je ſens que l'Amour l'a formé.

MERCURE.

Vous régnez, vous plairez, vous la rendrez ſenſible ;
Vous allez éblouir ſes yeux à peine ouverts.

JUPITER.

Non, je ne fus jamais que puiſſant & terrible.
Je commande à l'Olimpe, à la terre, aux enfers,
Les cœurs ſont à l'Amour. Ah ! que le ſort m'outrage.
Quand il donna les Cieux, quand il donna les mers,
Quand il diviſa l'Univers,
L'Amour eut le plus beau partage.

MERCURE.

Que craignez-vous ? Pandore à peine a vû le jour,

Et d'elle-même encore à peine a connoiſſance ;
Auroit-elle ſenti l'amour
Dès le moment de ſa naiſſance ?

JUPITER.

L'Amour inſtruit trop aiſément.
Que ne peut point Pandore ? Elle eſt femme ; elle eſt belle.
La voilà, jouiſſons de ſon étonnement.
Retirons-nous pour un moment
Sous les arcs lumineux de la voûte éternelle.
Cieux, enchantez ſes yeux & parlez à ſon cœur,
Vous déploirez en vain ma gloire & ma ſplendeur,
Vous n'avez rien de ſi beau qu'elle.

Il ſe retire.

SCENE II.

PANDORE *ſeule.*

A PEINE j'ai goûté l'aurore de la vie,
Mes yeux s'ouvroient au jour, mon cœur à mon amant ;
Je n'ai reſpiré qu'un moment.
Douce félicité, pourquoi m'es-tu ravie !
On m'avoit fait craindre la mort.
Je l'ai connuë, helas ! cette mort menaçante ;
N'eſt-ce pas mourir, quand le ſort
Nous ravit ce qui nous enchante ?
Dieux, rendez-moi la terre & mon obſcurité :
Ce bocage où j'ai vû l'amant qui m'a fait naître ;
Il m'avoit deux fois donné l'être ;
Je reſpirois, j'aimois ; quelle félicité !
A peine j'ai goûté l'aurore de la vie, *&c.*

SCENE III.

Tous les Dieux avec leurs attributs, entrent sur la Scène.

CHOEUR DES DIEUX.

QUE les aſtres ſe réjouiſſent;
Que tous les Dieux applaudiſſent
Au Dieu de l'Univers.
Devant lui les ſoleils pâliſſent.

NEPTUNE.

Que le ſein des mers,

PLUTON.

Le fond des Enfers,

CHOEUR DES DIEUX.

Les mondes divers
Retentiſſent,
D'éternels concerts,
Que les aſtres, *&c.*

PANDORE.

Que tout ce que j'entends conſpire à m'effraïer.
Je crains, je hais, je fuis cette grandeur ſuprême;
Qu'il eſt dur d'entendre louer
Un autre Dieu que ce que j'aime!

LES TROIS GRACES.

Fille du charmant Amour,
Régnez dans ſon Empire,
La terre vous deſire,
Le Ciel eſt votre Cour.

PANDORE.

Mes yeux ſont offenſés du jour qui m'environne,

Rien ne me plaît; tout m'étonne.
Mes deſerts avoient plus d'appas.
Diſparaiſſez, ô ſplendeur infinie!
Mon amant ne vous voit pas.

On entend une ſimphonie.

Ceſſez, inutile harmonie,
Il ne vous entend pas.

SCENE IV.

Le Chœur recommence. Jupiter ſort d'un nuage.

JUPITER.

NOUVEAU charme de la nature,
Digne d'être éternel,
Vous tenez de la terre un corps faible & mortel,
Et vous devez cette ame inaltérable & pure
Au feu ſacré du Ciel.
C'eſt pour les Dieux que vous venez de naître,
Commencez à jouir de la Divinité,
Goûtez auprès de votre Maître
L'heureuſe immortalité.

PANDORE.

Le néant dont je ſors à peine,
Eſt cent fois préférable à ce préſent cruel;
Votre immortalité, ſans l'objet qui m'enchaîne,
N'eſt rien qu'un ſupplice immortel.

JUPITER.

Quoi! méconnaiſſez-vous le Maître du tonnerre?
Dans les Palais des Dieux regrettez-vous la terre!

PANDORE.

La terre étoit mon vrai ſéjour;
C'eſt-là que j'ai ſenti l'amour.

JUPITER.

Non, vous n'en connaiſſez qu'une image infidelle
Dans un monde indigne de lui.
Que l'Amour tout entier, que ſa flâme éternelle,
Dont vous ſentiez une étincelle,
De tous ſes traits de feu nous embraſe aujourdhui.

PANDORE.

Je les ai tous ſentis, du moins j'oſe le croire;
Ils ont égalé mes tourmens.
Ah! vous avez pour vous la grandeur & la gloire;
Laiſſez les plaiſirs aux amans.
Vous êtes Dieu, l'encens doit vous ſuffire;
Vous êtes Dieu, comblez mes vœux,
Conſolez tout ce qui reſpire;
Un Dieu doit faire des heureux.

JUPITER.

Je veux vous rendre heureuſe, & par vous je veux l'être.
Plaiſirs, qui ſuivez votre Maître,
Miniſtres plus puiſſans que tous les autres Dieux,
Déploïez vos attraits, enchantez ſes beaux yeux.
Plaiſirs, vous triomphez dès qu'on peut vous connaître.

Les Plaiſirs danſent autour de Pandore, en chantant ce qui ſuit.

CHOEUR.

Aimez, aimez, & régnez avec nous;
Le Dieu des Dieux eſt ſeul digne de vous.

UNE VOIX.

Sur la terre on pourſuit avec peine
Des plaiſirs l'ombre légére & vaine;
Elle échappe, & le dégoût la ſuit.
Si Zéphire un moment plaît à Flore,
Il flétrit les fleurs qu'il fait éclore;
Un ſeul jour les forme & les détruit.

CHOEUR.

Aimez, aimez, & régnez avec nous ;
Le Dieu des Dieux eſt ſeul digne de vous.

UNE VOIX.

Les fleurs immortelles
Ne ſont qu'en nos chaups ;
L'Amour & le tems
Ici n'ont point d'aîles.

CHOEUR.

Aimez, aimez, & régnez avec nous ;
Le Dieu des Dieux eſt ſeul digne de vous.

PANDORE.

Oui, j'aime; oui, doux plaiſirs, vous redoublez encore
Par vos chants, par vos jeux,
Tous mes tranſports & tous mes feux,
Pour le tendre amant que j'adore.

JUPITER.

Ciel ! ô Ciel ? quoi ! mes ſoins ont ce ſuccès fatal ?
Quoi ! j'attendris ſon ame, & c'eſt pour mon rival !

SCENE V.

MERCURE *arrivant ſur la Scène.*

JUPITER arme-toi du foudre ;
Pren tes feux, va réduire en poudre
Tes ennemis audacieux.
Prometée eſt armé, les Titans furieux
Menacent les voutes des Cieux ;
Ils entaſſent des monts la maſſe épouvantable.
Déja leur foule impitoïable
Approche de ces lieux.

JUPITER.

Je les punirai tous.... ſeul je ſuffis contr'eux.

PANDORE.

Quoi, vous le puniriez, vous qui cauſez ſa peine ?
Vous n'êtes qu'un tyran, jaloux & tout-puiſſant.
Aimez-moi d'un amour encor plus violent,
Je vous punirai par ma haine.

JUPITER.

Marchons, & que la foudre éclate devant moi.

PANDORE.

Cruel, aïez pitié de mon mortel effroi;
Jugez de mon amour, puiſque je vous implore.

JUPITER *à Mercure.*

Pren ſoin de conduire Pandore.
Dieux que mon cœur eſt déſolé !
J'éprouve les horreurs qui menacent le monde.
L'Univers repoſoit dans une paix profonde ;
Une beauté paraît : l'Univers eſt troublé.

Il ſort.

*:*******************:*

SCENE VI.

PANDORE *ſeule.*

O Jour de ma naiſſance ! ô charmes trop funeſtes.
Deſirs naiſſans, que vous étiez trompeurs ?
Quoi ? la beauté, l'amour, & les faveurs céleſtes ;
Tous les biens ont fait mes malheurs ?
Amour, qui m'as fait naître, appaiſe tant d'allarmes.
N'es-tu pas ſouverain des Dieux ?
Vien ſécher mes larmes
Enchaîne & déſarmes
La terre & les Cïeux.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

Le Théâtre repréſente les Titans armés, & des montagnes dans le fond, pluſieurs Géans ſont ſur les montagnes, & entaſſent des rochers.

SCENE PREMIERE.

PROMETE'E, LES TITANS, ENCELADE.

OUI, nos freres, & nous, & toute la nature,
Ont ſenti ta cruelle injure.
La terrible vengeance eſt déja dans nos mains.
Voi-tu ces monts pendans en précipices ?
Voi-tu ces rochers entaſſés ?
Ils ſeront bien-tôt renverſés
Sur les barbares Dieux qui nous ont offenſés.
Nous punirons les injuſtices
De ces tyrans jaloux, par nos mains terraſſés.

PROMETE'E.

Terre, contre le Ciel appfen à te défendre.
Trompettes & tambours, organes des combats,
Pour la premiére fois vos ſons ſe font entendre,
Eclatez, guidez nos pas.

On marche au ſon des Trompettes

Le Ciel ſera le prix de votre heureux courage ;
Amis, je ne prétens que Pandore & ſa foi.
Laiſſez-moi ce juſte partage ;
Marchez, Titans, & ſuivez-moi.

CHOEUR DE TITANS.

Courons aux armes ;
Contre ces Dieux cruels,
Répandons les allarmes
Dans les cœurs immortels.

PROMETE'E.

Le tonnerre en éclats réponds à nos trompettes.

SCENE II.

JUPITER *& les autres Dieux.*

Un char qui porte les Dieux, deſcend ſur les montagnes au bruit du tonnerre. Pandore eſt auprès de Jupiter.

LES TITANS.

JUPITER quitte ſes retraites ;
La foudre a donné le ſignal :
Commençons ce combat fatal.

Les Géants montent.

CHOEUR DE NIMPHES *qui bordent le Théâtre.*

Tambours, trompettes & tonnerre,
Dieux & Titans, que faites-vous ?
Vous confondez par vos terribles coups,
Les Enfers, le Ciel & la Terre.

Bruit du tonnerre & des trompettes.

LES TITANS.

Cédez, tyrans de l'Univers ;

Soïez punis de vos fureurs cruelles.
Tombez, tyrans.

LES DIEUX.

Mourez, rebelles.

LES TITANS.

Tombez, deſcendez dans nos fers.

LES DIEUX.

Précipitez-vous aux Enfers.

PANDORE.

Terre, Ciel, ô douleur profonde !
Dieux, Titans, calmez mon effroi !
J'ai cauſé les malheurs du monde ;
Terre, Ciel, tout périt pour moi !

LES TITANS.

Lançons nos traits.

LES DIEUX.

Frappez, tonnerre.

LES TITANS.

Renverſons les Dieux.

LES DIEUX.

Détruiſons la Terre.

Enſemble. Tombez, deſcendez dans nos fers ;
Précipitez-vous aux Enfers.

Il ſe fait un grand ſilence. Un nuage brillant deſcend. Le Deſtin paraît au milieu du nuage.

LE DESTIN.

Arrêtez, le Deſtin qui vous commande à tous,
Veut ſuſpendre vos coups.

Il ſe fait encore un ſilence.

PROMETE'E.

Etre inaltérable,
Souverain des tems,
Dicte à nos Tyrans
Ton ordre irrévocable.

CHOEUR.

O Deſtin, parle, explique-toi.
Les Dieux fléchiront ſous ta loi.

LE DESTIN *au milieu des Dieux, qui ſe raſſemblent autour de lui.*

Ceſſez, ceſſez, guerre funeſte;
Ce jour forme un autre Univers.
Souverains du ſéjour céleſte,
Rendez Pandore à ſes déſerts.
Dieux, comblez cet objet de tous vos dons divers.
Titans, qui juſqu'au Ciel avez porté la guerre,
Malheureux, ſoiez terraſſez;
A jamais gémiſſez,
Sous ces monts renverſés;
Qui vont retomber ſur la terre.

Les Rochers ſe détachent & retombent. Le Char des Dieux deſcend ſur la terre. On remet Pandore à Prométée.

JUPITER.

O Deſtin, le Maître des Dieux
Eſt l'eſclave de ta puiſſance!
Eh bien! ſois obéï, mais que ce jour commence
Le divorce éternel de la terre & des Cieux.
Néméſis ſort des ſombres lieux;
Vien, Néméſis, ſers ma puiſſance.

Néméſis ſort du fond du Théâtre, & Jupiter continuë.

Sédui le cœur, trompe les yeux
De la beauté qui m'offenſe.
Pandore, connais ma vengeance
Juſques dans mes dons précieux.
Que cet inſtant commence
Le divorce éternel de la Terre & des Cieux.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

ACTE V.

Le Théâtre repréſente un Boccage, à travers lequel on voit les débris des Rochers.

SCENE PREMIERE.

PROMETE'E, PANDORE.

PANDORE *tenant la Boëte.*

EH quoi, vous me quittez, cher amant que j'adore!
Etes-vous ſoumis ou vainqueur?

PROMETE'E.

La victoire eſt à moi, ſi vous m'aimez encore,
L'Amour & le Deſtin parlent en ma faveur.

PANDORE.

Eh quoi, vous me quittez, cher amant que j'adore!

PROMETE'E.

Je vais à ces Titans, qui gémiſſent pour nous.
Je dois ſoulager leurs chaînes.
Si des infortunés je négligeois les peines,
Je ſerois indigne de vous.

PANDORE.

Demeurez un moment. Voïez votre victoire,
Ouvrons ce don charmant du Souverain des Dieux.
Ouvrons.

PROMETE'E.

Que faites-vous? Hélas! Daignez me croire.
Je crains tout d'un rival, & ces ſoins curieux
Sont des piéges nouveaux que vous tendent les Dieux.

PANDORE.

Quoi, vous penſez?

PROMETE'E.

Songez à ma priére,
Songez à l'intérêt de la nature entiére,
Et du moins attendez mon retour en ces lieux.

PANDORE.

Eh bien vous le voulez, il faut vous ſatisfaire;
Je ſoumets ma raiſon; je ne veux que vous plaire;
Je jure, je promets à mes tendres amours
De vous croire toujours.

PROMETE'E.

Vous me le promettez?

PANDORE.

J'en jure par vous-même.
On obéït dès que l'on aime.

PROMETE'E.

C'en eſt aſſez, je pars, & je ſuis raſſuré.
Nimphes des bois, redoublez votre zéle,
Chantez cet Univers détruit & réparé.
Que tout s'embeliſſe à ſon gré,
Puiſque tout eſt formé pour elle.

SCENE II.

PANDORE, LES NIMPHES, &c.

UNE NIMPHE.

VOICI le ſiécle d'or, voici le tems de plaire ;
Doux loiſir ! Ciel pur, heureux jours ;
Tendres amours,
La nature eſt votre mere ;
Comme elle durez toujours.

UNE AUTRE NIMPHE.

La diſcorde, la triſte guerre,
Ne viendront plus nous affliger ;
Le bonheur eſt né ſur la terre ;
Le malheur étoit étranger.
Les fleurs commencent à paraître ;
Quelle main pourrait les flétrir ?
Les plaiſirs s'empreſſent de naître ;
Quels tyrans les feroient périr ?

LE CHOEUR *répéte*.

Voici le ſiécle d'or, *&c.*

UNE NIMPHE.

Vous voïez l'éloquent Mercure ;
Il eſt avec Pandore, il confirme en ces lieux,
De la part du Maître des Dieux,
La paix de la nature.

Les Nimphes ſe retirent. Pandore s'avance avec Neméſis, qui paraît ſous la forme de Mercure.

SCENE III.

PANDORE, NEMESIS.

NEMESIS.

JE vous l'ai déja dit, Prometée eſt jaloux;
Il abuſe de ſa puiſſance.

PANDORE.

Il eſt l'Auteur de ma naiſſance,
Mon Roi, mon amant, mon époux.

NEMESIS.

Il porte à trop d'excès les droits qu'il a ſur vous.
Devoit-il jamais vous défendre
De voir ce don charmant que vous tenez des Dieux?

PANDORE.

Il craint tout. Son amour eſt tendre,
Et j'aime à complaire à ſes vœux.

NEMESIS.

Il en exige trop, adorable Pandore;
Il n'a point fait pour vous ce que vous méritez,
Il put, en vous formant, vous donner des beautez,
Dont vous manquez peut-être encore.

PANDORE.

Il m'a fait un cœur tendre; il me charme; il m'adore;
Pouvoit-il mieux m'embellir?

NEMESIS.

Vos charmes périront.

PANDORE.

Vous me faites frémir.

NEMESIS.

Cette Boëte myſtérieuſe
Immortaliſe la beauté.

Vous ſerez, en ouvrant ce tréſor enchanté,
Toujours belle, toujours heureuſe.
Vous régnerez ſur votre époux;
Il ſera ſoumis & facile;
Craignez un tyran jaloux,
Formez un ſujet docile.

PANDORE.

Non, il eſt mon amant; il doit l'être à jamais;
Il eſt mon Roi, mon Dieu, pourvû qu'il ſoit fidelle,
C'eſt pour l'aimer toujours qu'il faut être immortelle;
C'eſt pour le mieux charmer que je veux plus d'attraits.

NEMESIS.

Ah! c'eſt trop vous en défendre;
Je ſers vos tendres amours;
Je ne veux que vous apprendre
A plaire, à brûler toujours.

PANDORE.

Mais n'abuſez-vous point de ma faible innocence?
Auriez-vous tant de cruauté?

NEMESIS.

Ah! qui pourroit tromper une jeune beauté?
Tout prendroit votre défenſe.

PANDORE.

Hélas! je mourrois de douleur,
Si je méritois ſa colére,
Si je pouvois déplaire
Au maître de mon cœur.

NEMESIS.

Au nom de la nature entiére,
Au nom de votre époux rendez-vous à ma voix.

PANDORE.

Ce nom l'emporte, & je vous crois,
Ouvrons.

Elle ouvre la Boëte. La nuit ſe répand ſur le Théâtre, & on entend un bruit ſouterrain.

Quelle vapeur épaiſſe, épouvantable,
M'a dérobé le jour, & troublé tous mes ſens !
Dieu trompeur ! Miniſtre implacable !
Ah, quels maux affreux je reſſens !
Je me vois punie & coupable.

NEMESIS.

Fuïons de la terre & des airs.
Jupiter eſt vengé, rentrons dans les enfers.

Némeſis s'abime. Pandore eſt évanouïe ſur un lit de Gazon.

SCENE IV.

PROMETE'E, PANDORE, CHOEUR DE NIMPHES.

PROMETE'E *arrivant du fond du Théâtre.*

O SURPRISE ! ô douleur profonde !
Fatale abſence ! horribles changemens !
Quels aſtres malfaiſans
Ont flétri la face du monde !
Je ne vois point Pandore ; elle ne répond pas
Aux accens de ma voix plaintive ;
Pandore ! mais hélas ! de l'infernale rive
Les monſtres déchaînés volent dans ces climats.

LES FURIES & LES DEMONS *accourant ſur le Théâtre.*

Les tems ſont remplis,
Voici notre Empire,

Tout ce qui reſpire,
Nous ſera ſoumis ;
La triſte froidure,
Glace la nature,
Dans les flancs du Nord.
La crainte tremblante,
L'injure arrogante,
Le ſombre remord,
La guerre ſanglante,
Arbitre du ſort,
Toutes les Furies
Vont avec tranſport,
Dans ces lieux impies
Apporter la mort.

PROMETE'E.

Quoi, la mort en ces lieux s'eſt donc fait un paſſage?
Quoi, la terre a perdu ſon éternel Printems,
Et ſes malheureux habitans
Sont tombés en partage
A la fureur des Dieux, de l'Enfer & du tems?
Ces Nimphes de leurs pleurs arroſent ce rivage.
Pandore! cher objet ; ma vie & mon image,
Chef-d'œuvre de mes mains, idole de mon cœur,
Répondez à ma douleur.
Je la vois, de ſes ſens elle a perdu l'uſage.

PANDORE.

Ah! je ſuis indigne de vous ;
J'ai perdu l'Univers ; j'ai trahi mon époux,
Puniſſez-moi : nos maux ſont mon ouvrage.
Frappez!

PROMETE'E.

Moi, la punir?

PANDORE.

Frappez, arrachez-moi
Cette vie odieuſe

Que vous rendiez heureuſe,
Ce jour que je vous doi.

CHOEUR DE NIMPHES.

Tendre époux, eſſuyez ſes larmes,
Faites grace à tant de beauté,
L'excès de ſa fragilité
Ne ſauroit égaler ſes charmes.

PROMETE'E.

Quoi! malgré ma priére, & malgré vos ſermens,
Vous avez donc ouvert cette Boëte odieuſe?

PANDORE.

Un Dieu cruel par ſes enchantemens
A ſéduit ma raiſon faible & trop curieuſe.
O fatale crédulité!
Tous les maux ſont ſortis de ce don déteſté;
Tous les maux ſont venus de la triſte Pandore.

SCENE V.

L'AMOUR, PANDORE, PROMETE'E.

L'AMOUR *deſcendant du Ciel.*

TOUS les biens ſont à vous, l'Amour vous reſte encore.

Le Théâtre change, & repréſente le Palais de l'Amour.

L'AMOUR *continuë.*

Je combattrai pour vous le Deſtin rigoureux.
Aux humains j'ai donné l'être;
Ils ne ſeront point malheureux,
Quand ils n'auront que moi pour maître.

PANDORE.

Conſolateur charmant; Dieu digne de mes vœux,

Vous, qui vivez dans moi ; vous, l'ame de mon ame.
Puniſſez Jupiter en redoublant la flâme
Dont vous nous embraſez tous deux.

PROMETE'E & PANDORE.

Le Ciel en vain ſur nous raſſemble
Les maux, la crainte, & l'horreur de mourir.
Nous ſouffrirons enſemble,
Et c'eſt ne point ſouffrir.

L'AMOUR.

Deſcendez, douce eſpérance ;
Venez, deſirs flâteurs,
Habitez dans tous les cœurs,
Vous ſerez leur jouiſſance,
Fuſſiez-vous trompeurs.
C'eſt vous qu'on implore ;
Par vous on jouit
Du moment qui paſſe & qui fuit,
Du moment qui n'eſt pas encore.

PANDORE.

Des Deſtins la chaîne redoutable
Nous entraîne à d'éternels malheurs ;
Mais l'eſpoir à jamais ſecourable
De ſes mains viendra ſécher nos pleurs.

*

Dans nos maux il ſera des délices
Nous aurons de charmantes erreurs,
Nous ſerons au bord des précipices ;
Mais l'Amour les couvrira de fleurs.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LA

PRUDE,

OU LA

GARDEUSE DE CASSETTE,

COMEDIE EN CINQ ACTES ;
En Vers de dix ſyllabes.

ACTEURS.

MME. DE DORFISE. Veuve.

MME. DE BURLET, ſa Couſine.

COLLETTE, Suivante de Dorfiſe.

BLANFORD, Capitaine de Vaiſſeau.

DARMIN, ſon ami.

BARTOLIN, Caiſſier.

LE CHEVALIER MONDOR.

ADINE, Niéce de Darmin, déguiſée en jeune Grec.

La Scène eſt à Marſeille.

LA
PRUDE,
OU LA
GARDEUSE
DE CASSETTE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÉRE.

DARMIN, ADINE.

ADINE *habillée en Grec.*

AH ! mon cher oncle ! ah quel cruel voyage !
Que de dangers ! quel étrange équipage !
Il faut encor cacher sous un turban
Mon nom, mon cœur, mon sexe, & mon tourment.

DARMIN.

Nous arrivons. Je te plains ; mais ma niéce,

Lorſque ton pere eſt mort Conſul en Grége,
Quand nous étions tous deux après ſa mort
Privés d'amis, de bien & de ſupport,
Que ta beauté, tes graces, ton jeune âge,
N'étoient pour toi qu'un funeſte avantage,
Pour comble enfin, quand un maudit Pacha,
Si vivement de toi s'amouracha,
Que faire alors ? Ne fus-tu pas réduite
A te cacher, te maſquer, partir vîte ?

ADINE.

D'autres dangers ſont préparés pour moi.

DARMIN.

Ne rougis point, ma niéce, calme-toi.
Car à la hâte avec nous embarquée,
Vêtuë en homme, en jeune Turc maſquée,
Tu ne pouvois, ma niéce, honnêtement,
Te dépétrer de cet accoutrement,
Prendre du ſexe & l'habit & la mine,
Devant les yeux de vingt Gardes-Marine,
Qui tous étoient plus dangereux pour toi,
Qu'un vieux Pacha n'ayant ni foi, ni loi.
Mais par bonheur, tout s'arrange à merveille,
Et nous voici débarqués dans Marſeille,
Loin des Pachas & près de tes parens,
Chez des Français ; tous ſont honnêtes gens.

ADINE.

Ah ! Blanford eſt honnête homme ſans doute ;
Mais que de maux tant de vertu me coute !
Falloit-il donc avec lui revenir ?

DARMIN.

Ton défunt pere à lui devoit t'unir ;
Et cet hymen, dans ta plus tendre enfance,
Fit autrefois ſa plus douce eſpérance.

ADINE.

Qu'il ſe trompoit !

DARMIN.

Blanford à tes beaux yeux
Rendra juſtice en te connaiſſant mieux.
Peut-il long-tems ſe coëffér d'une Prude,
Qui de tromper fait ſon unique étude ?

ADINE.

On la dit belle ; il l'aimera toujours ;
Il eſt conſtant. . .

DARMIN.

Bon ! qui l'eſt en amour ?

ADINE.

Je crains Dorfiſe.

DARMIN.

Elle eſt trop intriguante.
Sa pruderie eſt, dit-on, trop galante,
Son cœur eſt faux, ſes propos médiſans ;
Ne crain rien d'elle ; on ne trompe qu'un tems.

ADINE.

Ce tems eſt long, ce tems me déſeſpére ;
Dorfiſe trompe ; & Dorfiſe a ſû plaire.

DARMIN.

Mais après tout, Blanford t'eſt-il-il ſi cher ?

ADINE.

Oui, dès ce jour, où deux vaiſſeaux d'Alger,
Si vivement ſur les flots l'attaquerent,
Ah ! que pour lui, tous mes ſens ſe troublerent !
Dans mes frayeurs, un ſentiment bien doux
M'intéreſſoit pour lui comme pour vous,
Et courageuſe en devenant ſi tendre,
Je ſouhaitois être homme & le défendre.
Songez-vous bien, que lui ſeul me ſauva,
Quand ſur les eaux notre vaiſſeau brûla ;
Ciel, que j'aimai ſes vertus, ſon courage,
Qui dans mon cœur ont gravé ſon image !

DARMIN.

Oui, je conçois qu'un cœur reconnaiſſant
Pour la vertu peut avoir du penchant ;
Trente ans à peine, une taille légère,
Beaux yeux, air noble, oui, ſa vertu peut plaire;
Mais ſon humeur & ſon auſtérité,
Ont-ils pû plaire à ta ſimplicité !

ADINE.

Mon caractère eſt ſérieux ; & j'aime
Peut-être en lui juſqu'à mes défauts même.

DARMIN.

Il hait le monde.

ADINE.

Il a, dit-on, raiſon.

DARMIN.

Il eſt ſouvent trop confiant, trop bon ;
Et ſon humeur gâte encor ſa franchiſe.

ADINE.

De ces défauts le plus grand c'eſt Dorfiſe.

DARMIN.

Il eſt trop vrai ; pourquoi donc refuſer
D'ouvrir ſes yeux, de les déſabuſer,
Et de briller dans ton vrai caractère ?

ADINE.

Peut-on briller lorſqu'on ne ſauroit plaire !
Hélas ! du jour, que par un ſort heureux,
Deſſus ſon bord, il nous reçut tous deux,
J'ai bien tremblé qu'il n'apperçut ma feinte ;
En arrivant je ſens la même crainte.

DARMIN.

Je prérendois te découvrir à lui.

ADINE.

Gardez-vous-en, ménagez mon ennui,
Sacrifiée à Dorfiſe adorée,
Dans mon malheur je veux être ignorée,

Je ne veux pas qu'il connaiſſe en ce jour,
Quelle victime il immole à l'amour.

DARMIN.

Que veux-tu donc ?

ADINE.

Je veux dès ce ſoir même
Dans un Couvent, fuir un ingrat que j'aime.

DARMIN.

Lorſque ſi vîte on ſe met au Couvent,
Tout à loiſir, ma niece, on s'en repent.
Avec le tems tout ſe fera, te dis-je ;
Un ſoin plus triſte à préſent nous afflige ;
Car dans l'inſtant, où ce du Gué * nouveau
Si noblement fit ſauter ſon Vaiſſeau,
Je vis ſauter ſes biens & ma fortune ;
A tous les deux la miſére eſt commune,
Et cependant à Marſeille arrivés,
Remplis d'eſpoir, d'argent comptant privés,
Il faut chercher un ſecours néceſſaire.
L'amour n'eſt pas toûjours la ſeule affaire.

ADINE.

Quoi, lorſqu'on aime, on pourroit faire mieux ?
Je n'en crois rien.

DARMIN.

Le tems ouvre les yeux.
L'amour, ma niece, eſt aveugle à ton âge,
Non pas au mien. L'amour ſans héritage,
Triſte & confus, n'a pas l'art de charmer ;
Il n'appartient qu'aux gens heureux d'aimer.

ADINE.

Vous penſez donc que dans votre détreſſe,
Pour vous, mon oncle, il n'eſt plus de maîtreſſe,
Et que d'abord votre veuve Burlet,

* Alluſion au célebre du Gué-Trouin, l'un des plus grands hommes de mer qu'ait eu la France.

En vous voyant, vous quittera tout net.

DARMIN.

Mon triſte état lui ſerviroit d'excuſe.
Souvent, hélas ! c'eſt ainſi qu'on en uſe ;
Mais d'autres ſoins je ſuis embarraſſé ;
L'argent me manque & c'eſt le plus preſſé.

SCENE II.

BLANFORD, DARMIN, ADINE.

BLANFORD.

BOn, de l'argent ! dans le ſiécle où nous ſommes,
C'eſt bien cela que l'on obtient des hommes ;
Vive embraſſade, & fades complimens,
Propos joyeux, vains baiſers, faux ſermens ;
J'en ai reçu de cette Ville entiére ;
Mais auſſi-tôt qu'on a ſû ma miſere ;
D'auprès de moi la foule a diſparu,
Voilà le monde.

DARMIN.

Il eſt très-corrompu ;
Mais vos amis vous ont cherché peut-être ?

BLANFORD.

Oui, des amis ! en as-tu pû connaître ?
J'en ai cherché, j'ai vû force fripons
De tous les rangs, de toutes les façons,
D'honnêtes gens, dont la molle indolence
Tranquillement nage dans l'opulence,
Blaſés en tout, auſſi durs que polis,
Toujours hors d'eux, ou d'eux ſeuls tous remplis ;
Mais des cœurs droits, des ames élevées,

Que les deſtins n'ont jamais captivées,
Et qui ſe font un plaiſir généreux,
De rechercher un ami malheureux,
J'en connais peu. Par-tout le vice abonde,
Un coffre-fort eſt le Dieu de ce monde;
Et je voudrois qu'ainſi que mon vaiſſeau,
Le genre humain fût abîmé dans l'eau.

DARMIN.

Exceptez-nous du moins de la ſentence.

ADINE.

Le monde eſt faux, je le crois; mais je penſe
Qu'il eſt encor un cœur digne de vous,
Fier, mais ſenſible, & ferme, quoique doux,
De vos deſtins bravant l'indigne outrage,
Vous en aimant, s'il ſe peut, davantage,
Tendre en ſes vœux, & conſtant dans ſa foi.

BLANFORD.

Le beau préſent! où le trouver?

ADINE.

Dans moi.

BLANFORD.

Dans vous! Allez, jeune homme que vous êtes,
Suis-je en état d'entendre vos ſornettes?
Pour plaiſanter prenez mieux votre tems,
Oui, dans ce monde, & parmi les méchans,
Je ſais qu'il eſt encor des ames pures,
Qui chériront mes triſtes avantures.
Je ſuis heureux dans mon ſort abattu,
Dorfiſe au moins ſait aimer la vertu.

ADINE.

Ainſi, Monſieur, c'eſt de votre Dorfiſe
Que pour toûjours je vois votre ame épriſe.

BLANFORD.

Aſſurément.

ADINE.

Et vous avez trouvé
En ſa conduite un mérite éprouvé ?

BLANFORD.

Oui.

DARMIN.

Feu mon frere, avant d'aller en Gréce,
S'il m'en ſouvient, vous deſtinoit ma niéce.

BLANFORD.

Feu votre frere a très-mal deſtiné,
J'ai mieux choiſi ; je ſuis déterminé
Pour la vertu, qui du monde exilée,
Chez ma Dorfiſe eſt ici rappellée.

ADINE.

Un tel mérite eſt rare ; il me ſurprend ;
Mais ſon bonheur me ſemble encor plus grand.

BLANFORD.

Ce jeune enfant a du bon, & je l'aime,
Il prend parti pour moi contre vous-même.

DARMIN.

Pas tant, peut-être. Après-tout dite-moi,
Comment Dorfiſe avec ſa bonne foi,
Avec ce goût qui pour vous ſeul l'attire,
Depuis un an ceſſa de vous écrire ?

BLANFORD.

Voudriez-vous qu'on m'écrivit par l'air,
Et que la Poſte allât en pleine mer ?
Avant ce tems j'ai vingt fois reçû d'elle
Des gros paquets, mais écrits d'un modéle...
D'un air ſi vrai, d'un eſprit ſi ſenſé...
Rien d'affecté, d'obſcur, d'embarraſſé,
Point d'eſprit faux, la nature elle-même,
Le cœur y parle, & voilà comme on aime.

DARMIN *à Adine.*

Vous pâliſſez.

BLANFORD *avec empreſſement à Adine.*

Qu'avez-vous.

ADINE.

Moi, Monſieur,
Un mal cruel qui me perce le cœur !

BLANFORD *à Darmin.*

Le cœur ! Quel ton ! Une fille à ſon âge,
Seroit plus forte, auroit plus de courage.
Je l'aime fort, mais je ſuis étonné,
Qu'à cet excès il ſoit efféminé.
Etoit-il fait pour un pareil voyage ?
Il craint la mer, les ennemis, l'orage.
Je l'ai trouvé près d'un miroir aſſis.
Il étoit né pour aller à Paris,
Nous étaler ſur les bancs du Théâtre
Son beau minois, dont il eſt idolâtre.
C'eſt un Narciſſe.

DARMIN.

Il en a la beauté.

BLANFORD.

Oui, mais il faut en fuir la vanité.

ADINE.

Ne craignez rien, ce n'eſt pas moi que j'aime.
Je ſuis plus près de me haïr moi-même.
Je n'aime rien qui me reſſemble.

BLANFORD.

Enfin.
C'eſt à Dorfiſe à regler mon deſtin.
Bien convaincu de ſa haute ſageſſe,
De l'épouſer je lui paſſai promeſſe,
Je lui laiſſai mon bien même en partant,
Joyaux, billets, contrats, argent comptant.
J'ai, grace au Ciel, par ma juſte franchiſe,
Confié tout à ma chere Dorfiſe ;
J'ai confié Dorfiſe & ſon deſtin.

A la vertu de Monſieur Bartolin.

DARMIN.

De Bartolin, le Caiſſier?

BLANFORD.

De lui-même,
D'un bon ami qui me chérit, que j'aime.

DARMIN *d'un ton ironique.*

Ah! vous avez ſans doute bien choiſi.
Toujours heureux en Maîtreſſe, en ami!
Point prévenu!

BLANFORD.

Sans doute, & leur abſence
Me fait ici ſécher d'impatience.

ADINE.

Je n'en peux plus, je ſors.

BLANFORD.

Mais qu'avez-vous?

ADINE.

De ſes malheurs chacun reſſent les coups.
Les miens ſont grands, leurs traits s'appeſantiſſent,
Ils ceſſeront... ſi les vôtres finiſſent.

(*Il ſort.*)

BLANFORD.

Je ne ſais... mais ſon chagrin m'a touché.

DARMIN.

Il eſt aimable, il vous eſt attaché.

BLANFORD.

J'ai le cœur bon, & la moindre fortune
Qui me viendra, ſera pour lui commune.
Dès que Dorfiſe, avec ſa bonne foi,
M'aura remis l'argent qu'elle a de moi,
J'en ferai part à votre jeune Adine.
Je lui voudrois la voix moins féminine,
Un air plus fait; mais les ſoins & le tems
Forment le cœur, & l'air des jeunes gens.

Il a des mœurs, il eſt modeſte, ſage;
J'ai remarqué toujours dans le voyage,
Qu'il rougiſſoit aux propos indécens,
Que ſur mon bord tenoient nos jeunes gens;
Je vous promets de lui ſervir de pere.

DARMIN.

Ce n'eſt pas-là pourtant ce qu'il eſpére.
Mais allons donc chez Dorſiſe à l'inſtant,
Et recevez d'elle au moins votre argent.

BLANFORD.

Bon! le démon, qui toujours m'accompagne,
La fait reſter encore à la campagne.

DARMIN.

Et le Caiſſier?

BLANFORD.

Et le Caiſſier auſſi.
Tous deux viendront puiſque je ſuis ici.

DARMIN.

Vous penſez donc que Madame Dorſiſe
Vous eſt toujours très-humblement ſoumiſe?

BLANFORD.

Et pourquoi non; ſi je garde ma foi,
Elle peut bien en faire autant pour moi.
Je n'ai pas eu comme vous la folie
De courtiſer une franche étourdie.

DARMIN.

Il ſe pourra que j'en ſois mépriſé,
Et c'eſt à quoi tout homme eſt expoſé,
Et j'avouerai qu'en ſon humeur badine
Elle eſt bien loin de ſa ſage couſine.

BLANFORD.

Mais de ſon cœur ainſi déſemparé,
Que ferez-vous?

DARMIN.

Moi, rien. Je me tairai,

En attendant qu'à Marſeille ſe rendent
Les deux beautés de qui nos cœurs dépendent.
Fort à propos je vois venir vers nous
L'ami Mondor.

BLANFORD.

Notre ami, dites-vous?
Lui, notre ami!

DARMIN.

Sa tête eſt fort légère;
Mais dans le fond c'eſt un bon caractère.

BLANFORD.

Détrompez-vous; cher Darmin, ſoyez sûr,
Que l'amitié veut un eſprit plus mûr;
Allez, les fous n'aiment rien.

DARMIN.

Mais le ſage
Aime-t'il tant? ... Tirons quelque avantage
De ce fou-ci. Dans notre cas urgent
On peut ſans honte emprunter ſon argent.

SCENE III.

BLANFORD, DARMIN, Le Chevalier MONDOR.

Le Chev. MONDOR.

BON jours très-chers, vous voilà donc en vie?
C'eſt fort bien fait, j'en ai l'ame ravie.
Bon jour. Di-moi, quel eſt ce bel enfant,
Que j'ai vû là dans cet appartement?
D'où vous vient-il? Etoit-il du voyage?
Eſt-il Grec, Turc, eſt-il ton Fils, ton Page?

Qu'en faites-vous ? Où ſoupez-vous ce ſoir ?
A quels appas jettez-vous le mouchoir ?
N'allez-vous pas vîte en poſte à Verſailles
Faire aux Commis des récits de batailles ?
Dans ce païs avez-vous un patron ?

BLANFORD.

Non.

Le Chev. MONDOR.

Quoi tu n'as jamais fait ta cour ?

BLANFORD.

Non.

J'ai fait ma cour ſur mer, & mes ſervices
Sont mes patrons, ſont mes ſeuls artifices ;
Dans l'antichambre on ne m'a jamais vû.

Le Chev. MONDOR.

Tu n'as auſſi jamais rien obtenu.

BLANFORD.

Rien demandé ; l'œil éclairé du Maître,
Sait dans ſon tems tout voir, tout reconnaître.

Le Chev. MONDOR.

Va, dans ſon tems ces nobles ſentimens
A l'hôpital menent tout droit les gens.

DARMIN.

Nous en ſommes fort près, & notre gloire
N'as pas le ſou.

Le Chev. MONDOR.

Je ſuis prêt à t'en croire.

DARMIN.

Cher Chevalier, il te faut avouer...

Le Chev. MONDOR.

En quatre mots je dois vous confier.....

DARMIN.

Que notre ami vient de faire une perte...

Le Chev. MONDOR.

Que j'ai, mon cher, fait une découverte....

DARMIN.

De tout le bien....

Le Chev MONDOR.

D'une honnête beauté....

DARMIN.

Que ſur la mer...

Le Chev. MONDOR.

A qui ſans vanité....

DARMIN.

Il rapportoit....

Le Chev. MONDOR.

Après bien du myſtère....

DARMIN.

Dans ſon vaiſſeau....

Le Chev. MONDOR.

J'ai le bonheur de plaire....

DARMIN.

C'eſt un malheur....

Le Chev. MONDOR.

C'eſt un plaiſir bien vif,
De ſubjuguer ce ſcrupule exceſſif,
Cette pudeur & ſi fiére & ſi pure,
Ce précepteur qui gronde la Nature.
J'avois du goût pour la Dame Burlet,
Pour ſa gaieté, ſon air bruſque & follet;
Mais c'eſt un goût plus léger qu'elle-même.

DARMIN.

J'en ſuis ravi.

Le Chev. MONDOR.

C'eſt la Prude que j'aime.
Encouragé par la difficulté,
J'ai préſenté la pomme à la fierté.

DARMIN.

La Prude enfin dont votre ame eſt épriſe,
Cette beauté ſi fiére?....

Le Chev. MONDOR.

C'eſt Dorfiſe.

BLANFORD *en riant.*

Dorfiſe . . . ah . . bon. Sais-tu bien devant qui
Tu parles-là ?

Le Chev. MONDOR.

Devant toi, mon ami.

BLANFORD.

Va, j'ai pitié de ton extravagance.
Cette beauté n'aura plus l'indulgence,
Je t'en réponds, de recevoir chez ſoi
Des Chevaliers éventés comme toi.

Le Chev. MONDOR.

Si fait, mon cher, la femme la moins folle
Ne ſe plaint point lorſqu'un fou la cajolle.

BLANFORD.

Cajollez moins, mon très cher, apprenez,
Qu'à ſes vertus mes jours ſont deſtinez,
Qu'elle eſt à moi, que ſa juſte tendreſſe
De m'épouſer m'avoit paſſé promeſſe,
Qu'elle m'attend pour m'unir à ſon ſort.

Le Chev. MONDOR *en riant.*

Le beau billet qu'a-là l'ami, Blanford ! *(à Darmin)*
Il a, dis-tu, beſoin dans ſa détreſſe
D'autres billets payables en eſpéce.
Tien, cher Darmin.

(Il veut lui donner un porte-feuille.)

BLANFORD *l'arrêtant.*

Non, gardez-vous-en bien.

DARMIN.

Quoi, vous voulez ? . . . .

BLANFORD.

De lui je ne veux rien.
Quand d'emprunter on fait la grace inſigne,
C'eſt à quelqu'un qu'on daigne en croire digne :
C'eſt d'un ami qu'on emprunte l'argent.

Le Chev. MONDOR.

Ne ſuis-je pas ton ami ?

BLANFORD.

Non, vraiment.
Plaiſant ami dont la frivole flamme,
S'il ſe pouvoit, m'enleveroit ma femme,
Qui dès ce ſoir avec vingt fainéans,
Va s'égayer à table à mes dépens ;
Je les connais ces beaux amis du monde.

Le Chev. MONDOR.

Ce monde-là que ton rare eſprit fronde,
Croi-moi, vaut mieux que ta mauvaiſe humeur.
Adieu. Je vais du meilleur de mon cœur,
Dans le moment chez la belle Dorfiſe,
Aux grands éclats rire de ta ſottiſe.

(Il veut s'en aller.)

BLANFORD *l'arrêtant.*

Que dis-tu là ? mon cher Darmin ! comment
Elle eſt en ces lieux, Dorfiſe ?

Le Chev. MONDOR.

Aſſurément.

BLANFORD.

O juſte Ciel !

Le Chev. MONDOR.

Eh bien ! quelle merveille ?

BLANFORD.

Dans ſa maiſon ?

Le Chev. MONDOR.

Oui, te dis-je, à Marſeille.
Je l'ai trouvée à l'inſtant qui rentroit,
Et qui des champs avec hâte accouroit.

BLANFORD *à part.*

Pour me revoir ! ô Ciel ! je te rends grace.
A ce ſeul trait tout mon malheur s'efface.
Entrons chez elle.

Le Chev. MONDOR.

Entrons, c'eſt fort bien dit;
Car plus on eſt de fous, & plus on rit.

BLANFORD.

(Il va à la porte.)

Heurtons.

Le Chev. MONDOR.

Frappons.

COLLETTE. (*en dedans de la maiſon.*)

Qui va là?

BLANFORD.

Moi.

Le Chev. MONDOR.

Moi-même.

SCENE IV.

BLANFORD, DARMIN, COLLETTE, Le Chevalier MONDOR.

COLLETTE *ſortant de la maiſon.*

BLanford! Darmin! quelle ſurpriſe extrême!
Monſieur.

BLANFORD.

Collette.

COLLETTE.

Hélas! je vous croyois
Hors de ce monde & noyé mille fois.

BLANFORD.

Le juſte Ciel, propice à ma tendreſſe,
M'a conſervé pour revoir ta Maîtreſſe.

COLLETTE.

Elle ſortoit tout à l'inſtant d'ici.

DARMIN.

Et ſa couſine ?

COLLETTE.

Et ſa couſine auſſi.

BLANFORD.

Eh ! mais de grace, où donc eſt-elle allée ?
Où la trouver ?

COLLETTE *faiſant une révérence de prude.*

Elle eſt à l'aſſemblée.

BLANFORD.

Quelle aſſemblée ?

COLLETTE.

Eh, vous ne ſavez rien !
Apprenez donc que vingt femmes de bien
Sont dans Marſeille étroitement unies
Pour corriger nos jeunes étourdies,
Pour réformer tout le train d'aujourdhui,
Mettre à ſa place un noble & digne ennui,
Et hautement par de ſages cabales,
De leur prochain réprimer les ſcandales ;
Et Dorſiſe eſt en tête du parti.

BLANFORD *à Darmin.*

Mais comment donc un ſi grand étourdi
Eſt-il ſouffert d'une beauté ſévére ?

DARMIN.

Chez une Prude un étourdi peut plaire.

BLANFORD.

De l'aſſemblée où va-t'elle ?

COLLETTE.

On ne ſait,
Faire du bien ſourdement,

BLANFORD.

En ſecret !
C'eſt-là le comble. Eh ! puis-je en ſa demeure,
Pour lui parler, avoir auſſi mon heure ?

Le Chev. MONDOR.

Va, c'eſt à moi qu'il le faut demander;
Sans riſquer rien, je peux te l'accorder.
Tu la verras tout comme à l'ordinaire.

BLANFORD.

Reſpectez-la, c'eſt ce qu'il vous faut faire;
Et gardez-vous de la déſaprouver.

DARMIN.

Et ſa couſine, où peut-on la trouver?
On m'avoit dit qu'elles vivoient enſemble.

COLLETTE.

Oui, mais leur goût rarement les aſſemble;
Et la couſine avec dix jeunes gens,
Et dix beautés ſe donne du bon tems,
Et d'une table & propre & bien ſervie,
Preſque toujours vole à la Comédie;
Enſuite on danſe ou l'on ſe met au jeu;
Toujours chez elle & grand chére & beau feu,
De longs ſoupers & des chanſons nouvelles,
Et des bons mots, encor plus plaiſans qu'elles:
Glacés, liqueurs, vins vieux, gris, rouges, blancs,
Amas nouveau de boëtes de rubans,
Magots de Saxe, & riches bagatelles,
Qu'Hébert * invente à Paris pour les belles.
Le jour, la nuit, cent plaiſirs renaiſſans,
Et de médire à peine a-t'on le tems.

Le Chev. MONDOR.

Oui, notre ami, c'eſt ainſi qu'il faut vivre.

DARMIN.

Mais pour la voir, où faudra-t'il la ſuivre?

COLLETTE.

Par-tout, Monſieur; car du matin au ſoir,
Dès qu'elle ſort, elle court, veut tout voir.
Il lui faudroit que le Ciel par miracle

* Fameux Marchand de curioſités.

Exprès pour elle aſſemblât un ſpectacle,
Jeu, bal, toilette, & muſique & ſoupé.
Son cœur toujours eſt de tout occupé.
Vous la verrez & ſa joyeuſe troupe,
Fort tard chez elle & vers l'heure où l'on ſoupe.

BLANFORD *à Darmin.*

Si vous l'aimez aprés ce que j'entens,
Moins qu'elle encor vous avez du bon ſens.
Peut-on chérir ce bruyant aſſemblage
De tous les goûts qu'eut le ſexe en partage ?
Il vous ſied bien dans vos triſtes ſoupirs,
De ſuivre en pleurs le char de ſes plaiſirs ;
Et d'étaler les regrets d'une dupe
Qu'un fol amour dans ſa miſére occupe.

DARMIN.

Je crois encor, dûſſe-je être en erreur,
Qu'on peut unir les plaiſirs & l'honneur.
Je crois auſſi, ſoit dit ſans vous déplaire,
Que femme prude, en ſa vertu ſévére,
Peut en public faire beaucoup de bien,
Mais en ſecret ſouvent ne valoit rien.

BLANFORD.

Eh bien ! tantôt nous viendrons l'un & l'autre,
Et vous verrez mon choix & moi le vôtre.

Le Chev. MONDOR.

Oui, revenez, & vous verrez ma foi
La place priſe.

BLANFORD.

Et par qui donc ?

Le Chev. MONDOR.

Par moi.

BLANFORD.

Par toi !

Le Chev. MONDOR.

J'ai mis à profit ton abſence,

Et

Et je n'ai pas à craindre ta préſence.
Va, tu verras.... Adieu.

SCENE V.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

Ça penſez-vous,
Que d'un tel homme on puiſſe être jaloux?

DARMIN.

La ridicule & la bonne fortune
Vont bien enſemble, & la choſe eſt commune.

BLANFORD.

Quoi vous penſez?....

DARMIN.

Oui, ces femmes de bien
Aiment par foi les grands diſeurs de rien.
Mais permettez que j'aille un peu moi-même,
Chercher mon ſort & ſavoir ſi l'on m'aime.

(*Il ſort.*)

BLANFORD *ſeul.*

Oui, hâtez-vous d'être congédié.
Hom! le pauvre homme! il me fait grand pitié.
Que je te loue, ô deſtin favorable,
Qui me fait prendre une femme eſtimable!
Que dans mes maux je bénis mon retour!
Que ma raiſon augmente mon amour!
Oh! je fuirai, je l'ai mis dans ma tête,
Le monde entier pour une femme honnête.
C'eſt trop long-tems courir, craindre, eſpérer,
Voilà le port, où je veux demeurer.

Près d'un tel bien qu'eſt-ce que tout le reſte?
Le monde eſt fou, ridicule, ou funeſte;
Ai-je grand tort d'en être l'ennemi?
Non, dans ce monde il n'eſt pas un ami.
Perſonne au fond à nous ne s'intéreſſe.
On eſt aimé, mais c'eſt de ſa Maîtreſſe.
Tout le ſecret eſt de ſavoir choiſir.
Une coquette eſt un vrai monſtre à fuir;
Mais une femme, & tendre, & belle, & ſage,
De la Nature eſt le plus digne ouvrage.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIÉRE.

DORFISE, Madame BURLET, Le Chevalier MONDOR.

DORFISE.

ADOUCISSEZ, Monsieur le Chevalier,
De vos discours l'excès trop familier.
La pureté de mes chastes oreilles
Ne peut souffrir de libertés pareilles.

Le Chev. MONDOR *en riant.*

Vous les aimez pourtant ces libertez,
Vous me grondez, mais vous les écoutez,
Et vous n'avez, comme je puis comprendre,
Cheveux si courts, que pour les mieux entendre.

DORFISE.

Encor.

Mme. BURLET.

Eh bien, je suis de son côté,
Vous affectez trop de sévérité.
La liberté n'est pas toujours licence.
On peut, je crois, entendre avec décence
De la gayeté les innocens éclats,
Ou bien sembler ne les entendre pas.

Votre vertu toujours un peu farouche,
Veut nous fermer & l'oreille & la bouche.

DORFISE.

Oui, l'une & l'autre ; & fermez, croyez-moi,
Votre maiſon à tous ceux que j'y voi.
Je vous l'ai dit, ils vous perdront, couſine.
Comment ſouffrir leur troupe libertine !
Le beau Cléon, qui brillant ſans eſprit,
Rit des bons mots qu'il prétend avoir dit ;
Damon, qui fait pour vingt beautés qu'il aime,
Vingt Madrigaux plus fades que lui-même ;
Et ce Robin parlant toujours de lui ;
Et ce Pédant portant par-tout l'ennui ;
Et mon couſin, qui....

Le Chev. MONDOR.

C'en eſt trop, Madame,
Chacun ſon tour ; & ſi votre belle ame
Parle du monde avec tant de bonté,
J'aurai du moins autant de charité.
Je veux ici vous tracer de mon ſtile
En quatre mots un portrait de la ville,
A commencer par...

DORFISE.

Ah ! n'en faites rien ;
Il n'appartient qu'aux perſonnes de bien,
De châtier, de gourmander le vice.
C'eſt à mes yeux une horrible injuſtice,
Qu'un libertin ſatiriſe aujourdhui,
D'autres mondains, moins vicieux que lui ;
Lorſque j'en veux à l'humaine nature,
C'eſt zéle, honneur & vertu toute pure,
Dégoût du monde. Ah, Dieu ! que je le hais
Ce monde infâme !

Mme. BURLET.

Il a quelques attraits.

DORFISE.

Pour vous, hélas ! & pour votre ruine.

Mme. BURLET.

N'en a-t'il point un peu pour vous, couſine ?
Haïſſez-vous ce monde ?

DORFISE.

Horriblement.

Le Chev. MONDOR.

Tous les plaiſirs ?

DORFISE.

Epouvantablement.

Mme. BURLET.

Le jeu ? le bal ?

Le Chev. MONDOR.

La muſique ? la table ?

DORFISE.

Ce ſont, ma chere, inventions du diable.

Mme. BURLET.

Mais la parure & les ajuſtemens,
Vous m'avouerez....

DORFISE.

Ah ! quels vains ornemens !
Si vous ſaviez à quel point je regrette
Tous les inſtans perdus à ma toilette !
Je fuis toujours le plaiſir de me voir.
Mon œil bleſſé craint l'aſpect d'un miroir.

Mme. BURLET.

Mais cependant, ma ſévére Dorfiſe,
Vous me ſemblez bien coëffée & bien miſe ?

DORFISE.

Bien ?

Le Chev. MONDOR.

Du grand bien.

DORFISE.

Avec ſimplicité.

Le Chev. MONDOR.

Mais avec goût.

Mme. BURLET.

Votre ſage beauté,
Quoi qu'elle en diſe, eſt fort aiſe de plaire.

DORFISE.

Moi ? juſte Ciel !

Mme. BURLET.

Je parle ſans myſtère.
Je crois ma foi que ta ſévérité
A quelque goût pour ce jeune éventé.
(*en montrant Mondor.*)
Il n'eſt pas mal fait.

Le Chev. MONDOR.

Ah !

Mme. BURLET.

C'eſt un jeune homme,
Fort beau, fort riche.

Le Chev. MONDOR.

Ah !

DORFISE.

Ce diſcours m'aſſomme.
Vous propoſez l'abomination.
Un beau jeune homme eſt mon averſion.
Un beau jeune homme ! ah ! fi !

Le Chev. MONDOR.

Ma foi, Madame,
Pour vous & moi j'en ſuis fâché dans l'ame ;
Mais ce Blanford, qui revient ſans vaiſſeau,
Eſt-il ſi riche, & ſi jeune, & ſi beau ?

DORFISE.

Il eſt ici ? Quoi, Blanford !

Le Chev. MONDOR.

Oui, ſans doute.

COLLETTE *en entrant avec précipitation.*

Hélas ! je viens pour vous apprendre....

DORFISE *à Collette à l'oreille.*

Ecoute.

Mme. BURLET.

Comment ?

DORFISE *au Chevalier Mondor.*

Depuis qu'il prit de moi congé,
De ſes défauts je l'ai crû corrigé ;
Je l'ai crû mort.

Le Chev. MONDOR.

Il vit, & le Corſaire
Veut me couler à fond, & croit vous plaire.

DORFISE, *en ſe retournant vers Collette.*

Collette, hélas !

COLLETTE.

Hélas !

DORFISE.

Ah ! Chevalier,
Pourriez-vous point ſur mer le renvoyer ?

Le Chev. MONDOR.

De tout mon cœur.

Mme. BURLET.

Sait-on quelque nouvelle
De ce Darmin, ſon ami ſi fidéle ?
Viendra-t'il point ?

Le Chev. MONDOR.

Il eſt venu ; Blanford
L'a racroché dans je ne ſai quel Port.
Ils ont ſur mer donné, je crois, bataille,
Et ſont ici n'ayant ni ſou ni maille ;
Mais avec lui Blanford a ramené
Un petit Grec plus joli mieux tourné....

DORFISE.

He ! oui, vraiment. Je penſe tout à l'heure,

Que je l'ai vû tout prêt de ma demeure,
De grands yeux noirs ?

Le Chev. MONDOR.

Oui.

DORFISE.

Doux, tendres, touchans ?
Un teint de roſe ?

Le Chev. MONDOR.

Oui.

DORFISE, *en s'animant un peu plus.*

Des cheveux, des dents,
L'air noble, fin ?

Le Chev. MONDOR.

C'eſt une créature
Qu'à ſon plaiſir façonna la Nature.

DORFISE.

S'il a des mœurs, s'il eſt ſage, bien né,
Je veux par vous, qu'il me ſoit amené...
Quoiqu'il ſoit jeune.

Mme. BURLET.

Et moi je veux ſur l'heure,
Que de Darmin on cherche la demeure.
Allez la Fleur, trouvez-le, & lui portez
Trois cens louis, que je crois bien comptez,
(*Elle donne une bourſe à la Fleur, qui eſt derriére elle.*)
Et qu'à ſouper Blanford & lui ſe rendent.
Depuis long-tems tous nos amis l'attendent,
Et moi plus qu'eux. Je n'ai jamais connu
De naturel plus doux, plus ingénu.
J'aime ſur-tout ſa complaiſance aimable,
Et ſa vertu liante & ſociable.

DORFISE.

Et bien ! Blanford n'eſt pas de cette humeur ;
Il eſt ſi ſérieux !

Le Chev MONDOR.

Si plein d'aigreur!

DORFISE.

Oui, ſi jaloux.

Le Chev. MONDOR, *interrompant bruſquement.*

Cauſtique.

DORFISE.

Il eſt...

Le Chev. MONDOR.

Sans doute.

DORFISE.

Laiſſez-moi donc parler. Il eſt...

Le Chev. MONDOR.

J'écoute.

DORFISE.

Il eſt enfin fort dangereux pour moi.

Mme. BURLET.

On dit qu'il a très-bien ſervi le Roi,
Qu'il s'eſt ſur mer diſtingué dans la guerre.

Le Chev. MONDOR.

Oui, mais qu'il eſt incommode ſur terre!

DORFISE.

Il eſt encor....

Le Chev. MONDOR.

Oui.

DORFISE.

Ces Marins d'ailleurs
Ont preſque tous de fort étranges mœurs.

Le Chev. MONDOR.

Oui.

Mme. BURLET.

Mais on dit, qu'autrefois vos promeſſes,
De quelque eſpoir ont flatté ſes tendreſſes?

DORFISE.

Depuis ce tems j'ai par excès d'ennui,

Quitté le monde à commencer par lui.
Le monde & lui me rendent ſi craintive.

SCENE II.

DORFISE, Mme. BURLET, le Chevalier MONDOR, COLLETTE.

COLLETTE.

MADAME.

DORFISE.

Eh bien !

COLLETTE.

Monſieur Blanford arrive.

DORFISE.

Ciel !....

Mme. BURLET.

Darmin eſt-il avec lui ?

COLLETTE.

Madame, oui.

Mme. BURLET.

J'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

DORFISE.

Moi, je me ſens une douleur profonde,
Je me retire, & je veux fuir le monde.

Le Chev. MONDOR.

Avec moi donc ?

DORFISE.

Non, s'il vous plaît, ſans vous

(*Elle ſort.*)

SCENE III.

Mme. BURLET, BLANFORD, DARMIN, Le Chev. MONDOR, ADINE.

DARMIN.

MADAME, enfin, ſouffrez qu'à vos genoux..

Mme. BURLET, *courant au-devant de Darmin.*

Mon cher Darmin, venez, j'ai fait partie
D'aller au Bal après la Comédie ;
Nous cauſerons, mon caroſſe eſt là-bas.
Et vous, Rigris, (*à Blanford*) y viendrez-vous ?

BLANFORD.

Non pas.
Je viens ici pour choſe ſérieuſe.
Allez, courez, troupe folle & joyeuſe,
Faites ſemblant d'avoir bien du plaiſir,
Fatiguez bien votre inquiet loiſir.
(*Au jeune Adine.*)
Et nous, jeune homme, allons trouver Dorfiſe.

(*Mme. Burlet ſort avec le Chevalier & Darmin, qui lui donnent chacun la main, & Blanford continue.*)

SCENE IV.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

VOYONS une ame au ſeul devoir ſoumiſe,
Qui pour moi ſeul, par un ſage retour,
Renonce au monde en faveur de l'amour,
Et qui ſait joindre à cette ardeur flatteuſe,
Une vertu modeſte & ſcrupuleuſe.
Méritez bien de lui plaire.

ADINE.

Avec ſoin
De ſa vertu je veux être témoin.
En la voyant je peux beaucoup m'inſtruire.

BLANFORD.

C'eſt très bien dit. Je prétens vous conduire.
En vous voyant du monde abandonné,
Je trouve un fils que le ſort m'a donné.
Sans vous aimer on ne peut vous connaître.
Vous êtes né trop flexible peut-être;
Rien ne ſera plus utile pour vous
Que de hanter un eſprit ſage & doux,
Dont le commerce en votre ame affermiſſe
L'honnêteté, l'amour de la juſtice,
Sans vous ôter certain charme flatteur
Que je ſens bien qui manque à mon humeur.
Une beauté, qui n'a rien de frivole,
Eſt pour votre âge une excellente école,
L'eſprit s'y forme, on y régle ſon cœur;
Sa maiſon eſt le temple de l'honneur.

ADINE.

Eh bien, allons avec vous dans ce temple ;
Mais je ſuivrai bien mal ſon rare exemple.
Soyez-en sûr.

BLANFORD.

Eh pourquoi ?

ADINE.

J'aurois pû
Auprès de vous mieux goûter la vertu.
Quoique la forme en ſoit un peu ſévére,
Le fond m'en charme, & vous m'avez sû plaire.
Mais pour Dorfiſe...

BLANFORD, *en allant à la porte de Dorfiſe.*

Ah ! c'eſt trop ſe flatter,
Que de vouloir tout d'un coup l'imiter ;
Mais croyez-moi, ſi l'honneur vous domine,
Voyez Dorfiſe & fuyez ſa Couſine.

(*Il veut entrer.*)

COLLETTE, *ſortant de la maiſon & refermant la porte.*

(*Il heurte.*)
On n'entre point, Monſieur.

BLANFORD.

Moi ?

COLLETTE.

Non.

BLANFORD.

Comment !
Moi refuſé ?

COLLETTE.

Dans ſon appartement,
Pour quelque-tems Madame eſt en retraite.

BLANFORD.

J'admire fort cette vertu parfaite ;
Mais j'entrerai.

COLLETTE.

Mais, Monſieur, écoutez...

BLANFORD.

Sans écouter, entrons vîte. (*Il entre.*)

COLLETTE.

Arrêtez.

ADINE.

Hélas! ſuivons, & voyons quelle iſſuë
Aura pour moi cette étrange entrevûë.

SCENE V.

COLLETTE *ſeule.*

IL va la voir; il va découvrir tout:
Je meurs de peur, ma Maîtreſſe eſt à bout.
Ah! ma Maîtreſſe avoir eu le courage
De ſtipuler ce ſecret mariage,
De ſe donner au Caiſſier Bartolin.
Eh! que dira notre public malin?
O! que la femme eſt une étrange eſpêce!
Et l'homme auſſi... Quel excès de foibleſſe!
Madame eſt folle avec ſon air malin,
Elle ſe trompe & trompe ſon prochain,
Paſſe ſon tems après mille mépriſes,
A réparer avec art ſes ſottiſes.
Le goût l'emporte, & puis on voudroit bien
Ménager tout, & l'on ne garde rien.
Maudit retour & maudite avanture!
Comment Blanford prendra-t'il ſon injure?
Dans la maiſon voici donc trois maris,
Deux ſont promis, & l'autre eſt preſque pris.
Femme en tel cas, ne ſait au quel entendre.

SCENE VI.

DORFISE, COLLETTE.

COLLETTE.

MADAME, eh bien ! quel parti faut-il prendre ?

DORFISE.

Va, ne crain rien ; on ſait l'art d'éblouir,
De différer pour ſe faire chérir.
L'homme ſe méne aiſément ; ſes faibleſſes
Font notre force, & ſervent nos adreſſes.
On s'eſt tiré de pas plus dangereux.
J'ai ſait finir cet entretien fâcheux.
Adroitement je fais à la campagne
Courir notre homme, (& le Ciel l'accompagne !)
Chez Bartolin, ſon ancien confident,
Qui pourra bien lui compter quelque argent.
J'aurai du tems, il ſuffit.

COLLETTE.

Ah ! le diable
Vous fit ſigner ce contrat déteſtable !
Qui vous, Madame, avoir un Bartolin ?

DORFISE.

Eh ! mon enfant, le diable eſt bien malin.
Ce gros Caiſſier m'a tant perſécutée,
Le cœur ſe gagne ; on tente, on eſt tentée.
Tu ſais qu'un jour on nous dit que Blanford
Ne viendroit plus.

COLLETTE.

Parce qu'il étoit mort.

DORFISE.

Je me voyois ſans appui, ſans richeſſe,

Faible ſur-tout, car tout vient de faibleſſe;
L'étoile eſt forte, & c'eſt ſouvent le lot
De la beauté, d'épouſer un magot.
Mon cœur étoit à des épreuves rudes.

COLLETTE.

Il eſt des tems dangereux pour les Prudes.
Mais à l'amour devant ſacrifier,
Vous auriez dû prendre le Chevalier;
Il eſt joli.

DORFISE.

Je voulois du myſtère.
Je n'aime pas d'ailleurs ſon caractère.
Je le ménage; il eſt mon complaiſant,
Mon émiſſaire, & c'eſt lui qui répand,
Par ſon babil & ſa folie utile,
Les bruits qu'il faut qu'on ſéme par la ville.

COLLETTE.

Mais Bartolin eſt ſi vilain?

DORFISE.

Oui, mais....

COLLETTE.

Et ſon eſprit n'a guéres plus d'attraits.

DORFISE.

Oui, mais....

COLLETTE.

Quoi, mais?

DORFISE.

Le deſtin, le caprice,
Mon triſte état, quelque peu d'avarice,
L'occaſion, je... je me réſignai,
Je devins folle, en un mot, je ſignai.
Du bon Blanford je gardois la caſſette;
D'un peu d'argent mon amitié diſcrette,
Fit quelques dons par ſouvenir de lui.
Eh! qui croyoit que Blanford aujourdhui,

Après

Après deux ans, gardant ſa vieille flamme,
(*Avec vivacité & douleur.*)
Viendroit chercher ſa caſſette & ſa femme ?

COLLETTE.

Chacun diſoit ici, qu'il étoit mort :
Il ne l'eſt point, lui ſeul eſt dans ſon tort.

DORFISE, *reprenant l'air de Prude.*

Ah ! puiſqu'il vit, je lui rendrai ſans peine
Tous ſes bijoux ; hélas ! qu'il les reprenne.
Mais Bartolin, qui les croyoit à moi,
Me les garda, les prit de bonne foi,
Les croit à lui, les conſerve, les aime,
En eſt jaloux autant que de moi-même.

COLLETTE.

Je le crois bien.

DORFISE.

Maris, vertu, bijoux,
J'ai dans l'eſprit de vous accorder tous.

SCENE VII.

Le Chev. MONDOR, ADINE, DORFISE.

Le Chev. MONDOR.

CHASSERONS-NOUS ce Rival plein de gloire,
Qui me mépriſe & s'en fait tant accroire ?

ADINE *arrivant dans le fond à pas lents, tandis que le Chevalier entroit bruſquement.*

Ecoutons bien.

Le Chev. MONDOR.

Il faut me rendre heureux.
Il faut punir ſon air avantageux.

Je ſuis à vous: Avec plaiſir je laiſſe
Au vieux Darmin ſa petite Maîtreſſe ;
A le troubler on n'a que de l'ennui.
On perd ſa peine à ſe moquer de lui.
C'eſt ce Blanford, c'eſt ſa vertu ſévére,
Sa gravité qu'il faut qu'on déſeſpére.
Il croit qu'on doit ne lui refuſer rien,
Par la raiſon qu'il eſt homme de bien.
Ces gens de bien me mettent à la gêne :
Il vous feront périr d'ennui, ma Reine.

DORFISE *d'un air modeſte & ſévére, après avoir regardé Adine.*

Vous vous moquez ! J'ai pour Monſieur Blanford
Un vrai reſpect & je l'eſtime fort.

Le Chev. MONDOR.

Il eſt de ceux qu'on eſtime & qu'on berne,
Eſt-il pas vrai ?

ADINE *à part.*

Que ceci me conſterne !
Elle eſt conſtante, elle a de la vertu !
Tout me confond. Elle aime ; ah ! qui l'eût crû ?

DORFISE.

Que dit-il là !

ADINE *à part.*

Quoi, Dorfiſe eſt fidelle !
Et pour combler mon malheur elle eſt belle.

DORFISE *au Chevalier, après avoir regardé Adine.*

Il dit que je ſuis belle.

Le Chev. MONDOR.

Il n'a pas tort ;
Mais il commence à m'importuner fort.
Allez, l'enfant, j'ai des ſecrets à dire
A cette Dame.

ADINE.

Hélas ! je me retire.

DORFISE *au Chevalier.*

Vous vous moquez. (*à Adine.*) Reſtez, reſtez ici.
(*au Chevalier.*)
Oſez-vous bien le renvoyer ainſi ?
(*à Adine.*)
Approchez-vous. Peu s'en faut qu'il ne pleure.
L'aimable enfant ! Je prétens qu'il demeure.
Avec Blanford il eſt chez moi venu,
Dès ce moment ſon naturel m'a plû.

Le Chev. MONDOR.

Eh, laiſſez-là ſon naturel, Madame.
De ce Blanford vous haïſſez la flamme,
Vous m'avez dit qu'il eſt brutal, jaloux.

DORFISE *fiérement.*

(*à Adine.*)
Je n'ai rien dit. Ça, quel âge avez-vous ?

ADINE.

J'ai dix-huit ans.

DORFISE.

Cette tendre jeuneſſe
A grand beſoin du frein de la ſageſſe.
L'exemple entraîne & le vice eſt charmant.
L'occaſion s'offre ſi fréquemment !
Un ſeul coup d'œil perd de ſi belles ames !
Défiez-vous de vous-même, & des femmes ;
Prenez bien garde au ſouffle empoiſonneur,
Qui des vertus flétrit l'aimable fleur.

Le Chev. MONDOR.

Que ſa fleur ſoit ou ne ſoit pas flétrie,
Melez-vous moins de ſa fleur, je vous prie,
Et m'écoutez.

DORFISE.

Mon Dieu ! point de courroux.

Son innocence a des charmes ſi doux !

Le Chev. MONDOR.

C'eſt un enfant.

DORFISE *s'approchant d'Adine.*

Ça, dite-moi, jeune homme,
D'où vous venez & comment on vous nomme ?

ADINE.

J'ai nom Adine, en Gréce je ſuis né,
Avec Darmin Blanford m'a ramené.

DORFISE.

Qu'il a bien fait !

Le Chev. MONDOR.

Quelle humeur curieuſe !
Quoi, je vous peins mon ardeur amoureuſe,
Et vous parlez encore à cet enfant ?
Vous m'oubliez pour lui.

DORFISE *doucement.*

Paix, imprudent.

SCENE VIII.

DORFISE, le Chevalier MONDOR, ADINE, COLLETTE.

COLLETTE.

MADAME.

DORFISE.

Eh bien !

COLLETTE.

Vous êtes attenduë
A l'aſſemblée.

DORFISE.

Oui, j'y ſerai renduë
Dans peu de tems.

Le Chev MONDOR.

Quel meſſage ennuyeux !
Quand nous ſerons aſſemblés tous les deux,
Nous caſſerons pour jamais, je vous prie,
Ces rendez-vous de fade pruderie,
Ces comités, ces conſpirations,
Contre les goûts, contre les paſſions.
Il vous ſied mal, jeune encor, belle, & fraîche,
D'aller crier d'un ton de pigrieche,
Contre les ris, les jeux & les amours,
De blaſphémer ces Dieux de vos beaux jours,
Dans des réduits peuplés de vieilles ombres,
Que vous voyez dans leurs cabales ſombres,
Se lamenter ſans goſier & ſans dents,
Dans leurs tombeaux, des plaiſirs des vivans.
Je vais, je vais de ces ſempiternelles
Tout de ce pas égayer les cervelles,
Et leur donnant à toutes leur paquet,
Par cent bons mots étouffer leur caquet.

DORFISE.

Gardez-vous bien d'aller me compromettre,
Cher Chevalier, je ne puis le permettre,
N'allez point là.

Le Chev. MONDOR.

Mais j'y cours à l'inſtant,
Vous annoncer.

(*Il ſort.*)

DORFISE.

Ah quel extravagant !
(*au jeune Adine.*)
Allez, mon fils, gardez-vous à votre âge,
D'un pareil fou, ſoyez diſcret & ſage.

Mes complimens à Blanford... L'œil touchant!

ADINE *ſe retournant.*

Quoi ?

DORFISE.

Le beau teint ! l'air ingénu, charmant !
Et vertueux... je veux que par la ſuite
Dans mon loiſir vous me rendiez viſite.

ADINE.

Je vous ferai ma cour aſſidûment.
Adieu, Madame.

DORFISE.

Adieu, mon bel enfant.

ADINE.

Hélas ! j'éprouve un embarras extrême !
Le trahit-on ? je l'ignore, mais j'aime.

SCENE IX.

DORFISE, COLLETTE,

DORFISE *revenant, conduiſant de l'œil Adine, qui la regarde.*

J'AIME, dit-il. Quel mot ! Ce beau garçon
Déja pour moi ſent de la paſſion.
Il parle ſeul, me regarde, s'arrête,
Et je crains fort d'avoir tourné ſa tête.

COLLETTE.

Avec tendreſſe il lorgne vos appas.

DORFISE.

Eſt-ce ma faute ? Ah ! je n'y conſens pas.

COLLETTE.

Je le crois bien, le péril eſt trop proche,

Du bon Blanford je crains pour vous l'approche,
Je crains ſur-tout le courroux impoli
De Bartolin.

DORFISE *en ſoupirant.*

Que ce Turc eſt joli !
Le crois-tu Turc ? crois-tu qu'un Infidéle
Ait l'air ſi doux, la figure ſi belle ?
Je crois pour moi qu'il ſe convertira.

COLLETTE.

Je crois pour moi que dès qu'on apprendra
Qu'à Bartolin vous êtes mariée,
Votre vertu ſera fort décriée ;
Ce petit Turc de peu vous ſervira,
Terriblement Blanford éclatera.

DORFISE.

Va, ne crain rien.

COLLETTE.

J'ai dans votre prudence
Depuis long-tems entiére confiance ;
Mais Bartolin eſt un brutal jaloux,
Et c'eſt bien pis, Madame, il eſt votre époux.
Le cas eſt triſte, il a peu de ſemblables ;
Ces deux rivaux ſeroient fort intraitables.

DORFISE.

Je prétens bien les éviter tous deux.
J'aime la paix, c'eſt l'objet de mes vœux,
C'eſt mon devoir, il faut en conſcience
Prévoir le mal, fuir toute violence,
Et prévenir le mal qui ſurviendroit,
Si mon état trop-tôt ſe découvroit.
J'ai des amis, gens de bien, de mérite.

COLLETTE.

Prenez conſeil d'eux.

DORFISE.

Ah oui, prenons vîte.

COLLETTE.

Eh bien, de qui ?

DORFISE.

Mais de cet étranger.
De ce petit.... là.... tu m'y fais ſonger.

COLLETTE.

Lui, des conſeils ? Lui, Madame, à ſon âge ?
Sans barbe encor ?

DORFISE.

Il me paraît fort ſage,
Et s'il eſt tel, il le faut écouter.
Les jeunes gens ſont bons à conſulter.
Il me pourroit procurer des lumiéres,
Qui donneroient du jour à mes affaires.
Et tu ſens bien qu'il faut parler d'abord
Au jeune ami du bon Monſieur Blanford.

COLLETTE.

Oui, lui parler paraît fort néceſſaire.

DORFISE *tendrement & d'un air embarraſſé.*

Et comme à table on parle mieux d'affaire,
Conviendroit-il qu'avec diſcrétion
Il vint dîner avec moi ?

COLLETTE.

Tout de bon !
Vous, qui craignez ſi fort la médiſance.

DORFISE *d'un air fier.*

Je ne crains rien, je ſais comme je penſe,
Quand on a fait ſa réputation,
On eſt tranquille à l'abri de ſon nom.
Tout le parti prend en main notre cauſe,
Crie avec nous.

COLLETTE.

Oui, mais le monde cauſe.

DORFISE.

Eh bien, cédons à ce monde méchant.
Sacrifions un dîner innocent.
N'aiguiſons point leur langue libertine.
Je ne veux plus parler au jeune Adine.
Je ne veux point le revoir.... Cependant
Que peut-on dire après tout d'un enfant ?
A la ſageſſe ajoutons l'apparence,
Le décorum, l'exacte bienſéance ;
De ma couſine il faut prendre le nom,
Et le prier de ſa part....

COLLETTE.

Pourquoi non ?
C'eſt très-bien dit, une femme mondaine
N'a rien à perdre, on peut ſans être en peine,
Deſſous ſon nom mettre dix billets doux,
Autant d'Amans, autant de rendez-vous.
Quand on la cite, on n'offenſe perſonne,
Nul n'en rougit, & nul ne s'en étonne.
Mais par hazard quand des Dames de bien
Font une chûte, il faut la cacher bien ?

DORFISE.

Des chûtes ! moi ! je n'ai dans cette affaire,
Graces au Ciel, nul reproche à me faire.
J'ai ſigné ; mais je ne ſuis point enfin
Abſolument Madame Bartolin.
On a des droits, & c'eſt tout ; & peut-être
On va bientôt ſe délivrer d'un maître.
J'ai dans ma tête un deſſein très-prudent,
Si ce beau Turc a pour moi du penchant,
C'en eſt aſſez ; tout ira bien, s'il m'aime,
Je ſuis encor maîtreſſe de moi-même,
Heureuſement je puis tout terminer.
Va-t'en prier ce jeune homme à dîner.
Eſt-ce un grand mal que d'avoir à ſa table

Avec décence un jeune homme eſtimable,
Un cœur tout neuf, un air frais & vermeil,
Et qui nous peut donner un bon conſeil.

COLLETTE.

Un bon conſeil! ah! rien n'eſt plus louable.
Accompliſſons cet œuvre charitable.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORFISE, COLLETTE.

DORFISE.

EST-CE point lui ? Que je ſuis inquiéte !
On frappe, il vient ; Collette, hola ! Collette ;
C'eſt lui ! c'eſt lui !

COLLETTE.

Non, c'eſt le Chevalier,
Que loin d'ici je viens de renvoyer,
Cet étourdi, qui court, ſaute, ſémille,
Sort, rentre, va, vient, rit, parle, fretille ;
Il veut dîner tête à tête avec vous,
Je l'ai chaſſé d'un air entre aigre & doux.

DORFISE.

A ma couſine il faut qu'on le renvoie.
Ah ! que je hais leur inſipide joie !
Que leur babil eſt un trouble importun !
Chaſſez-les moi.

COLLETTE.

Chut, chut, j'entens quelqu'un.

DORFISE.

Ah ! c'eſt mon Grec.

COLLETTE.

Oui, c'eſt lui ce me ſemble.

SCENE II.

DORFISE, ADINE.

DORFISE.

ENtrez, Monſieur. Bon jour, Monſieur. Je tremble
Aſſéyez-vous....

ADINE.

Je ſuis tout interdit...
Pardonnez-moi, Madame, on m'avoit dit,
Qu'un autre....

DORFISE *tendrement.*

Eh bien, c'eſt moi qui ſuis cette autre.
Raſſurez-vous, quelle peur eſt la vôtre ?
Avec Blanford ma couſine aujourdhui
Dîne dehors ; tenez-moi lieu de lui.

(Elle le fait aſſeoir.)

ADINE.

Eh, qui pourroit en tenir lieu, Madame !
Eſt-il un feu comparable à ſa flâme ?
Et quel mortel égaleroit ſon cœur
En grandeur d'ame, en amour, en valeur ?

DORFISE.

Vous en parlez, mon fils, avec grand zéle.
Votre amitié paraît vive & fidéle.
J'admire en vous un ſi beau naturel.

ADINE.

C'eſt un penchant bien doux, mais bien cruel.

DORFISE.

Que dites-vous, la charmante jeuneſſe
Doit éprouver une honnête tendreſſe,
Par de ſaints nœuds il faut qu'on ſoit lié,
Et la vertu n'eſt rien ſans l'amitié.

ADINE.

Ah ! s'il eſt vrai, qu'un naturel ſenſible
De la vertu ſoit la marque infaillible,
J'oſe vous dire ici ſans vanité,
Que je me pique un peu de probité.

DORFISE.

Mon bel enfant, je me crois deſtinée
A cultiver une ame ſi bien née.
Plus d'une femme a cherché vainement
Un ami tendre, auſſi vif que prudent,
Qui poſſédât les graces du jeune âge,
Sans en avoir l'empreſſement volage ;
Et je me trompe à votre air tendre & doux,
Ou tout cela paraît uni dans vous.
Par quel bonheur une telle merveille
Se trouve-t'elle aujourdhui dans Marſeille ?
(Elle approche ſon fauteuil.)

ADINE.

J'étois en Gréce, & le brave Blanford
En ce païs me paſſa ſur ſon bord.
Je vous l'ai dit deux fois.

DORFISE.

Une troiſiéme
A mon oreille eſt un plaiſir extrême.
Mais dites-moi pourquoi ce front charmant,
Et ſi Français, eſt coëffé d'un turban ?
Seriez-vous Turc ?

ADINE.

La Gréce eſt ma patrie.

DORFISE.

Qui l'auroit crû ! la Gréce eſt en Turquie ?
Que votre accent, que ce ton Grec eſt doux !
Que je voudrois parler Grec avec vous !
Que vous avez la mine aimable & vive
D'un vrai Français, & ſa grace naïve !
Que la Nature entre nous ſe méprit,
Quand par malheur un Grec elle vous fit !
Que je bénis, Monſieur, la Providence,
Qui vous a fait aborder en Provence !

ADINE.

Hélas ! j'y ſuis, & c'eſt pour mon malheur.

DORFISE.

Vous malheureux !

ADINE.

Je le ſuis par mon cœur.

DORFISE.

Ah ! c'eſt le cœur qui fait tout dans le monde,
Le bien, le mal, ſur le cœur tout ſe fonde.
Et c'eſt auſſi ce qui fait mon tourment.
Vous avez donc pris quelque engagement ?

ADINE.

Eh ! oui, Madame, une femme intriguante
A déſolé ma jeuneſſe imprudente ;
Comme ſon teint, ſon cœur eſt plein de fard,
Elle eſt hardie, & pourtant pleine d'art,
Et j'ai ſenti d'autant plus ſes malices,
Que la vertu ſert de maſque à ſes vices.
Ah ! que je ſouffre, & qu'il me ſemble dur,
Qu'un cœur ſi faux gouverne un cœur trop pur !

DORFISE.

Voyez la maſque, une femme infidelle !
Puniſſons-la, mon fils ; ça, quelle eſt-elle ?
De quel païs ? quel eſt ſon rang ? ſon nom ?

ADINE.

Ah ! je ne puis le dire.

DORFISE.

Comment donc ?

Vous poſſedez auſſi l'art de vous taire !
Ah ! vous avez tous les talens de plaire !
Jeune & diſcret ! Je vais moi m'expliquer ;
Si quelque jour pour vous bien dépiquer
De la guenon qui fit votre conquête,
On vous offroit une perſonne honnête,
Riche, eſtimée, & ſur-tout poſſédant
Un cœur tout neuf, mais ſolide & conſtant,
Tel qu'il en eſt très-peu dans la Turquie,
Et moins encor, je crois, dans ma patrie,
Que diriez-vous ? que vous en ſembleroit ?

ADINE.

Mais.... je dirois, que l'on me tromperoit.

DORFISE.

Ah ! c'eſt trop loin pouſſer la défiance,
Ayez, mon fils, un peu plus d'aſſurance.

ADINE.

Pardonnez-moi, mais les cœurs malheureux,
Vous le ſavez, ſont un peu ſoupçonneux.

DORFISE.

Eh ! quels ſoupçons avez-vous, par exemple,
Quand je vous parle, & que je vous contemple ?

ADINE.

J'ai des ſoupçons que vous avez deſſein
De m'éprouver.

DORFISE *en s'écriant.*

Ah, le petit malin !
Qu'il eſt ruſé ſous cet air d'innocence !
C'eſt l'amour même au ſortir de l'enfance.
Allez-vous-en. Le danger eſt trop grand.
Je ne veux plus vous voir abſolument.

ADINE.

Vous me chaſſez, il faut que je vous quitte.

DORFISE.

C'eſt obéir à mon ordre un peu vîte,
Là, revenez. Mon eſtime eſt au point,
Que contre vous je ne me fâche point.
N'abuſez pas de mon eſtime extrême.

ADINE.

Vous eſtimez Monſieur Blanford de même.
Eſtime-t'on deux hommes à la fois ?

DORFISE.

Oh non, jamais ; & les aimables loix
De la raiſon, de la tendreſſe ſage,
Font qu'on ſuccéde, & non pas qu'on partage.
Vous apprendrez à vivre auprès de moi.

ADINE.

J'apprens beaucoup par tout ce que je voi.

DORFISE.

Lorſque le Ciel, mon fils, forme une belle,
Il fait d'abord un homme exprès pour elle ;
Nous le cherchons long-tems avec raiſon,
On fait vingt choix avant d'en faire un bon:
On ſuit une ombre, au hazard on s'éprouve ;
Toujours on cherche, & rarement on trouve.
L'inſtinct ſecret vole après le vrai bien....
(*Vivement & tendrement.*)
Quand on vous trouve, il ne faut chercher rien.

ADINE.

Si vous ſaviez ce que j'ai l'honneur d'être,
Vous changeriez d'opinion peut-être.

DORFISE.

Eh, point du tout.

ADINE.

Peu digne de vos ſoins,
Connu de vous, vous m'eſtimeriez moins,

Et

Et nous ſerions attrapés l'un & l'autre.

DORFISE.

Attrapés ! vous ! quelle idée eſt la vôtre !
Mon bel enfant, je prétens..... Ah ! pourquoi
Venir ſitôt m'interrompre.... Eh, c'eſt toi !

SCENE III.

COLLETTE, DORFISE, ADINE.

COLLETTE *avec empreſſement.*

TRès-importune, & très-triſte de l'être;
Mais un quidam plus importun peut-être
S'en va venir, c'eſt Monſieur Bartolin.

DORFISE.

Le Prétendu ? je l'attendois demain,
Il m'a trompé, il revient le barbare !

COLLETTE.

Le contre-tems eſt encor plus bizare.
Ce Chevalier, le Roi des étourdis,
Méconnaiſſant le Patron du logis,
Cauſe avec lui, plaiſante, s'évertuë,
Et le retient malgré lui dans la ruë.

DORFISE.

Tant mieux, ô Ciel !

COLLETTE.

Point, Madame, tant pis,
Car l'indiſcret, comme je vous le dis,
Ne ſçachant pas quel eſt le perſonnage,
Crie hautement, lui riant au viſage,
Que nul chez vous n'entrera d'aujourdhui,
Que tout le monde eſt exclus comme lui,

Que Bartolin n'eſt rien qu'un trouble-fête,
Et qu'à préſent dans un doux tête à tête,
Madame au fond de ſon appartement,
Loin du grand monde, eſt vertueuſement.
Le Bartolin, que le dépit tranſporte,
Prétend qu'il va faire enfoncer la porte.
Le Chevalier toujours d'un ton railleur,
Créve de rire & l'autre de douleur.

DORFISE.

Eh, moi de crainte. Ah! Collette, que faire?
Où nous fourrer?

ADINE.

Quel eſt donc ce myſtère?

DORFISE.

Ce myſtère eſt que vous êtes perdu,
Que je ſuis morte. Eh! Collette, où vas-tu?

ADINE.

Que deviendrai-je?

DORFISE *à Collette.*

Ecoute, toi; demeure.
Quel tems il prend, revenir à cette heure!
(à Adine.)
Dans ce réduit cachez-vous tout le ſoir;
Vous trouverez un ample manteau noir,
Fourrez-vous-y. Mon Dieu! c'eſt lui, ſans doute.

ADINE *allant dans le cabinet.*

Hélas! voilà ce que l'amour me coûte!

DORFISE.

Ce pauvre enfant, qu'il m'aime!

COLLETTE.

Eh! taiſez-vous.
On vient; hélas! c'eſt le futur époux.

SCENE IV.

BARTOLIN, DORFISE, COLLETTE.

DORFISE *allant au-devant de Bartolin.*

MON cher Monſieur, le Ciel vous accompagne...
Vous revenez bien tard de la campagne...
Vous m'avez fait un ſi grand déplaiſir,
Que je ſuis prête à m'en évanouir.

BARTOLIN.

Le Chevalier diſoit tout au contraire...

DORFISE.

Tout ce qu'il dit eſt faux, je ſuis ſincére,
Il faut me croire. Il m'aime à la fureur;
Il eſt au vif piqué de ma rigueur;
Son vain caquet m'étourdit & m'aſſomme;
Et je ne veux jamais revoir cet homme.

BARTOLIN.

Mais cependant de bon ſens il parloit...

DORFISE.

Ne croyez rien de tout ce qu'il diſoit.

BARTOLIN.

Soit. Mais il faut, pour finir nos affaires,
Prendre en ce lieu les choſes néceſſaires.

DORFISE *d'un ton careſſant.*

Que faites-vous? arrêtez-vous! hola!
N'entrez donc point dans ce cabinet-là.

BARTOLIN.

Comment? pourquoi?

DORFISE *après avoir rêvé.*

Du même eſprit pouſſée

J'ai comme vous eu, mon cher, en penſée....
De mettre ici nos papiers en état....
J'ai fait venir notre vieil Avocat....
Nous conſultions; une grande faibleſſe
L'a pris ſoudain.

BARTOLIN.

C'eſt excès de vieilleſſe.

COLLETTE.

On va donner au bon petit vieillard
Un....

BARTOLIN.

Oui, j'entens.

DORFISE.

On l'a mis à l'écart.
De mon ſirop il a pris une doſe,
Et maintenant je penſe qu'il repoſe.

BARTOLIN.

Il ne repoſe point, car je l'entens
Qui marche encor & touſſe là-dedans.

COLLETTE.

Eh bien, faut-il lorſqu'un Avocat touſſe
L'importuner?

BARTOLIN.

Tout cela me courrouce,
Je veux entrer.

(Il entre dans le cabinet.)

DORFISE.

O Ciel! fais donc ſi bien
Qu'il cherche tout ſans pouvoir trouver rien.
Hélas! qu'entens-je! On s'écrie; il dit tuë;
Mon Avocat eſt mort, je ſuis perduë.
Où ſuis-je? hélas! de quel côté courir?
Dans quel Couvent m'aller enſevelir?
Où me noyer?

BARTOLIN *revenant & tenant Adine par les bras.*

Ah ! ah ! notre future,
Vos Avocats ſont d'aimable figure.
Dans le Barreau vous choiſiſſez très-bien.
Venez, venez, notre vieux Praticien,
D'ici ſans bruit il vous faut diſparaître,
Et vous irez plaider par la fenêtre,
Allons, & vîte.

DORFISE.

Ecoutez-moi; pardon,
Mon cher mari.

ADINE.

Lui ſon mati !

BARTOLIN *à Adine.*

Fripon !
Il faut d'abord commencer ma vengeance,
Par l'étriller à ſes yeux d'importance.

ADINE.

Hélas ! Monſieur, je tombe à vos genoux,
Je ne ſaurois mériter ce courroux.
Vous me plaindrez, ſi je me fais connaître,
Je ne ſuis point ce que je peux paraître.

BARTOLIN.

Tu me parais un vaurien, mon ami,
Fort dangereux, & tu ſeras puni.
Vien ça, vien ça !

ADINE.

Ciel ! au ſecours ! à l'aide !
De grace, hélas !

DORFISE.

La rage le poſſéde.
A mon ſecours tous mes voiſins !

BARTOLIN.

Tai-toi.

DORFISE, COLLETTE, ADINE.

A mon ſecours !

BARTOLIN *emmenant à Adine.*

Allons, ſors de chez-moi.

SCENE V.

DORFISE, COLLETTE.

DORFISE.

IL va tuer ce pauvre enfant, Collette !
En quel état cet accident me jette !
Il me tuera moi-même.

COLLETTE.

Le Malin
Vous fit ſigner avec ce Bartolin.

DORFISE, *en criant.*

Ah l'indigne homme ! Ah ! comment s'en défaire ?
Va-t'en chercher, Collette, un Commiſſaire,
Va l'accuſer...

COLLETTE.

De quoi ?

DORFISE.

De tout.

COLLETTE.

Fort bien.
Où courez-vous ?

DORFISE.

Hélas ! je n'en ſais rien.

SCENE VI.

Mme. BURLET, DORFISE, COLLETTE.

Mme. BURLET.

EH bien, qu'eſt-ce, couſine ?

DORFISE.

Ah, ma couſine !

Mme. BURLET.

Il ſembleroit que l'on vous aſſaſſine,
Ou qu'on vous vole, ou qu'on vous bat un peu.
Dans le logis vous avez mis le feu,
Mon Dieu, quels cris ! quel bruit ! quel train, ma chére !

DORFISE.

Couſine, hélas ! apprenez mon affaire,
Mais gardez-moi le ſecret pour jamais.

Mme. BURLET *toujours gayement & avec vivacité.*

Je n'ai pas l'air de garder des ſecrets,
Je ſuis pourtant diſcréte comme une autre,
Couſine, eh bien, quelle affaire eſt la vôtre ?

DORFISE.

Mon affaire eſt terrible ; c'eſt d'abord
Que je ſuis . . .

Mme. BURLET.

Quoi ?

DORFISE.

Fiancée.

Mme. BURLET.

A Blanford ?
Eh bien, tant mieux, c'eſt bien fait ; & j'approuve
Cet hymen-là, ſi le bonheur s'y trouve,
Je veux danſer à votre nôce.

DORFISE.

Hélas !

Ce Bartolin qui jure tant là-bas,
Qui de ſes cris ſcandaliſe le monde,
C'eſt le futur.

Mme. BURLET.

Eh bien, tant pis. Je fronde
Ce mariage avec cet homme-là ;
Mais s'il eſt fait, le public s'y fera.
Eſt-il mari tout-à-fait ?

DORFISE *d'un ton modeſte.*

Pas encore,
C'eſt un ſecret que tout le monde ignore,
Notre contrat eſt dreſſé dès long-tems.

Mme. BURLET.

Fais-moi caſſer ce contrat.

DORFISE.

Les méchans
Vont tous parler ; je ſuis... je ſuis outrée.
Ce maudit homme ici m'a rencontrée
Avec un jeune Turc, qui s'enfermoit
En tout honneur dedans ce cabinet.

Mme. BURLET.

En tout honneur ! là, là, ta prud'hommie
S'eſt donc enfin quelque peu démentie ?

DORFISE.

Oh point du tout ; c'eſt un petit faux-pas,
Une faibleſſe, & c'eſt la ſeule, hélas !

Mme. BURLET.

Bon ! une faute eſt quelquefois utile,
Ce faux-pas-là t'adoucira la bile,
Tu ſeras moins ſévère.

DORFISE.

Ah ! tirez-moi,
Sévère ou non, du gouffre où je me voi,

Délivrez-moi des langues médiſantes,
De Bartolin, de ſes mains violentes,
Et délivrez de ces périls preſſans
Mon ſage ami, qui n'a pas dix-huit ans.
(*En elevant la voix en pleurant.*)
Ah! voilà l'homme au contrat.

SCENE VII.

BARTOLIN, DORFISE, Mme. BURLET.

Mme. BURLET *à Bartolin.*

QUEL vacarme!
Quoi! pour un rien votre eſprit ſe gendarme?
Faut-il ainſi ſur un petit ſoupçon
Faire pleurer ſes amis?

BARTOLIN.

Ah! pardon,
Je l'avouerai, je ſuis honteux, Meſdames,
D'avoir conçu de ces ſoupçons infâmes;
Mais l'apparence enfin dut m'allarmer;
En vérité, pouvois-je préſumer,
Que ce jeune homme, à ma vûë abuſée,
Fût une fille en garçon déguiſée.

DORFISE, *à part.*

En voici bien d'un autre.

Mme. BURLET.

Tout de bon!
Madame a pris fille pour un garçon?

BARTOLIN.

Le pauvre enfant eſt encor tout en larmes;
En vérité, j'ai pitié de ſes charmes.

Mais pourquoi donc ne me pas avertir
De ce qu'elle eſt ? pourquoi prendre plaiſir
A m'éprouver, à me mettre en colére ?

DORFISE, *à part.*

Oh ! oh ! le drôle a-t'il pû ſi bien faire,
Qu'à Bartolin il ait perſuadé
Qu'il étoit fille, & ſe ſoit évadé ?
Le tour eſt bon ! mon Dieu, l'enfant aimable !
Que l'amour a d'eſprit ! (*à Bartolin.*) Homme haïſſable,
Eh bien, méchant, répons ; oſeras-tu
Faire un affront encor à la vertu ?
La pauvre fille avec pleine aſſurance
Me confioit ſon aimable innocence ;
Madame ſait avec combien d'ardeur
Je me chargeois du ſoin de ſon honneur.
Il te faudroit une franche coquette,
Je te l'avouë ; & je te la ſouhaite.
J'éclaterai, je me perds, je le ſais ;
Mais mon contrat ſera ma foi caſſé.

BARTOLIN.

Je ſais qu'il faut qu'en cas pareil on crie,
(*à Dorfiſe.*)
Mais criez donc un peu moins, je vous prie.
(*à Mme. Burlet.*)
Accordons-nous.... Et vous par charité,
Que tout ceci ne ſoit point éventé.
J'ai cent raiſons pour cacher ce myſtère.

DORFISE *à Madame Burlet.*

Vous me ſauvez ſi vous ſavez vous taire ;
N'en parlez pas au bon Monſieur Blanford.

Mme. BURLET.

Moi ! volontiers.

BARTOLIN.

Vous m'obligerez fort.

SCENE VIII.

DORFISE, Mme. BURLET, BARTOLIN, COLLETTE.

COLLETTE.

BLANFORD eſt là, qui dit, qu'il faut qu'il monte.

DORFISE.

O contre-tems, qui toujours me démonte !
(à Bartolin.)
Laiſſez-moi ſeule, allez le recevoir.

BARTOLIN.

Mais....

DORFISE.

Mais après ce que l'on vient de voir,
Après l'éclat d'une telle injuſtice,
Il vous ſied bien de montrer du caprice.
Obéïſſez. Faites-vous cet effort.

SCENE IX.

DORFISE, Mme. BURLET.

Mme. BURLET.

EN vérité, je me réjouis fort
De voir qu'ainſi la choſe ſoit tournée.
Du prétendu la viſiére eſt bornée.
Je m'étonnois, ma couſine, entre nous,
Que ta cervelle eût choiſi cet époux ;

Mais ce cas-ci me ſurprend davantage,
Prendre pour fille un garçon ! à ſon âge !
Ah ! les maris ſeront toujours bernez,
Jaloux & ſots, & conduits par le nez.

DORFISE.

Je n'entens rien, Madame, à ce langage,
Je n'avois pas mérité cet outrage.
Quoi vous penſez qu'un jeune homme en effet
Se ſoit caché là dans ce cabinet ?

Mme. BURLET.

Aſſurément je le penſe, ma chére.

DORFISE.

Quand Bartolin vous a dit le contraire ?

Mme. BURLET.

Apparemment que ton époux futur
A crû la choſe, & n'a pas l'œil bien sûr.
N'avez-vous pas ici conté vous-même,
Qu'un beau garçon ?...

DORFISE.

L'extravagance extrême !
Qui ? moi ? jamais. Moi ? je vous aurois dit...
A ce point-là j'aurois perdu l'eſprit.
Ah ! ma couſine, écoutez, prenez garde,
Quand de léger la langue ſe hazarde
A débiter des diſcours médiſans,
Calomnieux, inventés, outrageans,
On s'en repent bien ſouvent dans la vie.

Mme. BURLET.

Il eſt bon-là ! Moi, je te calomnie ?

DORFISE.

Aſſurément, & je vous jure ici....

Mme. BURLET.

Ne jure pas.

DORFISE.

Si fait, je jure...

Mme. BURLET.

Eh, fi!

Va, mon enfant, de toute cette hiſtoire
Je ne croirai que ce qu'il faudra croire.
Pren un mari, deux même ſi tu veux,
Et trompe-les bien ou mal tous les deux,
Fai-moi paſſer des garçons pour des filles,
Avec cela gouverne vingt familles,
Et donne-toi pour perſonne de bien,
Tien, tout cela ne m'embarraſſe en rien.
J'admire fort ta ſageſſe profonde,
Tu mets ta gloire à tromper tout le monde!
Je mets la mienne à m'en bien divertir;
Et ſans tromper, je vis pour mon plaiſir.
Adieu, mon cœur, ma mondaine faibleſſe
Baiſe les mains à ta haute ſageſſe.

SCENE X.

DORFISE, COLLETTE.

DORFISE.

LA folle va me décrier partout,
Ah! mon honneur, mon eſprit ſont à bout.
A mes dépens les libertins vont rire,
Je vois Dorfiſe un plaſtron de ſatire;
Mon nom niché dans cent couplets malins,
Aux Chanſonniers va ſervir de refrains;
Monſieur Blanford croira la médiſance,
L'autre futur en va prendre vengeance;
Comment plâtrer ce ſcandale affligeant?
En un ſeul jour deux Epoux, un Amant!

Ah ! que de trouble, & que d'inquiétude !
Qu'il faut ſouffrir quand on veut être Prude !
Et que ſans craindre, & ſans affecter rien,
Il vaudroit mieux être femme de bien.
Allons, un jour nous tâcherons de l'être.

COLLETTE.

Allons, tâchons du moins de le paraître.
C'eſt bien aſſez quand on fait ce qu'on peut,
N'eſt pas toujours femme de bien qui veut.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORFISE, COLLETTE.

DORFISE.

SANS doute on a conjuré ma ruine.
Si je pouvois revoir ce jeune Adine !
Il eſt ſi doux, ſi ſage, ſi diſcret !
Il me diroit ce qu'on dit, ce qu'on fait.
On pourroit prendre avec lui des meſures
Qui rendroient bien mes affaires plus sûres.
Hélas ! que faire ?

COLLETTE.

Eh bien, il le faut voir,
Honnêtement lui parler.

DORFISE.

Vers le ſoir.
Chére Collette, ah s'il ſe pouvoit faire,
Qu'un bon ſuccès couronnât ce myſtère,
Si je pouvois conſerver prudemment
Toute ma gloire, & garder mon Amant !
Hélas ! qu'au moins un des deux me demeure.

COLLETTE.

Un d'eux ſuffit.

DORFISE.

Mais as-tu tout-à-lheure
Recommandé qu'ici le Chevalier
Avec grand bruit vint en particulier ?

COLLETTE.

Il va venir. Il eſt toujours de même,
Et prêt à tout, car il croit qu'il vous aime.

DORFISE.

Il peut m'aider ; le ſage en ſes deſſeins
Se ſert des fous, pour aller à ſes fins.

SCENE II.

DORFISE, le Chev. MONDOR, COLLETTE.

DORFISE.

VENEZ, venez ; j'ai deux mots à vous dire.

Le Chev. MONDOR.

Je ſuis ſoumis, Madame, à votre empire,
Votre captif, & votre Chevalier.
Faut-il pour vous, batailler, ferailler,
Malgré votre ame à mes déſirs revêche,
Me voilà prêt, parlez, je me dépêche.

DORFISE.

Eſt-il bien vrai que j'ai sû vous charmer,
Et m'aimez-vous, là, comme il faut aimer ?

Le Chev. MONDOR.

Oui, mais ceſſez d'être ſi reſpectable.
La beauté plaît ; mais je la veux traitable.
Trop de vertu ſert à faire enrager,
Et mon plaiſir c'eſt de vous corriger.

DORFISE.

DORFISE.

Que penſez-vous de notre jeune Adine ?

Le Chev. MONDOR.

Moi ! rien ; je ſuis raſſuré par ſa mine.
Hercule & Mars n'ont jamais à vingt ans
Pû redouter des Adonis enfans.

DORFISE.

Vous me plaiſez par cette confiance.
Vous en aurez la juſte récompenſe.
Peut-être on dit que d'un ſecret lien
Je ſuis liée, il faut n'en croire rien.
De cent Amans lorgnée & fatiguée,
Vous ſeul enfin, vous m'avez ſubjuguée.

Le Chev. MONDOR.

Je m'en doutois.

DORFISE.

Je veux par de ſaints nœuds,
Vous rendre ſage, & qui plus eſt, heureux.

Le Chev. MONDOR.

Heureux ! allons, c'eſt aſſez ; la ſageſſe
Ne me va pas ; mais notre bonheur preſſe.

DORFISE.

D'abord j'exige un ſervice de vous.

Le Chev. MONDOR.

Fort bien, parlez tout franc à votre époux.

DORFISE.

Il faut ce ſoir, mon très-cher, faire enſorte
Que la cohuë aille ailleurs qu'à ma porte ;
Que ce Blanford, ſi fier & ſi chagrin,
Et ma couſine, & ſon fat de Darmin,
Et leurs parens, & leur folle ſequelle,
De tout le ſoir ne troublent ma cervelle.
Puis à minuit un Notaire ſera
Dans mon alcove, & notre hymen ſera.
Vous y viendrez par une fauſſe porte ;

Maisspoint avant.

Le Chev. MONDOR.

Le plaiſir me tranſporte.
Du Sieur Blanford que je me moquerai !
Qu'il ſera ſot, que je l'attererai !
Que de brocards !

DORFISE.

Au moins ſous ma fenêtre
Avant minuit gardez-vous de paraître.
Allez-vous-en, partez, ſoyez diſcret.

Le Chev. MONDOR.

Ah, ſi Blanford ſavoit ce grand ſecret !

DORFISE.

Mon Dieu ! ſortez, on pourroit nous ſurprendre.

Le Chev. MONDOR.

Adieu, ma femme.

DORFISE.

Adieu.

Le Chev. MONDOR.

Je vais attendre
L'heure de voir par un charmant retour,
La pruderie immolée à l'amour.

SCENE III.

DORFISE, COLLETTE.

COLLETTE.

A Vos deſſeins je ne puis rien comprendre ;
C'eſt une énigme.

DORFISE.

Eh bien ! tu vas l'entendre.

J'ai fait promettre à ce beau Chevalier
De taire tout ; il va tout publier.
C'en eſt aſſez , ſa voix me juſtifie.
Blanford croira que tout eſt calomnie ;
Il ne verra rien de la vérité ;
Ce jour du moins, je ſuis en ſûreté ;
Et dès demain , ſi le ſuccès couronne
Mes bons deſſeins, je ne craindrai perſonne.

COLLETTE.

Vous m'enchantez ; mais vous m'épouvantez.
Ces pieges-là ſont-ils bien ajuſtés ?
Craignez-vous point de vous laiſſer ſurprendre
Dans les filets que vos mains ſavent tendre ?
Prenez-y garde.

DORFISE.

Hélas ! Collette, hélas !
Qu'un ſeul faux-pas entraîne de faux-pas !
De faute en faute on ſe fourvoie , on gliſſe,
On ſe racroche , on tombe au précipice ;
La tête tourne , on ne ſait où l'on va ;
Mais j'ai toujours le jeune Adine là ;
Pour l'obtenir, & pour que tout s'accorde ,
Il reſte encor à mon arc une corde.
Le Chevalier à minuit croit venir,
Mon jeune Amant le ſaura prévenir.
Il faut qu'il vienne à neuf heures , Collette ;
Entens-tu bien ?

COLLETTE.

Vous ſerez ſatisfaite.

DORFISE.

On le croit fille , à ſon air , à ſon ton ,
A ſon menton , doux , liſſe & ſans coton ;
Di-lui qu'en fille il eſt bon qu'il s'habille ,
Que décemment il s'introduiſe en fille.

COLLETTE.

Puiſſe le Ciel bénir vos bons deſſeins !

DORFISE.

Cet enfant-là calmeroit mes chagrins;
Mais le grand point c'eſt que l'on imagine,
Que tout le mal vient de notre couſine;
C'eſt que Blanford ſoit par lui convaincu,
Qu'Adine ici pour un autre eſt venu;
Qu'il ſoit toujours dupe de l'apparence.

COLLETTE.

Oh, qu'il eſt bon à tromper ! car il penſe
Tout le mal d'elle, & de vous tout le bien.
Il croit tout voir bien clair, & ne voit rien.
J'ai confirmé que c'eſt notre rieuſe,
Qui du jeune homme eſt tombée amoureuſe.

DORFISE.

Ah ! c'eſt mentir tant ſoit peu; j'en conviens,
C'eſt un grand mal; mais il produit un bien.

SCENE IV.

BLANFORD, DORFISE.

BLANFORD.

O Mœurs ! ô tems ! Corruption maudite !
Elle s'eſt fait rendre déja viſite
Par cet enfant, ſimple, ingénu, charmant,
Elle vouloit en faire ſon Amant,
Elle employoit l'art des ſubtiles trames,
De ces filets, où l'amour prend les ames.
Hom ! la coquette !

DORFISE.

Ecoutez, après tout
Je ne crois pas qu'elle ait jusques au bout
Osé pousser cette tendre avanture ;
Je ne veux point lui faire cette injure,
Il ne faut pas mal penser du prochain ;
Mais on étoit me semble en fort bon train.
Vous connaissez nos coquettes de France.

BLANFORD.

Tant !...

DORFISE.

Un jeune homme avec l'air d'innocence
Paraît à peine ; on vous le court par-tout.

BLANFORD.

Oui, la vertu plaît au vice sur-tout.
Mais dite-moi, comment vous pouvez faire
Pour supporter gens d'un tel caractère ?

DORFISE.

Je prens la chose assez patiemment.
Ce n'est pas tout.

BLANFORD.

Comment donc ?

DORFISE.

Oh ! vraiment,
Vous allez bien apprendre une autre histoire.
Ces étourdis prétendent faire accroire,
Qu'en tapinois j'ai moi de mon côté
De cet enfant convoité la beauté.

BLANFORD.

Vous ?

DORFISE.

Moi. L'on dit que je veux le séduire.

BLANFORD.

J'en suis charmé, voilà bien de quoi rire.
Qui, vous ?

DORFISE.

Moi-même ; & que ce beau garçon...

BLANFORD.

Bien inventé, le tour me ſemble bon.

DORFISE.

Plus qu'on ne penſe ; on m'en donne bien d'autres:
Si vous ſaviez quels malheurs ſont les nôtres !
On dit encor, que je dois me lier
En mariage au fou de Chevalier,
Cette nuit même.

BLANFORD.

Ah ! ma chére Dorfiſe,
Plus contre vous la calomnie épuiſe
L'acier tranchant de ſes traits empeſtés,
Et plus mon cœur, épris de vos beautés,
Saura défendre une vertu ſi pure.

DORFISE.

Vous vous trompez bien fort, je vous le jure.

BLANFORD.

Non, croyez-moi, je m'y connais un peu,
Et j'aurois mis ces quatre doigts au feu,
J'aurois juré qu'aujourdhui la couſine
Auroit lorgné notre petit Adine.
Pour être honnête, il faut de la raiſon,
Quand on eſt fou, le cœur n'eſt jamais bon,
Et la vertu n'eſt que le bon ſens même.
(*à part.*)
Je plains Darmin, je l'eſtime, je l'aime ;
Mais il eſt fait pour être un peu moqué ;
C'eſt malgré moi qu'il s'étoit embarqué
Sur un vaiſſeau ſi frêle & ſi fragile.

SCENE V.

BLANFORD, DORFISE, DARMIN, Mme. BURLET.

Mme. BURLET.

QUOI! toujours noir, ſombre, pétri, débile,
Moraliſant, grondant dans ton dépit
Le genre humain qui l'ignore, ou s'en rit?
Vertueux fou, fini tes ſoliloques.
Sui-moi. Je viens d'acheter vingt bréloques;
J'en ai pour toi. Vien chez le Chevalier,
Il nous attend, il doit nous fêtoyer.
J'ai demandé quelque peu de muſique,
Pour dérider ton front mélancolique.
Après cela te prenant par la main,
Nous danſerons juſques au lendemain.
(*à Dorfiſe.*)
Tu danſeras, Madame la ſucrée.

DORFISE.

Modérez-vous, cervelle évaporée;
Un tel propos ne peut me convenir,
Et de tantôt il faut vous ſouvenir.

Mme. BURLET.

Bon, laiſſe-là ton tantôt, tout s'oublie,
Point de mémoire eſt ma philoſophie.

DORFISE *à Blanford.*

Vous l'entendez, vous voyez ſi j'ai tort.
Adieu, Monſieur, le ſcandale eſt trop fort.
Je me retire.

BLANFORD.

Eh, demeurez, Madame!

DORFISE.

Non, voyez-vous, tout cela perce l'ame.
L'honneur....

Mme. BURLET.

Mon Dieu, parle-nous moins d'honneur,
Et ſois honnête.

(*Dorfiſe ſort.*)

DARMIN *à Madame Burlet.*

Elle a de la douleur.
L'ami Blanford ſait déja quelque choſe.

Mme. BURLET.

Oh, comme il faut que tout le monde cauſe!
Darmin & moi nous n'en avions dit rien,
Nous nous taiſions.

BLANFORD.

Vraiment, je le crois bien.
Oſeriez-vous me faire confidence
De tels excès, de telle extravagance?

DARMIN.

Non, ce ſeroit vous navrer de douleur.

Mme. BURLET.

Nous connaiſſons trop bien ta belle humeur,
Sans en vouloir épaiſſir les nuages,
En te bridant le nez de tes outrages.

BLANFORD.

Mourez de honte, allez, & cachez-vous.

Mme. BURLET.

Comment? Pourquoi? Falloit-il entre nous,
Venir troubler le repos de ta vie,
Couvrir tout haut Dorfiſe d'infamie,
Et préſenter aux railleurs dangereux
De ton affront le plaiſir ſcandaleux?
Tien, je ſuis vive, & franche, & familiére;
Mais je ſuis bonne, & jamais tracaſſiére.
Je te verrois par ton ami trompé,

Et comme il faut par ta femme dupé ;
Je t'entendrois chanſonner par la Ville ;
J'aurois cent fois chanté ton Vaudeville,
Que rien par moi tu n'apprendrois jamais.
J'ai deux grands buts, le plaiſir & la paix.
Je fuis, je hais, preſque autant que je m'aime,
Les faux rapports, & les vrais tout de même.
Vivons pour nous ; va, bien ſot eſt celui
Qui fait ſon mal des ſottiſes d'autrui.

BLANFORD.

Et ce n'eſt pas d'autrui, tête légère,
Dont il s'agit, c'eſt votre propre affaire ;
C'eſt vous...

Mme. BURLET.

Moi ?

BLANFORD.

Vous, qui ſans reſpecter rien,
Avez ſéduit un jeune homme de bien,
Vous, qui voulez mettre encor ſur Dorfiſe
Cette effroyable & honteuſe ſottiſe.

Mme. BURLET.

Le trait eſt bon ; je ne m'attendois pas,
Je te l'avouë, à de pareils éclats.
Quoi ! c'eſt donc moi, qui tantôt ?...

BLANFORD.

Oui, vous-même.

Mme. BURLET.

Avec Adine ?...

BLANFORD.

Oui.

Mme. BURLET.

C'eſt donc moi qui l'aime ?

BLANFORD.

Aſſurément.

Mme. BURLET.

Qui dans mon cabinet
L'avois caché ?

BLANFORD.

Certes, le fait eſt net.

Mme. BURLET.

Fort bien ! voilà de très-belles penſées,
Je les admire ; elles ſont fort ſenſées.
Ma foi tu joins, mon cher homme entêté,
Le ridicule avec la probité.
Il me paraît que ta triſte cervelle
De Don Quichotte a ſuivi le modéle,
Très-honnête homme, inſtruit, brave, ſavant,
Mais dans un point toujours extravagant.
Garde-toi bien de devenir plus ſage,
On y perdroit ; ce ſeroit grand dommage.
L'extravagance a ſon mérite. Adieu.
Venez, Darmin.

SCENE VI.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

NON, demeurez, morbleu.
J'ai votre honneur à cœur, & j'en enrage ;
Il faut quitter cette fourbe volage,
De ſes filets retirez votre foi,
La mépriſer, ou bien rompre avec moi.

DARMIN.

Le choix eſt triſte, & mon cœur vous confeſſe,
Qu'il aime fort ſon ami, ſa maîtreſſe.

Mais ſe peut-il que votre eſprit chagrin
Juge toujours ſi mal du cœur humain ?
Voyez-vous pas qu'une femme hardie
Tiſſut le fil de cette perfidie ?
Qu'elle vous trompe, & de ſon propre affront
Veut à vos yeux flétrir un autre front ?

BLANFORD.

Voyez-vous pas, homme à cervelle creuſe,
Qu'une inſenſée, & fauſſe, & ſcandaleuſe,
Vous a choiſi pour être ſon plaſtron ?
Que vous gobez comme un ſot l'hameçon ?
Qu'elle veut voir juſqu'où ſa tirannie
Peut s'exercer ſur votre plat génie ?

DARMIN.

Tout plat qu'il eſt, daignez interroger
Le ſeul témoin par qui l'on peut juger.
J'ai fait venir ici le jeune Adine,
Il vous dira le fait.

BLANFORD.

Bon, je devine
Que la friponne aura par ſon caquet
Très-bien ſifflé ſon jeune perroquet.
Qu'il vienne un peu, qu'il vienne me ſéduire,
Je ne croirai rien de ce qu'il va dire.
Je vois de loin, je vois que vous cherchez,
Avec le jeu de cent reſſorts cachés,
A dénigrer, à perdre ma maîtreſſe,
Pour me donner je ne ſai quelle niéce,
Dont vous m'avez tant vanté les attraits ;
Mais touchez-là, j'y renonce à jamais.

DARMIN.

Soit. Mais je plains votre excès d'imprudence ;
D'une perfide eſſuyer l'inconſtance,
N'eſt pas ſans doute un cas bien affligeant ;
Mais c'eſt un mal de perdre ſon argent.

C'eſt-là le point. Bartolin, ce brave homme,
A-t'il enfin reſtitué la ſomme ?

BLANFORD.

Que vous importe ?

DARMIN.

Ah ! pardon ; je croyois
Qu'il m'importoit J'ai tort, je me trompois.
Adine vient ; pour moi je me retire.
Par lui du moins tâchez de vous inſtruire.
Si c'eſt de lui que vous vous défiez,
Vous avez tort plus que vous ne croyez ;
C'eſt un cœur noble, & vous pourrez connaître,
Qu'il n'étoit pas ce qu'il a pû paraître.

SCENE VII.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

OUAIS ! les voilà fortement acharnez,
A me vouloir conduire par le nez..
Oh que Doriſe eſt bien d'une autre eſpêce ;
Elle ſe tait, en proie à ſa triſteſſe,
Sans affecter un air trop empreſſé,
Trop confiant, & trop embarraſſé ;
Elle me fuit, elle eſt dans ſa retraite ;
Et c'eſt ainſi que l'innocence eſt faite.
Or ça jeune homme avec ſincerité,
De point en point dite la vérité
Vous m'êtes cher, & la belle nature
Paraît en vous incorruptible & pure.
Mes vœux ne vont qu'à vous rendre parfait,
N'abuſez point de ce penchant ſecret.

Si vous m'aimez, ſongez bien, je vous prie,
Qu'il s'agit-là du bonheur de ma vie.

ADINE.

Oui, je vous aime, oui, oui, je vous promets
Que je ne veux vous abuſer jamais.

BLANFORD.

J'en ſuis charmé. Mais dite-moi de grace
Ce qui s'eſt fait, & tout ce qui ſe paſſe.

ADINE.

D'abord Dorfiſe...

BLANFORD.

Alte-là, mon mignon;
C'eſt ſa couſine, avouez-le-moi.

ADINE.

Non.

BLANFORD.

Eh bien, voyons.

ADINE.

Dorfiſe à ſa toilette
M'a fait venir par la porte ſecrette.

BLANFORD.

Mais ce n'eſt pas pour Dorfiſe.

ADINE.

Si fait.

BLANFORD.

C'eſt de la part de Madame Burlet.

ADINE.

Eh non, Monſieur, je vous dis que Dorfiſe
S'étoit pour moi de bienveillance épriſe.

BLANFORD.

Petit fripon!

ADINE.

L'excès de ſes bontés
Etoit tout neuf à mes ſens agités.
Un tel amour n'eſt pas fait pour me plaire;

Je ne ſentois qu'une juſte colère,
Je m'indignois, Monſieur, avec raiſon,
Et de ſa flamme & de ſa trahiſon,
Et je diſois que ſi j'étois comme elle,
Aſſurément je ſerois plus fidelle.

BLANFORD.

Ah le pendar! comme on a préparé
De ſes diſcours le poiſon trop ſucré!
Eh bien, après?

ADINE.

Eh bien, ſon éloquence
Déja prenoit un peu de véhémence;
Soudain, Monſieur, elle jette un grand cri.
On heurte, on entre, & c'étoit ſon mari.

BLANFORD.

Son mari! Bon, quels ſots contes j'écoute!
C'étoit ce fou de Chevalier ſans doute.

ADINE.

Il a du moins tout l'air d'être un époux,
Car il étoit bien brutal, bien jaloux.
Il menaçoit d'aſſaſſiner ſa femme;
Il la nommoit fauſſe, perfide, infâme.
Il prétendoit me tuer auſſi moi,
Sans que je fuſſe, hélas! trop bien pourquoi.
Il m'a fallu conjurer ſa furie
A deux genoux, de me ſauver la vie.
J'en tremble encor de peur.

BLANFORD.

Eh le poltron!
Et ce mari, voyons, quel eſt ſon nom?

ADINE.

Oh! je l'ignore.

BLANFORD.

Oh, la bonne impoſture!
Ça peignez-moi, s'il ſe peut, ſa figure.

ADINE.

Mais il me ſemble, autant que l'a permis
L'horrible effroi qui troubloit mes eſprits,
Que c'eſt un homme à fort méchante mine,
Gros, court, baſſet, nez camard, large échine,
Le dos en voute, un teint jaune & tanné,
Un ſourcil gris, un œil de vrai damné.

BLANFORD.

Le beau portrait! Qui puis-je y reconnaître?
Jaune, tanné, gris, gros, court, qui peut-ce être?
En vérité, vous vous moquez de moi.

ADINE.

Eprouvez donc, Monſieur, ma bonne foi.
Je vous apprens que la même perſonne
Ce ſoir chez-elle un rendez-vous me donne.

BLANFORD.

Un rendez-vous, chez Madame Burlet.

ADINE.

Eh non; jamais ne ſerez-vous au fait?
Un rendez-vous chez Dorfiſe, vous dis-je.

BLANFORD.

Que cette intrigue & m'étonne, & m'afflige!
Un rendez-vous? Dorſiſe, vous, ce ſoir?

ADINE.

Si vous voulez, vous y pourrez me voir,
Ce même ſoir ſous un habit de fille,
Qu'elle m'envoie, & duquel je m'habille.
Par l'huis ſecret je dois être introduit
Chez cet objet dont l'amour vous ſéduit,
Chez cet objet ſi fidéle, & ſi ſage.

BLANFORD.

Ceci commence à me remplir de rage;
Et j'apperçois d'un ou d'autre côté,
Toute l'horreur de la déloyauté.
Ne mens-tu point?

ADINE.

Mon ame mal connuë!,
Pour vous, Monſieur, le ſent trop prévenuë,
Pour s'écarter de la ſincérité.
Votre cœur noble aime la vérité,
Je l'aime en vous & je lui ſuis fidéle.

BLANFORD.

Ah le flatteur!

ADINE.

Doutez-vous de mon zéle?

BLANFORD.

Ouf...

SCENE VIII.

BLANFORD, ADINE, le Chev. MONDOR.

Le Chev. MONDOR.

ALLONS donc; peux-tu faire languir
Nos Conviés, & l'heure du plaiſir?
Tu n'eus jamais dans ta mélancolie
Plus de beſoin de bonne compagnie.
Conſole-toi, tes affaires vont mal;
Tu n'es pas fait pour être mon rival.
Je t'ai bien dit que j'aurois la victoire;
Je l'ai, mon cher, & ſans beaucoup de gloire.

BLANFORD.

Que penſes-tu m'apprendre?

Le Chev. MONDOR.

Oh, preſque rien.
Nous épouſons ta Maîtreſſe.

BLANFORD.

BLANFORD.

Ah, fort bien;
Nous le ſavions.

Le Chev. MONDOR.

Quoi, tu ſais qu'un Notaire....

BLANFORD.

Oui, je le ſais. Il ne m'importe guére.
Je connais tout le complot. Se peut-il
Qu'on en ait pû ſi mal ourdir le fil?
(au petit Adine.)
Ce rendez vous, quand il ſeroit poſſible,
Avec le vôtre eſt tout incompatible.
Ai-je raiſon? parle, en es-tu frappé?
Tu me trompois, où l'on t'avoit trompé.
Je te crois bon, ton cœur ſans artifice
Eſt apprentif dans l'école du vice
Un eſprit ſimple, un cœur neuf & trop bon
Eſt un outil dont ſe ſert un fripon.
N'es-tu venu, cruel, que pour me nuire?

ADINE.

Ah! c'en eſt trop, gardez-vous de détruire,
Par votre humeur, & votre vain courroux,
Cette pitié qui parle encor pour vous.
C'eſt elle ſeule à préſent qui m'arrête,
N'écoutez rien, faites à votre tête,
Dans vos chagrins noblement affermi,
Soupçonnez bien quiconque eſt votre ami,
Croyez ſur-tout quiconque vous abuſe,
Que votre humeur & m'outrage, & m'accuſe,
Mais apprenez à reſpecter un cœur,
Qui n'eſt pour vous ni trompé ni trompeur.

Le Chev. MONDOR.

En tiens-tu? Là! le dépit te ſuffoque,
Juſqu'aux enfans, chacun de toi ſe moque,
Devien plus ſage, il faut tout oublier

Dans le vin grec, où je vais te noyer.
Vien, bel enfant !

SCENE IX.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

DEMEURE encore, Adine ;
Tu m'as ému, ta douleur me chagrine.
Je sais que j'ai souvent un peu d'humeur ;
Mais tu connais tout le fond de mon cœur.
Il est né juste, il n'est que trop sensible ;
Tu vois quel est mon embarras horrible.
Aurois-tu bien le plaisir mal-faisant,
De t'égayer à croître mon tourment?
Parle-moi vrai, mon fils, je t'en conjure.

ADINE.

Vous êtes bon, mon ame est aussi pure,
Je n'ai jamais connu jusqu'à présent,
Je l'avouerai, qu'un seul déguisement ;
Mais si mon cœur en un point se déguise,
Je ne mens point sur vous & sur Dorsise ;
Je plains l'amour que sur vos yeux distraits
Mit dès long-tems un bandeau trop épais,
Et je sens bien que l'amour peut séduire ;
Sur tout ceci tâchez de vous instruire ;
C'est l'amour seul qui doit tout réparer ;
Il vous aveugle, il doit vous éclairer.

(*Il sort.*)

BLANFORD *seul.*

Que veut-il dire & quel eſt ce myſtère ?
Il faut, dit-il, que l'amour ſeul m'éclaire ;
Il ſe déguiſe ; il ne ment point ma foi,
C'eſt un complot pour ſe moquer de moi ;
Le Chevalier, Darmin, & ma Couſine,
Et Bartolin, & le petit Adine,
Dorſiſe, enfin, & Collette & mon cœur,
Le monde entier redoublent mon humeur.
Monde maudit qu'à bon droit je mépriſe,
Ramas confus de fourbe & de ſottiſe,
S'il faut opter, ſi dans ce tourbillon
Il faut choiſir d'être dupe ou fripon,
Mon choix eſt fait, je benis mon partage,
Ciel, rens-moi dupe, & rens-moi juſte & ſage !

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BLANFORD *ſeul.*

QUe devenir ! où ſera mon azile ?
Tous les chagrins m'arrivent à la file.
Je vais ſur mer, un Pirate maudit
Livre combat, & mon vaiſſeau périt ;
Je viens ſur terre, on me dit qu'une ingrate,
Que j'adorois, eſt cent fois plus pirate.
Une caſſette eſt mon unique eſpoir :
Un Bartolin doit la rendre ce ſoir ;
Ce Bartolin promet, remet, différe,
Seroit-ce encor un troiſiéme Corſaire ?
J'attens Adine afin de ſavoir tout,
Il ne vient point, chacun me pouſſe à bout,
Chacun me fuit. Voilà le fruit peut-être
De cet humeur dont je ne fus pas maître,
Qui me rendoit difficile en amis,
Et confiant pour mes ſeuls ennemis.
S'il eſt ainſi, j'ai bien tort, je l'avouë ;
Bien juſtement la fortune me jouë.
A quoi me ſert ma triſte probité,
Qu'à mieux ſentir que j'ai tout mérité !
Quoi ! cet enfant ne vient point ?

SCENE II.

BLANFORD, Madame BURLET *paſſant ſur le Théâtre.*

BLANFORD *l'arrêtant.*

AH, Madame,
Daignez calmer l'orage de mon ame,
Un mot de grace, un moment de loiſir,
Où courez-vous ?

Mme. BURLET.

Souper, me réjouir,
Je ſuis preſſée.

BLANFORD.

Ah ! j'ai dû vous déplaire,
Mais oubliez votre juſte colére ;
Pardonnez. . . .

Mme. BURLET *en riant.*

Bon ! loin de me courroucer,
J'ai pardonné déja ſans y penſer.

BLANFORD.

Elle eſt trop bonne. Eh bien, qu'à ma triſteſſe
Votre humeur gaïe un moment s'intéreſſe.

Mme. BURLET.

Va, j'ai gaiement pour toi de l'amitié,
Beaucoup d'eſtime & beaucoup de pitié.

BLANFORD.

Vous plaindriez le deſtin qui m'outrage !

Mme. BURLET.

Ton deſtin, oui ? ton humeur davantage.

BLANFORD.

Vous êtes vraie au moins ; la bonne foi,

Vous le ſavez, a des charmes pour moi.
Parlez, Darmin n'auroit-il qu'un faux-zéle,
Me trompoit-il, eſt-il ami fidéle ?

Mme. BURLET.

Vien, Darmin t'aime, & Darmin dans ſon cœur
A des vertus avec plus de douceur.

BLANFORD.

Et Bartolin ?

Mme. BURLET.

Tu veux que je réponde
De Bartolin, du cœur de tout le monde,
Il eſt, je penſe, un honnête Caiſſier.
Pourquoi de lui veux-tu te défier ?
C'eſt ton ami, c'eſt l'ami de Dorfiſe.

BLANFORD.

Dorfiſe ! mais parlez avec franchiſe,
Se pourroit-il que Dorfiſe en un jour
Pour un enfant eut trahi tant d'amour ?
Et que veut dire encor en cette affaire
Ce Chevalier qui parle de Notaire ?
Le bruit public eſt qu'il va l'épouſer.

Mme. BURLET.

Les bruits publics doivent ſe mépriſer.

BLANFORD.

Je ſors encor à l'inſtant de chez elle ;
Elle m'a fait ſerment d'être fidelle,
Elle a pleuré.... l'amour & la douleur
Sont dans ſes yeux, démentent-ils ſon cœur ?
Eſt-elle fauſſe ? & notre jeune Adine...
Quoi, vous riez ?

Mme. BURLET.

Oui, je ris de ta mine.
Raſſure-toi ? va, pour cet enfant-là,
Croi que jamais on ne te quittera.
Sois-en très-ſûr. La choſe eſt impoſſible.

BLANFORD.

Ah ! vous calmez mon ame trop ſenſible ;
Le Chevalier n'en trouble point la paix ;
Dorfiſe m'aime , & je l'aime à jamais.

Mme. BURLET.

A jamais ! c'eſt beaucoup

BLANFORD.

Mais ſi l'on m'aime ,
Adine eſt donc d'une imprudence extrême ?
Il calomnie , & le petit fripon
A donc le cœur le plus gâté ?

Mme. BURLET.

Lui ! non.
Il a le cœur charmant , & la Nature
A mis dans lui la candeur la plus pure ;
Compte ſur lui.

BLANFORD.

Quels diſcours ſont-ce-là ?
Vous vous moquez.

Mme. BURLET.

Je dis vrai.

BLANFORD.

Me voilà
Plus enfoncé dans mon incertitude ;
Vous vous jouez de mon inquiétude ,
Vous vous plaiſez à déchirer mon cœur.
Dorfiſe , ou lui , m'outrage avec noirceur ;
Convenez-en L'un des deux eſt un traître.
Répondez donc.

Mme. BURLET *en riant.*

Cela pourroit bien être.

BLANFORD.

S'il eſt ainſi , vous voyez quels éclats. . . .

Mme. BURLET.

Oh ! mais auſſi cela peut n'être pas.

Je n'accuſe perſonne.

BLANFORD.

Hom! que j'enrage.

Mme. BURLET.

N'enrage point, ſois moins triſte & plus ſage.
Tien, veux-tu prendre un parti qui ſoit ſûr?

BLANFORD.

Oui.

Mme. BURLET.

Laiſſe-là tout ce complot obſcur,
Point d'examen, point de tracaſſerie,
Tourne avec moi tout en plaiſanterie,
Pren ton argent chez Monſieur Bartolin,
Vis avec nous uniment, ſans chagrin.
N'approfondis jamais rien dans la vie,
Et gliſſe-moi ſur la ſuperficie,
Connais le monde, & content d'effleurer,
Pour en joüir ſaches le tolérer.
Tu me traitois de cervelle légère,
Mais ſouvien-toi que la ſolide affaire,
La ſeule ici qu'on doive approfondir,
C'eſt d'être heureux, & d'avoir du plaiſir.

SCENE III.

BLANFORD.

ETre heureux! moi? le conſeil eſt utile!
Diroit-on pas que la choſe eſt facile!
Ce n'eſt qu'un rien, & on n'a qu'à vouloir.
Ah! ſi la choſe étoit en mon pouvoir.
Et pourquoi non? Dans quelle gêne extrême
Je me ſuis mis pour m'outrager moi-même!
Quoi cet Enfant, Darmin, le Chevalier,

Par leurs diſcours auront pû m'effrayer ?
Non, non, ſuivons le conſeil que me donne
Cette Couſine. Elle eſt folle, mais bonne.
Elle a rendu gloire à la vérité.
Dorfiſe m'aime, on eſt en ſûreté.
Je ne veux plus rien voir, ni rien entendre.
Par cet Adine on vouloit me ſurprendre,
Pour m'éblouir, & pour me gouverner.
Dans ces filets je ne veux point donner.
Darmin toûjours eſt coëffé de ſa niéce,
Que je la hais ! mais quelle étrange eſpêce !

(Adine paraît dans le fond du Théâtre.)

Le voici donc ce malheureux enfant,
Qui cauſe ici tant de déchaînement !
On le prendroit, je crois, pour une fille.
Sous ces habits que ſa mine eſt gentille !
Jamais ma foi je ne m'érois douté
Qu'il pût avoir cette fleur de beauté.
Il n'a point l'air gêné dans ſa parure,
Et ſon viſage eſt fait pour ſa coëffure.

SCENE IV.

BLANFORD, ADINE.

ADINE *en habit de fille.*

EH bien, Monſieur, je ſuis tout ajuſté,
Et vous ſaurez bientôt la vérité.

BLANFORD.

Je ne veux plus rien ſavoir de ma vie.
C'en eſt aſſez Laiſſez-moi, je vous prie.
J'ai depuis peu changé de ſentiment.
Je n'aime point tout ce déguiſement.

Ne vous mêlez jamais de cette affaire,
Et reprenez votre habit ordinaire.

ADINE.

Qu'entens-je ! hélas ! je m'apperçois enfin,
Que je ne puis changer votre deſtin,
Ni votre cœur. Votre ame inaltérable
Ne connaît point la douleur qui m'accable ;
Vous en ſaurez les funeſtes effets.
Je me retire. Adieu donc pour jamais.

BLANFORD.

Mais quels accens ! D'où viennent tes allarmes ?
Il eſt outré. Je vois couler ſes larmes.
Que prétend-il ? Parlez, quel intérêt
Avez-vous donc à ce qui me déplaît ?

ADINE.

Mon intérêt, Monſieur, étoit le vôtre ;
Juſqu'à preſent je n'en connus point d'autre,
Je vois quel eſt tout l'excès de mon tort,
Pour vous ſervir je faiſois un effort ;
Mais ce n'eſt pas le premier.

BLANFORD.

L'innocence
De ſon maintien, ſa modeſte aſſurance,
Son ton, ſa voix, ſon ingénuité,
Me font pencher preſque de ſon côté.
Mais cependant tu vois, l'heure ſe paſſe
Où ce projet plein de fourbe & d'audace,
Devoit, dis-tu, ſous mes yeux s'accomplir.

ADINE.

Auſſi j'entens une porte s'ouvrir.
Voyez l'endroit, voici le moment même
Où vous auriez pû ſavoir qui vous aime.

BLANFORD.

Eſt-il poſſible ? eſt-il vrai ? Juſte Dieu !

ADINE *finement.*

Il me parait très-poſſible.

BLANFORD.

En ce lieu
Demeurez donc. Quoi, tant de fourberie !
Dorfiſe ! Non . . .

ADINE.

Taiſez-vous, je vous prie.
Paix, attendez, j'entens un peu de bruit ;
On vient vers nous ; j'ai peur, car il fait nuit.

BLANFORD.

N'ayez point peur.

ADINE.

Gardez donc le ſilence,
Voici quelqu'un ſûrement qui s'avance.

SCENE V.

ADINE, BLANFORD *d'un côté*, DORFISE *de l'autre, à tâtons.*

(Le Théâtre repréſente une nuit.)

DORFISE.

J'Entens, je crois, la voix de mon Amant.
Qu'il eſt exact ! Ah, quel enfant charmant !

ADINE.

Chut.

DORFISE.

Chut, c'eſt vous ?

ADINE.

Oui, c'eſt moi dont le zéle
Pour ce que j'aime eſt à jamais fidéle.

C'eſt moi qui veut lui prouver en ce jour,
Qu'il me devoit un plus tendre retour.

DORFISE.

Ah ! je ne puis en donner un plus tendre.
Pardonnez-moi, ſi je vous fais attendre ;
Mais Bartolin, que je n'attendois pas,
Dans le logis ſe proméne à grands pas.
Il ſemble encor que quelque jalouſie,
Malgré mes ſoins, trouble ſa fantaiſie.

ADINE.

Peut-être il craint de voir ici Blanford,
C'eſt un rival bien dangereux.

DORFISE.

D'accord.
Hélas ! mon fils, je me vois bien à plaindre.
Tout à la fois il me faut ici craindre
Monſieur Blanford & mon maudit mari.
Lequel des deux eſt de moi plus haï !
Mon cœur l'ignore, & dans mon trouble extrême
Je ne ſais rien, ſinon que je vous aime.

ADINE.

Vous haïſſez Blanford, là, tout de bon ?

DORFISE.

La crainte enfin produit l'averſion.

ADINE *finement.*

Et l'autre Epoux ?

DORFISE.

A lui rien ne m'engage.

BLANFORD.

Que je voudrois ! . . .

ADINE *bas, allant vers lui.*

Paix donc.

DORFISE.

En femme ſage
J'ai conſulté ſur le contrat dreſſé,

Il eſt caſſable. Ah, qu'il ſera caſſé !
Qu'un autre hymen flâte mon eſpérance ;

ADINE.

Quoi, m'épouſer ?

DORFISE.

Je veux qu'avec prudence
Secretement nous partions tous les deux,
Pour éviter un éclat ſcandaleux ;
Et que bien-tôt, quand d'ici je m'éloigne,
Un lien ſûr & bien ſerré nous joigne,
Un nœud ſacré, durable autant que doux.

ADINE.

Durable ! allons. Mais de quoi vivrons-nous ?

DORFISE.

Vous me charmez par cette prévoyance ;
Ce qui me plaît en vous, c'eſt la prudence.
Apprenez donc que ce guerrier Blanford,
Héros en mer, en affaire un butor,
Quand de Marſeille il quitta les Pénates,
Pour attaquer de Maroc les Pirates,
M'a mis en mains très-cordialement
Son cœur, ſa foi, ſes bijoux, ſon argent ;
Comme je ſuis non moins neuve en affaire,
L'autre mari s'en fit dépoſitaire.
Je vais reprendre & les bijoux & l'or,
Nous en allons aider Monſieur Blanford ;
C'eſt un bon homme, il eſt juſte qu'il vive.
Partageons vite, & gardons qu'on nous ſuive.

ADINE.

Et que dira le monde ?

DORFISE.

Ah ! ſes éclats
M'ont fait trembler lorſque je n'aimois pas.
Je l'ai trop craint, à preſent je le brave,
C'eſt de vous ſeul que je veux être eſclave.

ADINE.

Hélas ! de moi ?

DORFISE.

Je m'en vais ſourdement
Chercher ce coffre à tous deux important.
Attens ici, je revole ſur l'heure.

SCENE VI.

BLANFORD, ADINE.

ADINE.

QU'en dites-vous, eh bien là ?

BLANFORD.

Que je meure,
S'il fut jamais un tour plus déloyal,
Plus enragé, plus noir, plus infernal ;
Et cependant admirez, jeune Adine,
Comme à jamais dans nos ames domine
Ce vif inſtinct, ce cri de la vertu,
Qui parle encor dans un cœur corrompu.

ADINE.

Comment ?

BLANFORD.

Tu vois que la perfide n'oſe
Me voler tout, & me rend quelque choſe.

ADINE *d'un ton ironique.*

Oui, vous devez bien l'en remercier.
N'avez-vous pas encor à confier
Quelque caſſette à cette honnête prude ?

BLANFORD.

Ah ! prens pitié d'une peine ſi rude,
Ne tourne point le poignard dans mon cœur.

ADINE.

Je ne voulois que le guérir, Monſieur.
Mais à vos yeux eſt-elle encor jolie ?

BLANFORD.

Ah ! qu'elle eſt laide après ſa perfidie !

ADINE.

Si tout ceci peut pour vous proſpérer,
De ſes filets ſi je peux vous tirer,
Puis-je eſpérer qu'en déteſtant ſes vices,
Votre vertu chérira mes ſervices ?

BLANFORD.

Aimable enfant, ſoyez sûr que mon cœur
Croit voir ſon fils & ſon libérateur.
Je vous admire, & le Ciel qui m'éclaire,
Semble m'offrir mon ange tutélaire.
Ah, de mon bien la moitié pour le moins,
N'eſt qu'un vil prix au-deſſous de vos ſoins.

ADINE.

Vous ne pouvez à préſent trop entendre
Quel eſt le prix auquel je dois prétendre.
Mais votre cœur pourra-t'il refuſer
Ce que Darmin viendra vous propoſer ?

BLANFORD.

Ce que j'entens ſemble éclairer mon ame,
Et la percer avec des traits de flâme.
Ah ! de quel nom dois-je vous appeller ?
Quoi ! votre ſort ainſi s'eſt pû voiler ?
Quoi ! j'aurois pu toujours vous méconnaitre,
Et vous ſeriez ce que vous ſemblez être ?

ADINE *en riant.*

Qui que ce ſoit, de grace taiſez-vous,
J'entens Dorfiſe, elle revient à nous.

DORFISE, *en revenant avec la caſſette.*

J'ai la caſſette ; enfin ; l'amour propice
A ſecondé mon petit artifice.

Tien, mon enfant, pren vîte & detalons ;
Tien-tu bien ?

BLANFORD *à la place d'Adine, qui lui donne la caſſette.*

Oui.

DORFISE.

Le tems nous preſſe, allons.

SCENE VII.

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN *l'épée à la main dans l'obſcurité, courant à Adine.*

BARTOLIN.

AH ! c'en eſt trop, arrête, arrête, infâme ;
C'eſt bien aſſez de m'enlever ma femme ;
Mais pour l'argent ! ....

ADINE *à Blanford.*

Eh ! Monſieur, je me meurs.

BLANFORD *en ſe battant d'une main & en remettant la caſſette à Adine de l'autre.*

Tien la caſſette.

SCENE VIII.

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN, DARMIN, Madame BURLET, COLLETTE, le Chevalier MONDOR *une ſerviette & une bouteille à la main, des flambeaux.*

Mme. BURLET.

AH! ah! quelles clameurs!
Dieu me pardonne, on ſe bat.

Le Chev. MONDOR.

Gare, gare,
Voyons un peu, d'où vient ce tintamare?

ADINE *à Blanford.*

Hélas! Monſieur, ſeriez-vous point bleſſé?

DORFISE *toute étonnée.*

Ah!

Mme. BURLET.

Qu'eſt-ce donc, qu'eſt-ce qui s'eſt paſſé?

BLANFORD *à Bartolin qu'il a déſarmé.*

Rien. C'eſt Monſieur, homme à vertu parfaite,
Bon tréſorier, grand gardeur de caſſette,
Qui me prenoit ſans me manquer en rien,
Tout doucement ma Maîtreſſe & mon bien.
Grace aux vertus de cet enfant aimable,
J'ai découvert ce complot déteſtable;
Il a remis ma caſſette en mes mains.
(*à Bartolin.*)
Va, je te laiſſe à tes mauvais deſtins,
Pour dire plus, je te laiſſe à Madame.

Mes chers amis, j'ai démaſqué leur ame.
Et ce coquin. . . .

BARTOLIN *s'en allant.*

Adieu.

Le Chev. MONDOR.

Mon rendez-vous
Que devient-il ?

BLANFORD.

On ſe moquoit de vous.

Le Chev. MONDOR *à Blanford.*

De vous auſſi m'eſt avis ?

BLANFORD.

De moi-même.
J'en ſuis encor dans un dépit extrême.

Le Chev. MONDOR.

On te trompoit comme un ſot.

BLANFORD.

Que d'horreur !
O pruderie ! ô comble de noirceur !

Le Chev. MONDOR.

Eh ! laiſſe-là toute la pruderie,
Et femme, & tout ; vien boire, je te prie.
Je traite ainſi tous les malheurs que j'ai.
Qui boit toujours n'eſt jamais affligé.

Mme. BURLET.

Je ſuis fâchée entre nous que Dorfiſe
Ait pû commettre une telle ſottiſe.
Cela pourra d'abord faire jaſer,
Mais tout s'appaiſe & tout doit s'appaiſer.

DARMIN.

Sortez enfin de votre inquiétude,
Et pour jamais gardez-vous d'une Prude.
Savez-vous bien, mon ami, quel enfant
Vous a rendu votre honneur, votre argent,
Vous a tiré du fond du précipice,

Où vous plongeoit votre aveugle caprice ?

BLANFORD *regardant tendrement Adine.*

Mais . . .

DARMIN.

C'eſt ma niéce.

BLANFORD.

O Ciel !

DARMIN.

C'eſt cet objet
Qu'en vain mon zéle à vos vœux propoſoit,
Quand mon ami, trompé par l'infidelle,
Mépriſoit tout, haïſſoit tout pour elle.

BLANFORD.

Quoi, j'outrageois par d'indignes refus
Tant de beautés, de graces, de vertus !

ADINE.

Vous n'en auriez jamais eu connaiſſance,
Si ce hazard, mes bontés, ma conſtance,
N'avoient levé les voiles odieux,
Dont une ingrate avoit couvert vos yeux.

DARMIN.

Vous devez tout à ſon amour extrême,
Votre fortune & votre raiſon même.
Répondez donc, que doit-elle eſpérer ?
Que voulez-vous, en un mot ?

BLANFORD *en ſe jettant à ſes genoux.*

L'adorer.

Le Chev. MONDOR.

Ce changement eſt doux autant qu'étrange ;
Allons l'enfant, nous gagnons tous au change.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

ROME
SAUVÉE,
TRAGEDIE.

ACTEURS.

CATILINA.

CICERON.

AURELIE.

CESAR.

CETHEGUS.

LENTULUS.

CATON.

MARTIAN.

CLODIUS.

SENATEURS, CONJURE'S, CHEF DE LICTEURS, AFFRANCHIS, LICTEURS.

La Scène eſt à Rome au Capitole.

ROME SAUVÉE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÉRE.

CATILINA *assis, tenant la Liste des Proscrits.*

O Rateur insolent, qu'un vil Peuple seconde,
Assis au premier rang des Citoyens du monde,
Tu vas tomber du faîte où Rome t'a placé ;
Inflexible Caton, vertueux insensé,
Ennemi de ton siécle, esprit dur & farouche,
Ton terme est arrivé, ton imprudence y touche.
Fier Sénat de Tyrans, qui tient le monde aux fers,
Tes fers sont préparés, tes tombeaux sont ouverts.
Que ne puis-je en ton sang, impérieux Pompée,
Eteindre de ton nom la splendeur usurpée !
Que ne puis-je opposer à ton éclat fatal,

Ce Céſar que tu crains, & déja ton rival !
Quoi ! Céſar, comme moi, factieux dès l'enfance,
Avec Catilina n'eſt point d'intelligence ?
Mais le piége eſt tendu, je prétends qu'aujourdhui,
Le Trône qui m'attend ſoit préparé par lui.
Il faut employer tout, juſqu'à Ciceron même :
Ce Céſar que je crains, mon épouſe que j'aime ;
Sa docile tendreſſe en cet affreux moment
De mes ſanglans projets eſt l'aveugle inſtrument.
Tout ce qui m'appartient doit être mon complice,
Je veux que l'Amour même à mon ordre obéïſſe,
Titres chers & ſacrés & de pere & d'époux,
L'ambition l'emporte : évanouiſſez-vous.

SCENE II.

CATILINA, CETHEGUS.

CATILINA.

EH bien ! cher Céthegus, tandis que la nuit ſombre
Cache encor nos deſtins & Rome dans ſon ombre,
Avez-vous réunis les Chefs des Conjurés ?

CETHEGUS.

Ils viendront dans ces lieux du Conſul ignorés,
Sous ce portique même, & près du Temple impie
Où domine un Sénat tyran de l'Italie ;
Ils ont renouvellé leurs ſermens & leur foi.
Mais tout eſt-il prévû ? Céſar eſt-il à toi ?
Seconde-t'il enfin Catilina qu'il aime ?

CATILINA.

Cet eſprit dangereux n'agit que pour lui-même.

CETHEGUS.

Conſpirer ſans Céſar ? tu ne peux t'en paſſer :
Il faut qu'il te ſeconde.

CATILINA.

Ah ! je veux l'y forcer.
Mes Soldats en ſon nom vont ſurprendre Preneſte ;
Céſar eſt ſoupçonné, je te réponds du reſte.
Ce Conſul violent va bien-tôt l'accuſer.
Pour ſe vanger de lui Céſar va tout oſer.
Rien n'eſt ſi dangereux que Céſar qu'on irrite :
C'eſt un lion qui dort, & que ma main excite.
Je veux que Ciceron réveille ſon couroux,
Et le force lui-même à combattre pour nous.

CETHEGUS.

Mais Nonnius, enfin, dans Preneſte eſt le maître ;
Il aime la Patrie, & tu dois le connaître,
Tes ſoins pour le tenter ont été ſuperflus :
Que faut-il décider du ſort de Nonnius ?

CATILINA.

Je t'entends. Tu ſçais trop que ſa fille m'eſt chére.
Ami, j'aime Aurelie, & ne craint point ſon pere.
Quand il ſçut que ſa fille avoit conçu pour moi
Le tendre ſentiment qui la tient ſous ma loi,
Quand ſa douleur injuſte & ſa colére vaine,
Eurent tenté ſans fruit de briſer notre chaine ;
A cet hymen enfin, quand il a conſenti,
Sa faibleſſe a tremblé d'offenſer ſon parti.
Il a craint Ciceron ; mais mon heureuſe adreſſe
Avance mes deſſeins par ſa propre faibleſſe.
J'ai moi-même exigé par un ſerment ſacré
Que ce nœud clandeſtin fût encore ignoré.
Toi ſeul, & Lentulus êtes dépoſitaires
De ce ſécret utile à nos ſanglans myſtères.
Le Palais d'Aurelie au Temple nous conduit ;
C'eſt là qu'en ſureté j'ai moi-même introduit

Les armes, les flambeaux, l'appareil du carnage.
De nos vaſtes ſuccès mon hymen eſt le gage.
Plus que nos Conjurés mon amour m'a ſervi.
C'eſt à l'aſpect des Dieux d'un indigne ennemi,
Sous les murs du Sénat, ſous ſa voûte ſacrée,
Que de tous nos tyrans la mort eſt préparée.

(*Aux Conjurés qui ſont au fond du Théâtre.*)

Vous, courez dans Preneſte, où nos amis ſécrets
Ont du nom de Céſar voilé leurs intérêts.
Que Nonnius ſurpris ne puiſſe ſe défendre.
Vous, près du Capitole, allez ſoudain vous rendre:
Raſſemblez en ſécret vos braves Véterans.

(*A Cathégus.*)

Toi, conduis d'un coup d'œil tous ces grands mouvemens.

SCENE III.

AURELIE, CATILINA.

AURELIE.

AH! calmez les horreurs dont je ſuis pourſuivie,
Cher époux, eſſuyez les larmes d'Aurelie.
Quel trouble, juſte Ciel! & quel reveil affreux!
Je vous ſuis en tremblant ſous ces murs ténébreux.
Ces Soldats, que je vois, redoublent mes allarmes.
On porte en mon Palais des flambeaux & des armes.
Qui peut nous ménacer? les jours de Marius,
De Carbon, de Sylla, ſont-ils donc revenus?
De ce front ſi terrible éclairciſſez les ombres.
Vous détournez de moi des yeux triſtes & ſombres.
Au nom de tant d'amour, & par ces nœuds ſécrets.

Qui joignent nos deſtins, nos cœurs, nos intérêts,
Au nom de notre fils, dont l'enfance eſt ſi chére.....
Je ne vous parle point des dangers de ſa mere ;
Et je ne vois, hélas ! que ceux que vous courez.
Ayez pitié du trouble où mes ſens ſont livrez.
Expliquez-vous.

GATILINA.

L'honneur, mon état, la fortune,
Ma ſûreté, la vôtre, & la cauſe commune,
Exigent ces apprêts qui cauſent votre effroi.
Si vous daignez m'aimer, ſi vous êtes à moi,
Sur ce qu'ont vû vos yeux obſervez le ſilence.
Des meilleurs Citoyens j'embraſſe la deffenſe,
Vous voyez le Sénat, le peuple diviſez,
Cette foule de Rois l'un à l'autre oppoſez :
L'Italie eſt en flamme, & dans ces conjonctures
Je prends un parti ſage, & de juſtes méſures.

AURELIE.

Je le ſouhaite, au moins : mais me tromperiez-vous?
Peut-on cacher ſon cœur aux cœurs qui ſont à nous?
En vous juſtifiant vous redoublez ma crainte :
Dans vos yeux égarez trop d'horreur eſt empreinte.
Ciel ! que fera mon pere, alors que dans ces lieux
Ces horribles apprêts viendront frapper ſes yeux ?
Souvent les noms de fille, & de pere, & de gendre,
Lorſque Rome a parlé n'ont pû ſe faire entendre.
Notre hymen lui déplaît, vous le ſçavez aſſez,
Mon bonheur eſt un crime à ſes yeux offenſez.
On dit que Nonnius eſt mandé de Preneſte,
Quels effets il verra de cet hymen funeſte !
Cher époux, quel uſage affreux, infortuné
Du pouvoir que ſur moi l'Amour vous a donné.
Vous avez un parti ; mais Ciceron, mon pere,
Caton, Rome, les Dieux, ſont du parti contraire.
Peut-être Nonnius va vous perdre aujourdhui.

CATILINA.

Non, il ne viendra point ; ne craignez rien de lui.

AURELIE.

Comment ?

CATILINA.

Aux murs de Rome il ne pourra ſe rendre,
Que pour y reſpecter & ſa fille & ſon gendre.
Je ne peux m'expliquer; mais ſouvenez-vous bien,
Qu'en tout ſon intérêt s'accorde avec le mien.
Croyez, quand il verra qu'avec lui je partage
De mes juſtes projets le premier avantage,
Qu'il ſera trop heureux, d'abjurer devant moi
Les ſuperbes Tyrans dont il reçut la loi.
Je vous ouvre à tous deux, & vous devez m'en croire,
Une ſource éternelle & d'honneur & de gloire.

AURELIE.

La gloire eſt bien douteuſe, & le péril certain.
Que voulez-vous ? pourquoi forcer votre deſtin?
Ne vous ſuffit-il pas dans la paix, dans la guerre
D'être un des Souverains ſous qui tremble la terre ?
Pour tomber de plus haut, où voulez-vous monter ?
De noirs preſſentimens viennent m'épouvanter,
J'ai trop chéri le joug où je me ſuis ſoumiſe :
Voilà donc cette paix que je m'étois promiſe ?
Ce repos de l'Amour que mon cœur a cherché ;
Les Dieux m'en ont puni & me l'ont arraché.
Dès qu'un léger ſommeil vient fermer mes paupieres,
Je vois Rome embraſée, & des mains meurtrieres,
Des ſuplices, des morts, des fleuves teints de ſang,
De mon pere au Sénat je vois percer le flanc ;
Vous même environné d'une troupe en furie,
Sur des monceaux de morts exhalant votre vie ;
Des torrens de mon ſang répandus par vos coups,
Et votre épouſe enfin mourante auprès de vous.

Je me leve, je fuis ces images funébres,
Je cours, je vous demande au milieu des ténebres,
Je vous retrouve, hélas ! & vous me replongez
Dans l'abîme des maux qui me ſont préſagez.

CATILINA.

Allez, Catilina ne craint point les augures ;
Et je veux du carnage, & non point des murmures,
Quand je ſers & l'Etat, & vous, & mes amis.

AURELIE.

Ah, cruel ! eſt-ce ainſi que l'on ſert ſon païs ?
J'ignore à quels deſſeins ta fureur s'eſt portée :
S'ils étoient généreux tu m'aurois conſultée ;
Nos communs intérêts ſembloient te l'ordonner ;
Si tu feins avec moi, je dois te ſoupçonner :
Tu te perdras. Déja ta conduite eſt ſuſpecte
A ce Conſul ſévére & que Rome reſpecte.

CATILINA.

Ciceron reſpecté ! lui ? mon lâche rival ?

SCENE IV.

MARTIAN, AURELIE, CATILINA.

MARTIAN.

SEIGNEUR, Ciceron vient près de ce lieu fatal ;
Par ſon ordre bien-tôt le Sénat ſe raſſemble,
Il prétend vous parler.

AURELIE.

Catilina ! je tremble,
A cet ordre ſubit, à ce funeſte nom.

CATILINA.

Mon épouſe trembler au nom de Ciçeron ?

Que Nonnius ſéduit le craigne & le revére :
Qu'il flétriſſe à ſon gré ſon rang, ſon caractère,
Qu'il ſerve, s'il le veut, je plaindrai ſon erreur;
Mais de vos ſentimens j'attens plus de grandeur.
Allez, ſouvenez-vous que vos nobles ancêtres
Choiſiſſoient autrement leurs Conſuls & leurs Maîtres.
Quoi ! vous femme, & Romaine, & du ſang de Neron,
Vous ſeriez ſans orgueïl & ſans ambition ?
Il en faut aux grands cœurs.

AURELIE.

Tu crois le mien timide ;
La ſeule cruauté te paraît intrépide,
Tu m'oſes reprocher d'avoir tremblé pour toi
Le Conſul va paraître, adieu, méconnois moi !
Apprends que cette épouſe à tes loix trop ſoumiſe,
Que tu devrois aimer, que ta fierté mépriſe,
Qui ne peut te changer, qui ne peut t'attendrir,
Plus Romaine que toi, peut t'apprendre à mourir.

CATILINA.

Que de chagrins divers il faut que je dévore !
Ciceron que je vois eſt moins à craindre encore.

SCENE V.

CICERON, CATILINA.

CICERON.

AVANT que le Sénat ſe raſſemble à ma voix
Je viens, Catilina, pour la derniere fois
Apporter le flambeau ſur le bord de l'abîme,

Où votre aveuglement vous conduit par le crime.

CATILINA.

Qui, vous ?

CICERON.

Moi ?

CATILINA.

C'eſt ainſi que votre inimitié....

CICERON

C'eſt ainſi que s'explique un reſte de pitié ;
Vos cris injurieux, votre plainte frivole
Ont aſſez fatigué les murs du Capitole.
Vous feignez de penſer que Rome & le Sénat
Ont avili par moi l'honneur du Conſulat.
Concurrent malheureux à cette place inſigne,
Votre orgueil l'attendoit : mais en étiez-vous digne ?
La valeur d'un ſoldat, le nom de vos Ayeux,
Les prodigalités d'un jeune ambitieux,
Ces jeux & ces feſtins qu'un vain luxe prépare
Etoient-ils un mérite aſſez grand, aſſez rare
Pour vous faire eſpérer de diſpenſer des loix
Au Peuple ſouverain qui régne ſur les Rois ?
A vos prétentions j'aurois cédé peut-être,
Si j'avois vû dans vous ce que vous deviez être.
Vous pouviez de l'Etat être un jour le ſoutien :
Mais pour être Conſul, devenez Citoyen.
Croyez-vous affaiblir ma gloire & ma puiſſance,
En décriant mes ſoins, mon état, ma naiſſance ?
Dans ces tems malheureux, dans nos jours corrompus
Faut-il des noms à Rome ? il lui faut des vertus.
Ma gloire, & je la dois à ces vertus ſévéres,
Eſt de ne rien tenir des grandeurs de mes peres :
Mon nom commence en moi : de votre honneur jaloux,
Tremblez que votre nom ne finiſſe dans vous.

CATILINA.

Vous abuſez beaucoup, Souverain d'une année,
De votre autorité paſſagére & bornée.

CICERON.

Si j'en avois uſé vous ſeriez dans les fers,
Vous l'éternel appui des Citoyens pervers;
Vous qui, de nos Autels ſouillant les privilèges,
Portez juſqu'aux lieux ſaints vos fureurs ſacrilèges,
Qui comptez tous vos jours, & marquez tous vos pas
Par des plaiſirs affreux, & des aſſaſſinats;
Qui ſçavez tout braver, tout oſer, tout enfraindre;
Vous enfin qui ſans moi ſeriez peut-être à craindre.
Vous avez corrompu tous les dons précieux
Que pour un autre uſage ont mis en vous les Dieux;
Courage, adreſſe, eſprit, graces, fierté ſublime,
Tout dans votre ame aveugle eſt l'inſtrument du crime.
Je détournois de vous mes regards paternels,
Qui veilloient aux deſtins du reſte des mortels
Ma voix que craint l'audace, & que le faible implore,
Dans le rang des Verrés ne vous mit pas encore;
Mais devenu plus fier par tant d'impunité,
Juſqu'à trahir l'Etat vous avez attenté.
Le déſordre eſt dans Rome, il eſt dans l'Etrurie:
On parle de Preneſte, on ſouleve l'Ombrie,
Les ſoldats de Sylla, de carnage alterez,
Sortent de leurs retraite, au meurtre préparez.
Mallius en Toſcane arme leurs mains féroces;
Les coupables ſoutiens de leurs crimes atroces
Sont tous vos partiſans déclarez, ou ſecrets;
Partout le nœud du crime unit vos intérêts.
Ah! ſans qu'un jour plus grand éclaire ma juſtice,
Sçachez que je vous crois leur chef ou leur complice;
Que j'ai partout des yeux qui percent vos deſſeins;
Que malgré vous encore il eſt de vrais Romains;

Que

Que ce cortége affreux d amis vendus au crime
Sentira, comme vous, l'équité qui m'anime.
Vous n'avez vû dans moi qu'un rival de grandeur :
Voyez-y votre Juge, & votre accuſateur,
Qui va dans un moment vous forcer de répondre
Au tribunal des Loix qui doivent vous confondre,
Des Loix qui ſe taiſoient ſur vos crimes paſſez,
De ces Loix que je vange, & que vous renverſez.

CATILINA.

Je vous ai déja dit, Seigneur, que votre place
Avec Catilina permet peu cette audace ;
Mais je veux pardonner des ſoupçons ſi honteux
En faveur de l'Etat que nous ſervons tous deux.
Je fais plus, je reſpecte un zéle infatigable,
Aveugle, je l'avoue, & pourtant eſtimable.
Ne me reprochez plus tous mes égaremens,
D'une ardente jeuneſſe impétueux enfans ;
Le Sénat m'en donna l'exemple trop funeſte ;
Cet emportement paſſe, & le courage reſte.
Ce luxe, ces excès, ces fruits de la grandeur
Sont les vices du tems, & non pas de mon cœur.
Songez que cette main ſervoit la République ;
Que Tribun en Aſie, & Préteur en Affrique,
J'ai, malgré nos excès & nos diviſions,
Rendu Rome terrible aux yeux des Nations,
Moi, je la trahirois : moi qui l'ai ſçu défendre.

CICERON.

Marius & Sylla, qui la mirent en cendre,
Ont mieux ſervi l'Etat & l'ont mieux deffendus.
Les tyrans ont toujours quelque ombre de vertu ;
Ils ſoutiennent les Loix, avant de les abattre.

CATILINA.

Ah ! ſi vous ſoupçonnez ceux qui ſçavent combattre,
Accuſez donc Céſar, & Pompée, & Craſſus :

Pourquoi fixer ſur moi vos yeux toujours déçus ?
Parmi tant de Guerriers dont on craint la puiſſance
Pourquoi ſuis-je l'objet de votre défiance ?
Pourquoi me choiſir, moi ! par quel zéle emporté....

CICERON.

Vous même, jugez-vous, vous l'avez mérité.

CATILINA.

Non, mais j'ai trop daigné m'abaiſſer à l'excuſe ;
Et plus je me deffends, plus Ciceron m'accuſe.
Si vous avez voulu me parler en ami,
Vous vous êtes trompé, je ſuis votre ennemi :
Si c'eſt en Citoyen, comme vous je crois l'être :
Et ſi c'eſt en Conſul, ce Conſul n'eſt pas maître :
Il préſide au Sénat ; mais je veux l'y braver.

CICERON.

J'y punis les forfaits, tremble de m'y trouver.
Malgré toute ta haine à mes yeux mépriſable,
Je t'y protégerai, ſi tu n'es pas coupable :
Fuis Rome, ſi tu l'es.

CATILINA.

C'en eſt trop, arrêtez ;
C'eſt trop ſouffrir le zéle où vous vous emportez.
De vos vagues ſoupçons j'ai dédaigné l'injure,
Mais après tant d'affronts que mon orgueil endure
Je veux que vous ſçachiez, que le plus grand de tous,
Eſt d'être protégé d'un homme tel que vous.

SCENE VI.

CICERON.

LE traître penſe-t'il à force d'inſolence,
Par ſa fauſſe grandeur prouver ſon innocence ?

Tu ne peux m'impoſer, perfide ne crois pas
Eviter l'œil vangeur attaché ſur tes pas.

SCENE VII.

CICERON, CATON.

CICERON.

Eh bien, ſage Caton, Rome eſt-elle en deffenſe?

CATON.

Vos ordres ſont ſuivis, ma prompte vigilance
A diſperſé déja ces braves Chevaliers
Qui ſous vos étendarts marcheront les premiers;
Mais je crains tout du peuple & du Sénat lui-même.

CICERON.

Du Sénat?

CATON.

Ennyvré de ſa grandeur ſuprême,
Dans la diviſion il ſe forge des fers.

CICERON.

Les vices des Romains ont vangé l'univers.
Je le ſçais, je le vois, la liberté chancelle.
Mais Rome a des Catons, j'eſpére encor pour elle.

CATON.

Ah! qui ſert ſon païs, ſert ſouvent un ingrat.
Votre mérite même irrite le Sénat:
Il voit d'un œil jaloux un éclat qui l'offenſe.

CICERON.

Les regards de Caton ſeront ma récompenſe.
Au torrent de mon ſiécle, à ſon iniquité,
J'oppoſe ton ſuffrage & la poſterité.
Faiſons notre devoir, les Dieux feront le reſte.

CATON.

Eh ! comment réſiſter à ce torrent funeſte?
Quand je vois dans ce Temple aux vertus élevé
L'infame trahiſon marcher le front levé ?
Croit-on que Mallius cet indigne rebelle,
Ce Tribun de Soldats, ſubalterne infidéle,
De la guerre civile arborât l'étendart ?
Qu'il osât s'avancer vers ce ſacré rempart ?
Qu'il eut pû fomenter ces ligues ménaçantes,
S'il n'étoit ſoutenu par des mains plus puiſſantes :
Si quelque rejetton de nos derniers tyrans,
N'allumoit en ſécret des feux plus dévorans ?
Les premiers du Sénat nous trahiſſent, peut-être.
Des cendres de Sylla, des tyrans vont renaître.
Céſar fut le premier que mon cœur ſoupçonna :
Oui, j'accuſe Céſar.

CICERON.

Et moi, Catilina.
De brigues, de complots, de nouveautés avide,
Vaſte dans ſes projets, impétueux, perfide,
Plus que Céſar encor je le crois dangereux,
Beaucoup plus téméraire, & bien moins généreux,
Avec art quelquefois, ſouvent à force ouverte,
Vain rival de ma gloire, il conſpira ma perte.
Aujourdhui qu'il médite un plus grand attentat,
Je ne crains rien pour moi, je crains tout pour l'Etat.
Je viens de lui parler, j'ai lû ſur ſon viſage,
J'ai vû dans ſes diſcours ſon audace, ſa rage,
Et la ſombre hauteur d'un eſprit affermi,
Qui ſe laſſe de feindre, & parle en ennemi.
Je préviendrai ſa rage.

CATON.

Oui, le crime eſt dans Rome ;
Mais pour ſauver l'Etat il ſuffit d'un grand homme.

CICERON.

Si Caton me ſeconde il ſuffit de nous deux,
Les méchans réunis en ſont moins dangereux
Céſar peut conſpirer ; mais je connois ſon ame ;
Je ſçais quel noble orgueil le domine & l'enflamme :
Ce cœur ambitieux ne peut être abbatu,
Juſqu'à ſervir un lâche, un tyran ſans vertu.
Il aime Rome encore, il ne veut point de maître :
Mais je prévois trop bien qu'un jour il pourra l'être.
Si le traitre l'entraîne en ſon parti fatal,
S'il ſe joint à Céſar, il ſe donne un rival :
Par leur déſunion Rome ſera ſauvée.
Allons, n'attendons pas que de ſang abreuvée
Elle tende vers nous ſes languiſſantes mains,
Et qu'on donne des fers au reſte des humains.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIÉRE.

CATILINA, CETHEGUS.

CATILINA.

CETHEGUS, l'heure approche, où cette main hardie
Doit de Rom[illegible] du monde allumer l'incendie.

CETHEGUS.

Hâtons l'inſtant fatal, il peut nous échapper.
J'écoutois Ciceron, & j'allois le frapper,
Si j'avois remarqué qu'il eût eu des indices
Du danger qu'il ſoupçonne, & du nom des Complices.

CATILINA.

Non, Céthegus, crois moi, ce coup prématuré,
Souleveroit un Peuple inconſtant, égaré;
Armeroit le Sénat, qui flotte & qui s'arrête.
La tempête à la fois doit fondre ſur leur tête:
Que Rome & Ciceron tombent du même fer;
Que la foudre en grondant les frappe avec l'éclair.
Lentulus viendra-t'il?

CETHEGUS.

Compte ſur ſon audace:

Tu ſais, comme ébloui des grandeurs de ſa race,
A partager ton regne il ſe croit deſtiné.

CATILINA.

Qu'à cet eſpoir frivole il reſte abandonné :
Conjuré ſans génie, & ſoldat intrépide,
Il peut ſervir beaucoup; mais il faut qu'on le guide.
Et le fier Clodius ?

CETHEGUS.

Il voudroit de ſes mains
Etraſer s'il pouvoit l'idole des Romains;
Mais il balance encor.

CATILINA.

Je penſe le connaître :
Il ſe déclarera dès qu'il me verra maître ;
Mais Céſar, Aurelie occupent mon eſprit,
L'une d'un trouble affreux, & l'autre de dépit.

CETHEGUS.

Je conçois que Céſar t'inquiéte & te gêne;
Je n'ai jamais compté ſur cette ame hautaine :
Mais peux-tu redouter une femme & des pleurs ?
Laiſſe-lui les remords, laiſſe-lui les terreurs.
Tu l'aimes, mais en maître, & ſon amour docile
Eſt de tes grands deſſeins un inſtrument utile.

CATILINA.

Ce n'eſt pas le remords qui s'empare de moi,
La pitié pour l'Etat, bien moins encor l'effroi;
Mais ces liens ſécrets, une épouſe adorée,
La naiſſance d'un fils, une mere éplorée,
Un cœur qui m'idolatre, & qui dans ce grand jour
Peut payer de ſon ſang ce malheureux amour,
Te dirai-je encor plus, l'involontaire hommage
Que ſa vertu trompée arrache à mon courage,
Et ce reſpect ſécret qu'il me faut déguiſer
Juſqu'à forcer mon ame à la tyranniſer :
Voilà ce qui me trouble, & ce cruel orage

Ne pourra s'appaiſer qu'au milieu du carnage.

CETHEGUS.

Peut-elle nous trahir ?

CATILINA.

Non, je connois ſon cœur.
Mais de tous nos deſſeins perçant la profondeur,
Son œil s'en effarouche, & ſon ame effrayée
Gémit dans les horreurs dont elle eſt dévorée
Ciel ! ſe peut-il qu'un cœur que mes mains ont formé,
De préjugés Romains ſoit encor animé ?
O Rome ! ô nom puiſſant ! Liberté trop chérie
Quoi ! dans ma maiſon même on parle de Patrie ?

CETHEGUS.

Ne ſongeons qu'à Céſar ; nos femmes, nos enfans,
N'ont pas droit d'occuper ces précieux inſtans.
A ta longue amitié ſi Céſar infidéle,
Réfuſe la grandeur qui par ta voix l'appelle,
Dans le rang des Proſcrits, faut-il placer ſon nom ?
Faut-il confondre enfin Céſar & Ciceron ?

CATILINA.

Sans doute, il le faudra, ſi par mon artifice,
Je ne puis réuſſir à m'en faire un complice.
En un mot, ſi mes ſoins ne peuvent le fléchir,
Si Céſar eſt à craindre, il faut s'en affranchir.
Mais déja Lentulus vers nous ſe précipite,
Et je lis dans ſes yeux la fureur qui l'agite.

SCENE II.

CATILINA, LENTULUS, CETHEGUS.

LENTULUS.

TANDIS que ton armée approche de ces lieux,
Sais-tu ce qui ſe paſſe en ces murs odieux ?

CATILINA.

Je ſçais que d'un Conſul la ſombre défiance
Se livre à des terreurs qu'il appelle prudence.
Sur le Vaiſſeau public, ce Pilote égaré
Préſente à tous les vents un flanc mal aſſuré :
Il s'agite au haſard, à l'orage il s'aprête,
Sans ſavoir ſeulement d'où viendra la tempête.

LENTULUS.

Il la prévoit du moins : des Chevaliers Romains
Déja du Champ de Mars occupent les chemins
Petreius eſt mandé vers la porte colline,
Il envoye à Preneſte, on marche à Terracine,
Il ſera dans une heure inſtruit de ton deſſein.

CATILINA.

En recevant le coup il connoîtra la main :
Une heure me ſuffit, pour mettre Rome en cendre:
Ciceron contre moi ne peut rien entreprendre.
Ne crains rien du Sénat, ce corps faible & jaloux
Avec joye en ſécret l'abandonne à nos coups.
Ce Sénat diviſé, ce monſtre à tant de têtes,
Si fier de ſa nobleſſe, & plus de ſes conquêtes,
Voit avec les tranſports de l'indignation,
Les Souverains des Rois reſpecter Ciceron :
Lucullus, Clodius, les Nerons, Céſar même
Frémiſſent comme nous de ſa grandeur ſuprême.

Ce Samnite arrogant croit leur donner la loi :
Il a dans le Sénat plus d'ennemis que moi.
Céſar n'eſt point à lui, Craſſus le ſacrifie.
J'attens tout de ma main, j'attens tout de l'envie.
C'eſt un homme expirant, qu'on voit d'un faible effort
Se débattre, & tomber dans les bras de la mort.

LENTULUS.

Oui, nous le haïſſons, mais il parle, il entraine,
Il fait pâlir l'envie, il ſubjugue la haine ;
Je le crains au Sénat.

CATILINA.

Je le brave en tous lieux ;
J'entends avec mépris ces cris injurieux.
Qu'il déclame à ſon gré juſqu'à ſa derniere heure :
Qu'il triomphe au Sénat, qu'on l'admire & qu'il meure.
Vers ces lieux ſouterains nous allons raſſembler
Ces Vangeurs, ces Héros, prêts à ſe ſignaler.
Raſſurez, cependant, mon épouſe éperduë ;
A nos grands intérêts accoûtumez ſa vûë ;
Que de ces lieux, ſurtout, on écarte ſes pas :
Je crains de ſon amour les funeſtes éclats.
Ce terrible moment n'eſt point fait pour les larmes,
Et ſurtout ſa vertu fait naître mes allarmes.
Allez, je vous attends, Céſar vient, laiſſez-moi,
De ce génie altier tenter encor la foi.

SCENE III.

CATILINA, CESAR.

CATILINA.

EH bien, Céſar, eh bien ? toi de qui la fortune
Dès le tems de Sylla me fut toujours commune,
Toi, dont j'ai préſagé les éclatans deſtins,
Toi, né pour être un jour le premier des Romains,
N'es-tu donc aujourdhui que le premier eſclave,
Du fameux Plebeien qui t'irrire & te brave ?
Tu le hais, je le ſais, & ton œil pénétrant,
Voit pour s'en affranchir ce que Rome entreprend,
Et tu balancerois, & ton ardent courage,
Craindroit de nous aider à ſortir d'eſclavage ?
Des deſtins de la terre il s'agit aujourdhui,
Et Céſar ſouffriroit qu'on les changeât ſans lui ?
Quoi ! n'es-tu plus jaloux du nom du grand Pompée ?
Ta haine pour Caton s'eſt-elle diſſipée ?
N'es tu pas indigné de ſervir les Aurels,
Quand Ciceron préſide au deſtin des mortels ?
Quand l'obſcur habitant des rives du Fibpene
Siége au-deſſus de toi ſur la pourpre Romaine ?
Servitas-tu long-tems ſous ces Rois faſtueux ?
Cet heureux Lucullus, brigand voluptueux,
Fatigué de ſa gloire, ennivré de molleſſe :
Un Craſſus étonné de ſa propre richeſſe,
Dont l'opulence avide, oſant nous inſulter,
Aſſervitoit l'Etat s'il daignoit l'acheter ?
Ah ! de quelque côté que tu jettes la vûë.
Voi Rome turbulente, ou Rome corrompuë.

Vois ces lâches Vainqueurs en proye aux factions,
Diſputer, devorer le ſang des Nations,
Le monde entier t'appelle, & tu reſtes paiſible ?
Veux-tu laiſſer languir ce courage invincible ?
De Rome qui te parle as-tu quelque pitié ?
Céſar eſt-il fidéle à ma tendre amitié ?

CESAR.

Oui, ſi dans le Sénat on te fait injuſtice,
Céſar te deffendra : compte ſur mon ſervice ;
Je ne peux te trahir, n'exige rien de plus.

CATILINA.

Et tu bornerois là tes vœux irréſolus ?
C'eſt à parler pour moi que tu peux te réduire ?

CESAR.

J'ai péſé tes projets ; je ne veux pas leur nuire :
Je peux leur applaudir, je n'y veux pas entrer.

CATILINA.

J'entends, pour les heureux tu veux te déclarer.
Des premiers mouvemens ſpectateur immobile,
Tu veux ravir les fruits de la guerre civile ;
Sur nos communs débris établir ta grandeur.

CESAR.

Non : je veux des dangers plus dignes de mon cœur.
Ma haine pour Caton, ma fiere jalouſie
Des lauriers dont Pompée eſt couvert en Aſie,
Le crédit, les honneurs, l'état de Ciceron,
Ne m'ont déterminé qu'à ſurpaſſer leur nom.
Sur les rives du Rhin, de la Seine & du Tage
La Victoire m'appelle & voilà mon partage.

CATILINA.

Commence donc par Rome, & ſonge que demain
J'y pourrois avec toi marcher en Souverain.

CESAR.

Ton projet eſt bien grand, peut-être téméraire,
Il eſt digne de toi : mais, pour ne te rien taire,

Plus il doit t'aggrandir, moins il eſt fait pour moi.

CATILINA.

Comment ?

CESAR.

Je ne veux pas ſervir ici ſous toi.

CATILINA

Ah ! crois qu'avec Céſar on partage ſans peine.

CESAR.

On ne partage point la grandeur ſouveraine.
Va, ne te flatte pas que jamais à ſon char
L'heureux Catilina puiſſe attacher Céſar
Tu m'as vû ton ami, je le ſuis, je veux l'être ;
Mais jamais mon ami ne deviendra mon maître.
Pompée en ſeroit digne, & s'il l'oſe tenter,
Ce bras levé ſur lui l'attend pour l'arrêter.
Sylla dont tu reçus la valeur en partage,
Dont j'eſtime l'audace, & dont je hais la rage,
Sylla nous a réduits à la captivité ;
Mais s'il ravit l'Empire, il l'avoit mérité.
Il ſoumit l'Heleſpont, il fit trembler l'Euphrate,
Il ſubjugua l'Aſie, il vainquit Mytridate.
Qu'as-tu fait ? quels Etats, quels fleuves, quelles mers,
Quels Rois par toi vaincus ont adoré nos fers ?
Quels triomphes encore ont ſignalé ta vie ?
Pour oſer dompter Rome il faut l'avoir ſervie.
J'ignore mon deſtin ; mais ſi j'étois un jour
Forcé par les Romains de régner à mon tour,
Avant que d'obtenir une telle victoire,
J'aurai par mes explois mis le comble à leur gloire :
Je ſerai digne d'eux, & je veux que leurs fers
D'eux-mêmes reſpectez de lauriers ſoient couverts.

CATILINA.

Le moyen que je t'offre eſt plus aiſé peut-être.
Qu'étoit donc ce Sylla qui s'eſt fait notre maître ?

Il avoit une armée & j'en forme aujourdhui ;
Il m'a fallu créer ce qui s'offroit à lui,
Il profita des tems, & moi je les fais naître,
Je ne dis plus qu'un mot : il fut Roi, je veux l'être;
Veux-tu de Ciceron ſubir ici la loi,
Vivre ſon courtiſan ou regner avec moi ?

CESAR.

Je ne veux l'un ni l'autre : il n'eſt pas tems de feindre,
J'eſtime Ciceron, ſans l'aimer ni le craindre ;
Je t'aime, je l'avoue, & je ne te crains pas.
Diviſe le Sénat, abaiſſe des ingrats,
Tu le peux, j'y conſens ; mais ſi ton ame aſpire
Juſqu'à m'oſer ſoumettre à ton nouvel empire,
Ce cœur ſera fidéle à tes ſécrets deſſeins,
Et ce bras combattra l'ennemi des Romains.

SCENE IV.

CATILINA.

AH qu'il ſerve, s'il l'oſe, au deſſein qui m'anime,
Et s'il n'en eſt l'appui qu'il en ſoit la victime.
Sylla vouloit le perdre, il le connoiſſait bien ;
Son génie en ſécret eſt l'ennemi du mien.
Je ferai ce qu'enfin Sylla craignit de faire.

SCENE V.

CATILINA, LENTULUS, CETHEGUS.

LENTULUS.

CESAR nous seroit-il favorable ou contraire ?

CATILINA.

Sa stérile amitié nous offre un faible appui.
Il faut & nous vanger & nous servir de lui.
Nous avons des soutiens plus sûrs & plus fidéles :
Les voici les Héros vangeurs de nos querelles.

SCENE VI.

CATILINA, LES CONJURE'S, CETHEGUS, LENTULUS.

CATILINA.

VENEZ, noble Pison, vaillant Statilius,
Intrépide Vargonte, ardent Septimius,
Vous tous ; braves Guerriers, de tout rang, de tout âge,
Des plus grands des humains redoutable assemblage,
Venez vainqueurs des Rois, vangeurs des Citoyens,
Vous tous, mes vrais amis, mes égaux, mes soutiens,
Encor quelques momens, un Dieu qui nous seconde
Va mettre entre vos mains les dépouilles du monde.
De trente Nations, malheureux Conquerans
La peine étoit pour vous, le fruit pour vos tyrans.

Vos mains n'ont ſubjugué Tygrane & Mitridate,
Votre ſang n'a rougi les ondes de l'Euphrate,
Que pour énorgueillir d'indignes Sénateurs.
De leurs propres appuis lâches perſécuteurs :
Grands par vos travaux ſeuls, & qui pour récompenſe
Vous permettent de loin d'adorer leur puiſſance.
Le jour de la vangeance eſt arrivé pour vous.
Je ne propoſe point à votre fier courroux
Des travaux ſans péril & des meurtres ſans gloire,
Vous pourriez dédaigner une telle victoire.
A vos cœurs généreux je promets des combats.
Que tous vos ennemis ſoient livrez au trépas,
Entrez dans leurs palais, frappez, mettez en cendre
Tout ce qui prétendra l'honneur de ſe défendre
Mais ſurtout qu'un concert unanime & parfait
De nos vaſtes deſſeins aſsûre en tout l'effet.
A l'heure où je vous parle on doit ſaiſir Preneſte :
Des Soldats de Sylla le redoutable reſte,
Par des chemins divers & des ſentiers obſcurs,
Du fond de la Toſcane avance vers ces murs.
Ils arrivent, je ſors, & je marche à leur tête ;
Au dehors, au dedans, Rome eſt notre conquête ;
Je combats Pétréius, & je m'ouvre en ces lieux
Au pied du Capitole un chemin glorieux.
C'eſt là que par les droits que nous donne la guerre
Nous montons en triomphe au trône de la terre,
A ce trône ſouillé par d'indignes Romains,
Mais lavé dans leur ſang & vangé par nos mains.
Caſſius & les ſiens doivent m'ouvrir les portes.
Vous, des Gladiateurs aurons-nous les Cohortes ?
Leur joignez-vous ſurtout ces braves Vétérans,
Qu'un odieux repos fatigue trop long-tems ?

LENTULUS.

Je dois les amener ſitôt que la nuit ſombre
Cachera

Cachera ſous ſon voile & leur marche & leur nombre ;
Je les armerai tous dans ce lieu retiré.

CATILINA.

Vous, du mont Celius êtes-vous aſſuré ?

MARTIAN.

Les Gardes ſont ſéduits, on peut tout entreprendre.

CATILINA.

Vous, au mont Aventin que tout ſoit mis en cendre :
Dès que de Mallius vous verrez les drapeaux,
A ce ſignal terrible allumez les flambeaux.
Aux maiſons des Proſcrits que la mort ſoit portée.
La premiere victime à mes yeux préſentée,
Vous l'avez tous juré, doit être Ciceron :
Sacrifiez Céſar, vangez-vous de Caton.
Eux morts, le Sénat tombe, & nous ſert en ſilence.
Déja notre fortune aveugle ſa prudence ;
Dans ſes murs, ſous ſon temple, à ſes yeux, ſous ſes pas,
Nous diſpoſons en paix l'appareil du trépas.
Surtout avant le tems, ne prenez point les armes :
Que la mort des Proſcrits devance les allarmes :
Que dans le même tems attaqués & vaincus,
Ils tombent ſous les coups qu'ils n'auront pas prévus.
Vous avez dans vos mains le deſtin de la terre ;
Ce n'eſt point conſpirer, c'eſt déclarer la guerre ;
C'eſt reprendre vos droits, & c'eſt vous reſaiſir
De l'Univers dompté qu'on oſoit vous ravir.

(*A Cethégus & Lentulus.*)

Vous, de ces grands deſſeins les Auteurs magnanimes,
Venez dans le Sénat, venez voir vos victimes,
De ce Conſul encor vous entendrez la voix :
Croyez qu'il va parler pour la derniere fois.
Et vous, dignes Romains, jurez ſur cette épée,
Qui du ſang des Tyrans ſera bientôt trempée,
Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi.

CETHEGUS.

Oui, nous le jurons tous, & par Rome & par toi.

UN AUTRE CONJURE'.

Périsse le Sénat.

CETHEGUS.

Périsse l'infidelle,
Qui pourroit différer de vanger la querelle.
Si quelqu'un balançoit, qu'il tombe sous nos coups!

CATILINA.

Allez, & cette nuit, Rome entiere est à nous.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CATILINA, CETHEGUS, MARTIAN & SEPTIME *Affranchis*,

CATILINA.

TOUT eſt-il prêt enfin, l'armée avance-t'elle ?

MARTIAN.

Oui, Seigneur. Mallius à ſes ſermens fidéle,
Vient entourer ces murs aux flammes deſtinés :
Au dehors, au dedans les ordres ſont donnés,
Les Conjurés en foule au carnage s'excitent,
Et des moindres délais leurs courages s'irritent.
Preſcrivez le moment où Rome doit périr.

CATILINA.

Si-tôt que du Sénat vous me verrez ſortir
Commencez à l'inſtant vos ſanglans ſacrifices :
Que du ſang des Proſcrits les barbares prémices
Conſacrent ſous vos mains ce redoutable jour.
Obſervez, Martian, vers cet obſcur détour,
Si d'un Conſul troublé les ardens Emiſſaires
Oſeroient épier ces terribles myſtères.

CETHEGUS.

Peut-être avant le tems faudroit-il l'attaquer
Au milieu du Sénat qu'il vient de convoquer ;

Je vois qu'il prévient tout & que Rome allarmée....

CATILINA.

Prévient-il Mallius ? prévient-il mon armée ?
Connaît-il mes projets ? ſçait-il donc ſans effroi
Que Mallius n'agit, n'eſt armé que pour moi ?
Suis-je fait pour fonder ma fortune & ma gloire
Sur un vain brigandage, & non ſur la victoire ?
Va, mes deſſeins ſont grands autant que méſurez.
Les Soldats de Sylla ſont mes vrais Conjurés.
Quand des mortels obſcurs, ou de vils téméraires
D'un complot mal tiſſu forment les nœuds vulgaires,
Un ſeul reſſort qui manque à leurs piéges tendus
Détruit l'ouvrage entier, & l'on n'y revient plus :
Mais des mortels choiſis, & tels que nous le ſommes,
Ces deſſeins ſi profonds, ces crimes des grands hommes,
Cette élite indomptable & ce ſuperbe choix
Des deſcendans de Mars & des Vainqueurs des Rois,
Tous ces reſſorts ſécrets dont la force aſſurée
Trompe de Ciceron la prudence égarée,
Un feu dont l'étenduë embraſe en un inſtant
Les Alpes, l'Appenin, l'Aurore & le Couchant,
Que Rome doit nourrir, que rien ne peut éteindre,
Voilà notre deſtin, eſt-ce-à nous à rien craindre ?

CETHEGUS.

Sous le nom de Céſar, Preneſte eſt-elle à nous ?

CATILINA.

C'eſt là mon premier pas, c'eſt un des plus grands coups
Qu'au Conſul incertain je porte en aſſurance.
Tandis que Nonnius tombe ſous ma puiſſance,
Tandis qu'il eſt perdu je fais courir le bruit,
Que tout ce grand complot par lui-même eſt conduit.
La moitié du Sénat croit Nonnius complice.
Avant qu'on délibere, avant qu'on s'éclairciſſe,

Avant que le Sénat ſi lent dans ſes débats
Ait démêlé le piége où j'ai conduit ſes pas,
Mon armée eſt dans Rome, & la terre eſt ſoumiſe.
J'ai droit de l'eſpérer ; mais dans cette entrepriſe,
S'il eſt quelque péril que je dois dédaigner :
A la tendre Aurelie il les faut épargner.
Ne ſouffrons en ces lieux rien qui touche notre ame :
Je fais partir de Rome & mon fils & ma femme
Et dégagé des ſoins d'un trop tendre intérêt...

SCENE II.

CATILINA, AURELIE, CETHEGUS.

AURELIE, *une Lettre à la main.*

LIs ton ſort & le mien, ton crime & ton arrêt ;
Voilà ce qu'on m'écrit.

CATILINA.

Quelle main téméraire ?...
Eh bien ! j'y reconnois celle de votre pere.

AURELIE.

Lis.

CATILINA *lit.*

« La mort trop long-tems a reſpecté mes jours :
» Une Fille que j'aime en termine le cours.
» Je ſuis trop bien puni dans ma triſte vieilleſſe
» De cet himen affreux qu'a permis ma faibleſſe ;
» Je ſçais de votre Epoux les complots odieux,
» Céſar qui nous trahit veut m'enlever Preneſte,
» Vous avez partagé leur trahiſon funeſte,
» Repentez-vous, ingrate, ou périſſez comme eux.

(*à Cethégus.*)

Mais comment Nonnius aura-t'il pû connaître,
Des ſécrets qu'un Conſul ignore encor peut-être ?

CETHEGUS.

Ce billet peut nous perdre.

CATILINA *à Céthégus.*

Il pourra nous ſervir.

(*à Aurelie.*)

Il n'eſt plus tems de feindre, il faut tout éclaircir.
Je vais armer le monde, & c'eſt pour ma deffenſe,
Vous dans ce jour de ſang marqué par ma puiſſance,
Voulez-vous préférer un Pere à votre Epoux ?
Pour la derniere fois puis-je compter ſur vous?

AURELIE.

Eh bien ! que prétends-tu ?

CATILINA.

Qu'à mon ſort engagée
Votre ame déſormais ne ſoit point partagée,
Prenez des ſentimens tels qu'en avoient conçus
L'Epouſe de Sylla, celle de Marius.
Apprenez que mon Camp qui s'approche en ſilence
Dans une heure au plus tard atteint votre préſence?
Que l'auguſte moitié du premier des Romains
S'accoûtume à jouir des honneurs ſouverains.
Partez, & que mon fils deſtiné pour la guerre
Soit porté dans vos bras aux Vainqueurs de la terre;
Ne rentrez avec lui dans ces murs abhorrez
Que quand j'en ſerai maître, & quand vous regnerez.

AURELIE.

Tu vas ce jour dans Rome ordonner le carnage !

CATILINA.

Oui, de mes ennemis je vais punir la rage,
Tout eſt prêt, on m'attend.

AURELIE.

Commence donc par moi.

Commence par ce meurtre il eſt digne de toi.
Frappe, ingrat : j'aime mieux avant que tout périſſe
Expirer par tes mains que vivre ta complice.

CATILINA.

Qu'au nom de nos liens votre eſprit affermi....

CETHEGUS.

Ne déſeſperez point un Epoux, un Ami.
Tout vous eſt confié : la carriere eſt ouverte:
Et reculer d'un pas c'eſt courir à ſa perte.

AURELIE.

Ma perte fut certaine au moment que mon cœur
Reçut de vos conſeils le poiſon ſéducteur.
Malgré moi ſur vos pas vous m'avez ſçu conduire
J'aimois, il fut aiſé, cruels, de me ſéduire;
Et c'eſt un crime affreux dont on doit vous punir,
Qu'à tant d'atrocités l'amour ait pû ſervir.
Dans mon aveuglement que ma raiſon déplore,
Ce reſte de raiſon du moins m'éclaire encore,
Et fait rougir mon front de l'abus déteſté
Que vous avez tous fait de ma crédulité.
L'amour me fit coupable, & je ne veux plus l'être;
Je ne veux plus ſervir les attentats d'un traître:
Je renonce à mes vœux, à toi même, à ta foi.
Mes mains mes propres mains s'armeront contre moi:
Frappe, & traîne dans Rome embraſée & fumante,
Pour le premier exploit, ton Epouſe expirante.
Fais périr avec moi l'Enfant infortuné
Que les Dieux en fureur à mes vœux ont donné;
Que l'horrible deſtin du nœud qui nous raſſemble
Ne laiſſe point à Rome un fils qui te reſſemble.

CATILINA.

Et c'eſt donc là ce cœur qui me fut ſi ſoumis?
Ainſi vous vous rangez parmi mes ennemis?
Ainſi dans la plus juſte & la plus noble guerre
Qui jamais décida du deſtin de la terre,

Quand je brave un Conſul, & Pompée & Caton,
Mes plus grands ennemis ſeront dans ma maiſon.
Les préjugés Romains de votre faible pere,
Arment contre moi-même une Epouſe ſi chére,
Et vous mêlez enfin la ménace à l'effroi.

AURELIE.

Je ménace le crime, & je tremble pour toi:
Dans mes emportemens, vois encor ma tendreſſe,
Frémis d'en abuſer, c'eſt ma ſeule faibleſſe:
Crains.

CATILINA.

Cet indigne mot n'eſt pas fait pour mon cœur,
Ne me parlez jamais de paix ni de terreur
C'eſt aſſez m'offenſer, écoutez, je vous aime;
Mais ne préſumez pas que m'oubliant moi-même,
J'immole à mon amour ces Amis généreux,
Mon parti, mes deſſeins, & l'Empire avec eux.
Vous n'avez pas oſé regarder la Couronne,
Jugez de mon amour, puiſque je vous pardonne.
Mais ſçachez.

AURELIE.

La Couronne où tendent tes deſſeins.
Cet objet du mépris du reſte des Romains?
Va, je l'arracherois ſur mon front affermie,
Comme un ſigne inſultant d'horreur & d'infamie.
Quoi! tu m'aimes aſſez pour ne te point vanger?
Pour ne me punir pas de t'oſer outrager?
Pour ne pas ajouter ta femme à tes victimes?
Et moi je t'aime aſſez, pour arrêter tes crimes;
Et je cours de ce pas.

SCENE III.

CATILINA, AURELIE, LENTULUS, CETHEGUS.

LENTULUS.

TOUT eſt déſeſperé.

CATILINA.

Que nous dis-tu ?

LENTULUS.

Son Pere en nos murs eſt entré.

AURELIE.

Lui ?

CATILINA.

Preneſte en mes mains ne ſeroit pas remiſe !

LENTULUS.

Preneſte eſt en défenſe ; il ſçait notre entrepriſe,
Un de nos Confidens dans Preneſte arrêté
A ſubi les tourmens & n'a pas réſiſté.
Nonnius a tout ſçû : rien ne peut nous défendre ;
Nonnius au Sénat vient accuſer ſon gendre,
Il va chez Ciceron qui n'eſt que trop inſtruit.

AURELIE.

Eh bien ! de tes forfaits tu vois quel eſt le fruit.
Voilà ces grands deſſeins où j'aurois dû ſouſcrire,
Ces deſtins de Sylla, ce trône, cet empire ;
Es-tu déſabuſé ? tes yeux ſont-ils ouverts ?

CATILINA.

Je ne m'attendois pas à ce nouveau revers ;
Mais me trahiſſez-vous ?

AURELIE.

Je le devrois peut-être,

Je devrois ſervir Rome en la vangeant d'un traitre,
Mes Dieux m'en avoueroient : je ferai plus, je veux
Te rendre à la Patrie, & vous ſauver tous deux.
Ce cœur n'a pas toujours la faibleſſe en partage,
Je n'ai point tes fureurs, mais j'aurai ton courage:
L'amour en donne, au moins, j'ai prévû le danger:
Ce danger eſt venu : je vais le partager ;
Je vais trouver mon Pere : il faudra que j'obtienne
Qu'il m'arrache la vie, ou qu'il ſauve la tienne ;
Il m'aime, il eſt facile, il craindra, devant moi
D'armer le déſeſpoir d'un gendre tel que toi.
J'irai parler de paix à Ciceron lui-même :
Ce Conſul qui te craint, ce Sénat où l'on t'aime,
Où Céſar te ſoutient, où ton nom eſt puiſſant,
Se tiendront fort heureux de te croire innocent:
On pardonne aiſément à ceux qui ſont à craindre.
Repens-toi ſeulement, mais repens-toi ſans feindre;
Il n'eſt que ce parti quand on eſt découvert ;
Il bleſſe ta fierté, mais tout autre te perd :
Et je te donne au moins, quoiqu'on puiſſe entreprendre,
Le tems de quitter Rome, ou d'oſer t'y deffendre.
Plus de reproche ici ſur tes complots pervers :
Coupable je t'aimois, malheureux je te ſers.
Je mourrai pour ſauver & tes jours & ta gloire.
Adieu, Catilina dut apprendre à me croire.
Je l'avois mérité.

CATILINA.

Que faire, & quel danger ?
Arrêtez, le ſort change, il me force à changer
Je me rends... Je vous céde, il faut vous ſatisfaire:
Mais ſongez qu'un Epoux eſt pour vous plus qu'un Pere,
Et que dans le péril dont nous ſommes preſſez
Si je prends un parti, c'eſt vous qui m'y forcez.

AURELIE.

Je me charge de tout, fut-ce encor de ta haine.
Je te ſers, c'eſt aſſez : fille, épouſe, Romaine,
Voilà tous mes devoirs : je les ſuis ; & le tien.
Eſt d'égaler un cœur auſſi pur que le mien.

SCENE IV.

CATLINA, CETHEGUS, LENTULUS, AFFRANCHIS.

CETHEGUS.

NON, tu ne peux changer ton génie invincible:
Animé par l'obſtacle il ſera plus terrible.
Sans reſſource à Preneſte, accuſés au Sénat,
Nous pourrions être encor les maîtres de l'Etat ;
Nous le ferons trembler même dans les ſupplices :
Nous avons trop d'amis, trop d'illuſtres complices,
Un parti trop puiſſant pour ne pas éclater.

LENTULUS.

Mais avant le ſignal on nous peut arrêter :
C'eſt lorſque dans la nuit le Sénat ſe ſépare
Que le parti s'aſſemble, & que tout ſe déclare.
Que faire ?

CETHEGUS.

Tu te tais, & tu frémis d'effroi !

CATILINA.

Oui, je frémis du coup que mon ſort veut de moi.

LENTULUS.

J'attens peu d'Aurelie, & dans ce jour funeſte
Vendre cher notre vie eſt tout ce qui nous reſte.

CATILINA.

Je compte les momens & j'obſerve les lieux:
Aurelie en flattant ce Vieillard odieux,
En le baignant de pleurs, en lui demandant grace,
Suſpendra pour un tems ſa courſe & ſa ménace;
Ciceron que j'allarme eſt ailleurs arrêté;
C'en eſt aſſez, Amis, tout eſt en ſureté.
Qu'on tranſporte ſoudain les armes néceſſaires:
Armez tout, Affranchis, Eſclaves & Sicaires.
Débarraſſez l'amas de ces lieux ſouterrains,
Et qu'il en reſte encor aſſez pour mes deſſeins.
Vous fidéle Affranchi, brave & prudent Septime,
Et toi, cher Martian, qu'un même zéle anime,
Obſervez Aurelie, obſervez Nonnius;
Allez & dans l'inſtant qu'ils ne ſe verront plus,
Abordez-le en ſécret, parlez-lui de ſa fille,
Et vous montrant zélés pour lui, pour ſa famille,
Attirez-le en parlant vers ce détour obſcur,
Qui conduit au chemin de Tibure & d'Auxur.
Là, ſaiſiſſant tous deux le moment favorable
Vous... Ciel! que vois-je?

SCENE V.

CICERON, CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS, AFFRANCHIS, LICTEURS.

CICERON.

ARRETE, audacieux coupable;
Où portes-tu tes pas? vous, Céthegus, parlez:
Senateurs, Affranchis, qui vous a raſſemblez?

CATILINA.

Bien-tôt dans le Sénat nous pourrons te l'apprendre.

CETHEGUS.

De ta pourſuite vaine on ſaura s'y deffendre.

LENTULUS.

Nous verrons ſi toujours prompt à nous outrager,
Le fils de Tullius nous oſe interroger.

CICERON.

J'oſe au moins demander quels ſont ces téméraires?
Sont-ils ainſi que vous des Romains Conſulaires
Que la loi de l'Etat me force à reſpecter,
Et que le Sénat ſeul ait le droit d'arrêter?
Qu'on les charge de fers, allez qu'on les entraine.

CATILINA.

C'eſt donc toi qui détruis la liberté Romaine;
Arrêter des Romains ſur tes lâches ſoupçons!

CICERON.

Ils ſont de ton conſeil, & voilà mes raiſons:
Vous mêmes frémiſſés, Licteurs qu'on m'obéiſſe.

CATILINA.

Implacable ennemi, pourſuis ton injuſtice,
Abuſe de ta place, & profite du tems;
Il faudra rendre compte, & c'eſt où je t'attends.

CICERON

Qu'on faſſe à l'inſtant même interroger ces traitres.
Va, je pourrai bientôt traiter ainſi leurs maîtres.
J'ai mandé Nonnius; il ſçait tous tes deſſeins.
J'ai mis Rome en deffenſe, & Preneſte en mes mains.
Nous verrons qui des deux emporte la balance,
Ou de ton artifice, ou de ma vigilance.
Je ne te parle plus ici de repentir;
Je parle de ſupplice, & veux t'en avertir.
Avec les aſſaſſins ſur qui tu te repoſes,
Viens t'aſſeoir au Sénat, ou ſuis moi, ſi tu l'oſes.

SCENE VI.

CATILINA, CETHECUS, LENTULUS.

CETHEGUS.

FAUT-IL donc ſuccomber ſous les puiſſans efforts
D'un bras habile & prompt qui rompt tous nos reſſorts ?
Faut-il qu'à Ciceron le ſort nous ſacrifie ?

CATILINA.

Juſqu'au dernier moment ma fureur le défie.
C'eſt un homme allarmé que ſon trouble conduit,
Qui cherche à tout apprendre, & qui n'eſt pas inſtruit.
Nos Amis arrêtés vont accroître ſes peines ;
Ils ſauront l'éblouir de clartés incertaines.
Dans ce billet fatal Céſar eſt accuſé :
Le Sénat en tumulte eſt déja diviſé :
Mallius & l'armée aux portes vont paraître :
Vous m'avez cru perdu, marchez, & je ſuis maître.

LENTULUS.

Nonnius du Conſul éclaircit les ſoupçons.

CATILINA.

Il ne le verra pas, c'eſt moi qui t'en réponds.
Marchez, dis-je, au Sénat, parlez en aſſurance,
Et laiſſez-moi le ſoin de remplir ma vangeance.
Allons..... Où vais-je ?

CETHEGUS.

Eh bien !

CATILINA.

Aurelie ! ah , grands Dieux !
Qu'allez-vous ordonner de ce cœur furieux ?
Eloignez-la ſurtout : ſi je la vois paroître ,
Prêt à vous vanger tous , je tremblerai peut-être.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

Le Théâtre repréſente le lieu préparé pour le Sénat.

SCENE PREMIERE.

CETHEGUS, LENTULUS, (*Retirés vers le devant du Théâtre.*)

LENTULUS.

TOUS ces Peres de Rome au Sénat appellés,
Incertains de leur ſort, & de ſoupçons troublés,
Ces Monarques tremblans tardent bien à paraître.

CETHEGUS.

L'Oracle des Romains, ou qui du moins croit l'être,
Dans d'impuiſſans travaux ſans relâche occupé,
Interroge Septime, & par ſes ſoins trompé,
Il a retardé tout par ſes fauſſes allarmes.
Plût au Ciel que déja nous euſſions pris les armes!

LENTULUS.

Je crains, je l'avouerai, cet eſprit du Sénat,
Ces préjugés ſacrés de l'amour de l'Etat,
Cet antique reſpect & cette idolâtrie,
Qui reveille en tout tems l'amour de la Patrie.

CETHEGUS.

CETHEGUS.

La Patrie eſt un nom ſans force & ſans effet ;
On le prononce encor, mais il n'a plus d'objet :
Ce fanatiſme uſé des ſiécles héroïques
Se conſerve, il eſt vrai, dans des ames Stoïques ;
Le reſte eſt ſans vigueur, & fait des vœux pour nous.
Ciceron reſpecté n'a fait que des jaloux,
Caton eſt ſans crédit, Céſar nous favoriſe,
Deffendons nous ici, Rome ſera ſoumiſe.

LENTULUS.

Que fait Catilina ? peut-être qu'il ſe perd.

CETHEGUS.

Tu le verras bientôt, il nous vange, il nous ſert.

LENTULUS.

Cependant Nonnius que lui-même il redoute.

CETHEGUS.

Ami, ne pourſuis pas, Caton aproche : écoute.

SCENE II.

CATON *entre au Sénat, avec* LUCULLUS, CRASSUS, FAVONIUS, CLODIUS, MURENA, CESAR, CATULUS, MARCELLUS, *&c.*

CATON, *en regardant les deux Conjurés.*

LUCULLUS, je me trompe, ou ces deux Confidens
S'occupent en ſécret de ſoins trop importans :
Le crime eſt ſur leur front qu'irrite ma préſence ;
Déja la trahiſon marche avec arrogance ;
Le Sénat qui la voit cherche à diſſimuler,
Le démon de Sylla ſemble nous aveugler,
L'ame de ce Tyran dans le Sénat reſpire.

CETHEGUS.

Je vous entends assez : Caton, qu'osez-vous dire ?

CATON, *en s'asseyant, pendant que les autres prennent place.*

Que les Dieux du Sénat, les Dieux de Scipion,
Qui contre toi, peut-être ont inspiré Caton,
Permettent quelquefois les attentats des traitres ;
Qu'ils ont à des tyrans asservi nos Ancêtres ;
Mais qu'ils ne mettent pas en de pareilles mains
La maîtresse du monde, & le sort des humains.
J'ose encor ajouter, que son puissant génie,
Qui n'a pû qu'une fois souffrir la tyrannie,
Pourra dans Céthegus, & dans Catilina
Punir tous les forfaits qu'il permit à Sylla.

CESAR.

Caton, que faites-vous ? & quel affreux langage ?
Toujours votre vertu s'explique avec outrage.
Vous révoltez les cœurs au lieu de les gagner.

César s'assied & laisse une place vuide entre Caton & lui.

CATON *à César.*

Sur les cœurs corrompus vous cherchez à regner.
Pour les Séditieux, César toujours facile,
Conserve en nos périls un courage tranquille.

CESAR.

Caton, il faut agir dans les jours de combats ;
Je suis tranquille ici, ne vous en plaignez pas.

CATON.

Je plains Rome, César, & je la vois trahie :
O Ciel ! pourquoi faut-il qu'aux climats de l'Asie,
Pompée en ces périls soit encor arrêté !

CESAR.

Quand César est pour vous, Pompée est regretté !

CATON.

L'amour de la Patrie anime ce grand homme.

CESAR.

Je lui diſpute tout, juſqu'à l'amour de Rome.

SCENE III.

Les mêmes Acteurs.

CICERON *arrivant avec précipitation.*

AH! dans quels vains débats, perdez-vous ces inſtans?
Quand Rome à ſon ſécours appelle ſes enfans,
Qu'elle vous tend les bras, & que ſes ſept Collines
Se couvrent à vos yeux de meurtres, de ruines,
Qu'on a déja donné le ſignal des fureurs,
Qu'on a déja verſé le ſang des Sénateurs?

CATON.

O Ciel! que dites-vous?

CICERON.

J'avois d'un pas rapide
Guidé des Chevaliers la Cohorte intrépide,
Aſſuré des ſécours aux poſtes ménacés,
Armé les Citoyens avec ordre placés;
J'interrogeois chez moi ceux qu'en ce trouble extrême,
Aux yeux de Céthégus j'avois ſurpris moi-même;
Nonnius, mon ami, ce Vieillard généreux,
Cet homme incorruptible en ces tems malheureux,
Pour ſauver Rome & vous arrive de Preneſte:
Il venoit m'éclaircir dans ce trouble funeſte,
M'apprendre juſqu'au nom de tous les Conjurés,
Lorſque de notre ſang deux monſtres alterés
A coups précipités frappent ce cœur fidéle,

Et font périr en lui tout le fruit de ſon zéle,
J'ai ſaiſi l'un des deux qui le fer à la main,
Egaré, furieux, ſe frayoit un chemin :
Je l'ai mis dans les fers, & j'ai ſçû que ce traitre
Avoit Catilina pour complice & pour maître.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens.

CATILINA, *entre Céſar & Caton, auprès de Céthégus.*

OUI, Sénat, j'ai tout fait ; & vous voyez la main
Qui de votre ennemi vient de percer le ſein.
Oui, c'eſt Catilina qui vange la Patrie,
C'eſt moi qui d'un perfide ai terminé la vie.

CICERON.

Toi, fourbe ! toi, barbare !

CATON.

Oſes-tu te vanter ? . . .

CESAR.

Nous pouvons le punir, mais il faut l'écouter.

CETHEGUS.

Parle, Catilina, parle : force au ſilence
De tous tes ennemis l'audace & l'éloquence.

CICERON.

Romains, où ſommes-nous ?

CATILINA.

Dans des tems de malheur,
Dans la guerre civile, au milieu de l'horreur,
Parmi l'embraſement qui ménace le monde,

Parmi des ennemis qu'il faut que je confonde.
Les neveux de Sylla, ſéduits par ce grand nom,
Ont oſé de Sylla montrer l'ambition.
J'ai vû la liberté dans les cœurs expirante,
Le Sénat diviſé, Rome dans l'épouvante,
Le déſordre en tous lieux, & ſurtout Ciceron,
Sémant ici la crainte, ainſi que le ſoupçon.
Peut-être il plaint les maux dont Rome eſt affligée;
Il vous parle pour elle, & moi je l'ai vangée:
Par un coup effrayant je lui prouve aujourdhui
Que Rome & le Sénat me ſont plus chers qu'à lui.
Sçachez que Nonnius étoit l'ame inviſible
L'eſprit qui gouvernoit ce grand Corps ſi terrible,
Ce Corps de Conjurés qui des monts Appenins
S'étend juſqu'où finit le pouvoir des Romains.
Les momens étoient chers, & les périls extrêmes,
Je l'ai ſçû, j'ai ſauvé l'Etat, Rome, & vous-mêmes.
Ainſi par un Soldat fut puni Spurius:
Ainſi les Scipions ont immolé Graccus,
Qui m'oſera punir d'un ſi juſte homicide!
Qui de vous peut encor m'accuſer?

CICERON.

Moi perfide!
Moi, qu'un Catilina ſe vante de ſauver.
Moi, qui connaît ton crime, & qui va le prouver.
Que ces deux Affranchis viennent ſe faire entendre.
Sénat, voici la main qui mettoit tout en cendre
Sur un Pere de Rome il a porté ſes coups,
Et vous ſouffrez qu'il parle, & qu'il s'en vante à vous!
Vous ſouffrez qu'il vous trompe, alors qu'il vous opprime?
Qu'il faſſe inſolemment des vertus de ſon crime?

CATILINA.

Et vous ſouffrez, Romains, que mon Accuſateur
Des meilleurs Citoyens ſoit le perſécuteur?

Apprenez des ſécrets que le Conſul ignore,
Et profitez-en tous, s'il en eſt tems encore.
Sçachez qu'en ſon Palais, & preſque ſous ces lieux
Nonnius enfermoit l'amas prodigieux
De machines, de traits, de lances & d'épées
Que dans des flots de ſang Rome doit voir trempées.
Si Rome exiſte encor, Ami, ſi vous vivez,
C'eſt moi, c'eſt mon audace, à qui vous le devez,
Pour prix de ce bienfait, approuvez mes allarmes,
Sénateurs, ordonnez qu'on ſaiſiſſe ces armes.

CICERON *aux Lictеurs.*

Courez chez Nonnius, allez, & qu'à nos yeux
On améne ſa Fille en ces auguſtes lieux.
Tu trembles à ce nom.

CATILINA.

Moi, trembler? Je mépriſe
Cette reſſource indigne où ta haine s'épuiſe.
Sénat, le péril preſſe & vous déliberez!
Parlez, ſur ma conduite êtes-vous éclairez?

CICERON.

Oui, je le ſuis, Romains, je le ſuis ſur ſon crime.
Qui de vous peut penſer qu'un Vieillard magnanime
Ait formé de ſi loin ce redoutable amas,
Ce dépôt des forfaits & des aſſaſſinats?
Dans ta propre maiſon ta rage induſtrieuſe
Craignoit de mes regards la lumiere odieuſe:
De Nonnius trompé tu choiſis le Palais,
Et ton noir artifice y cacha tes forfaits.
Peut-être as-tu ſéduit ſa malheureuſe Fille:
Ah! cruel, ce n'eſt pas la premiere famille
Où tu portas le trouble, & le crime & la mort.
Tu traites Rome ainſi: c'eſt donc là notre ſort?

Aux Sénateurs.

Fermerez-vous les yeux aux bords des précipices?
Si vous ne vous vangez, vous êtes ſes complices.

Rome ou Catilina doit périr aujourdhui :
Vous n'avez qu'un moment : jugez entre elle & lui.

CESAR.

Il nous faut une preuve : on n'a que des allarmes.
Si l'on trouve en effet ces parricides armes,
Et ſi de Nonnius le crime eſt avéré,
Catilina nous ſert, & doit être honoré.
(à Catilina.)
Tu me connois, en tout je tiendrai ma parole.

CICERON.

O Rome ! ô ma Patrie ! ô Dieux du Capitole !
Ainſi d'un Scélerat un Héros eſt l'appui !
Agiſſez-vous pour vous, en nous parlant pour lui ?
Céſar, vous m'entendez : & Rome trop à plaindre
N'aura donc déſormais que ſes enfans à craindre ?

CLODIUS.

Rome eſt en ſureté : Céſar eſt Citoyen ;
Qui peut avoir ici d'autre avis que le ſien ?

CICERON.

Clodius, achevez : que votre main ſeconde
La main qui prépara la ruine du monde.
C'en eſt trop : je ne vois dans ces murs ménacés
Que Conjurés ardens, & Citoyens glacés.
Catilina l'emporte, il jouit de ſes crimes ;
Il vous voit, vous ménace, & marque ſes victimes.
Et lorſque je m'oppoſe à tant d'énormités,
Céſar parle de droits & de formalités :
La moitié du Sénat de ſon parti ſe range,
Aucun ne veut ſouffrir que Ciceron le vange ;
Nonnius par ce traitre eſt mort aſſaſſiné,
N'avons-nous pas ſur lui le droit qu'il s'eſt donné ?
Le devoir le plus ſaint, la loi la plus chérie,
Eſt d'oublier la loi pour ſervir la Patrie :
Mais vous n'en avez plus.

SCENE V.

LE SENAT, AURELIE, CATILINA.

AURELIE.

O Vous, ſacrés Vengeurs,
Demi-Dieux ſur la terre & mes ſeuls Protecteurs !
Conſul, auguſte appui, qu'implore l'innocence,
Mon Pere par ma voix vous demande vengeance :
J'ai retiré ce fer enfoncé dans ſon flanc :
Mes pleurs mouillent vos pieds arroſez de ſon ſang :
Secourez-moi, vangez ce ſang qui fume encore,
Sur l'infame aſſaſſin que ma douleur ignore.

CICERON *montrant Catilina.*

Le voici.

MARTIAN.

Dieux !

CICERON.

C'eſt lui, lui qui l'aſſaſſina ;
Qui s'en oſe vanter.

AURELIE.

O Ciel ! Catilina ?
L'ai je bien entendu ? Quoi ! monſtre ſanguinaire,
Quoi ! c'eſt toi ? c'eſt ta main qui maſſacra mon pere ?

CATILINA.

Aurelie !..... il eſt vrai... qu'un horrible devoir
M'a forcé..., reſpectez mon cœur, mon déſeſpoir :
Songez qu'un nœud plus ſaint & plus inviolable.....

SCENE VI.

LE SENAT, AURELIE, CATILINA, LE CHEF *des Licteurs.*

LE CHEF.

SEIGNEUR, on a saisi ce dépôt formidable.

CICERON.

Chez Nonnius ?

LE CHEF.

Chez lui. Ceux qui sont arrêtés
N'accusent que lui seul de tant d'iniquités.

AURELIE.

O comble de la rage & de la calomnie !
On lui donne la mort, on veut flétrir sa vie !
Le cruel dont la main porta sur lui les coups....

CICERON.

Achevez.

AURELIE.

Dieux vangeurs, où me réduisez-vous ?

CICERON.

Parlez : la vérité dans son jour doit paraître.
Vous gardez le silence à l'aspect de ce traitre.
Vous baissez devant lui vos yeux intimidés ;
Il frémit devant vous..... Achevez.... répondez.

AURELIE.

Ah ! je vous ai trahis : c'est moi qui suis coupable....

CATILINA.

Non, vous ne l'êtes point....

AURELIE.

Va, monstre impitoyable,

Va, ta pitié m'outrage, elle me fait horreur.
Dieux! j'ai trop tard connu ma déteſtable erreur.
Senat, j'ai vû le crime, & j'ai vû les complices :
Je demandois vengeance, il me faut des ſupplices.
Ce jour ménace Rome, & Vous, & l'Univers.
Ma faibleſſe a tout fait, & c'eſt moi qui vous perds.
Traitre, qui m'a conduite à travers tant d'abîmes,
Tu forças ma tendreſſe à ſervir tous tes crimes :
Périſſe, ainſi que moi, le jour, l'horrible jour,
Où ta rage a trompé mon innocent amour,
Ce jour où malgré moi ſecondant ta furie,
Fidéle à tes ſecrets, perfide à ma Patrie,
Conduiſant Nonnius à cet affreux trépas,
Et pour mieux l'égorger le preſſant dans mes bras,
J'ai préſenté ſa tête à ta main meurtriere.
Murs ſacrés! Dieux vangeurs! Sénat! mânes d'un pere!
Romain, voilà l'époux dont j'ai ſuivi la loi :
Voilà votre ennemi.... Perfide, imite moi.
(Elle ſe frappe.)

CATILINA.

Où ſuis-je? malheureux!

CATON.

O jour épouvantable!

CICERON.

Jour trop digne en effet d'un ſiécle ſi coupable!

AURELIE.

Je devois... un billet remis entre vos mains,
Conſul... de tous côtés, je vois vos aſſaſſins.
Je me meurs...

CICERON.

S'il ſe peut, qu'on la ſécoure. Aufide,
Qu'on cherche cet écrit. En eſt-ce aſſez, perfide?
Sénateurs, vous tremblez, vous ne vous joignez pas
Pour vanger tant de ſang, & tant d'aſſaſſinats :

Il vous impoſe encor. Vous laiſſez impunie
La mort de Nonnius, & celle d'Aurelie ?

CATILINA.

Va : toi-même as tout fait, c'eſt ton inimitié,
Qui me rend dans ma rage un objet de pitié ;
Toi dont l'ambition de la mienne rivale,
Dont la fortune heureuſe à mes deſtins fatale
M'entraîna dans l'abîme où tu me vois plongé :
Tu cauſas mes fureurs : mes fureurs t'ont vangé.
J'ai haï ton génie, & Rome qui t'adore ;
J'ai voulu ta ruine, & je la veux encore :
Je vangerai ſur toi tout ce que j'ai perdu ;
Ton ſang paîra ce ſang à tes yeux répandu.
Meurs en craignant la mort : meurs de la mort d'un traitre,
D'un Eſclave échappé que fait punir ſon maître.
Que tes membres ſanglans dans la tribune épars
Des inconſtans Romains répaiſſent les regards.
Voilà ce qu'en partant ma douleur & ma rage
Dans ces lieux abhorrés te laiſſent pour préſage ;
C'eſt le ſort qui t'attend, & qui va s'accomplir ;
C'eſt l'eſpoir qui me reſte & je cours le remplir.

CICERON.

Qu'on ſaiſiſſe ce traitre ?

CETHEGUS.

En as-tu la puiſſance ?

LENTULUS.

Oſes-tu prononcer quand le Sénat balance ?

CICERON.

Eh bien, choiſiſſez donc, Vainqueurs de l'Univers,
De commander au monde ou de porter des fers.
O grandeur des Romains ! O majeſté flétrie !
Sur le bord du tombeau reveille-toi Patrie.
Lucullus, Murena, Céſar même, écoutés,
Rome demande un Chef en ces calamités.

Gardons l'égalité pour des tems plus tranquilles,
Les Gaulois ſont dans Rome, il vous faut des Camilles,
Il faut un Dictateur, un vangeur, un appui :
Qu'on nomme le plus digne, & je marche ſous lui.

SCENE VII.

LE SENAT, LE CHEF *des Licteurs.*

LE CHEF.

SEIGNEUR, en ſecourant la mourante Aurelie,
Que nos ſoins vainement rappelloient à la vie,
J'ai trouvé ce billet par ſon pere tracé.

CICERON.

Quoi ! d'un danger plus grand l'Etat eſt ménacé ?
Céſar qui nous trahit veut ſurprendre Preneſte :
Vous Céſar, vous trempiez dans ce complot funeſte?
Liſez, mettez le comble à des malheurs ſi grands.
Parlez, êtes-vous fait pour ſervir des tyrans ?

CESAR.

J'ai lû : je ſuis Romain, notre perte s'annonce :
Le danger croit, j'y vole, & voilà ma réponſe.

CATON.

Sa réponſe eſt douteuſe : il eſt trop leur appui.

CICERON.

Défendons-nous contr'eux, & jugeons mieux de lui.
Vous, ſi les derniers cris d'Aurelie expirante
Ceux du monde ébranlé, ceux de Rome ſanglante,
Ont reveillé dans vous l'eſprit de vos Ayeux,
Courez au Capitole & défendez vos Dieux.
Du fier Catilina ſoutenez les approches,

Je ne vous ferai point d'inutiles reproches
D'avoir pû balancer entre ce monſtre & moi.
Vous, Sénateurs blanchis dans l'amour de la loi,
Nommez un Chef enfin pour n'avoir point de maîtres;
Amis de la vertu, ſéparez-vous des traitres :
Point d'eſprit de parti, de ſentimens jaloux,
C'eſt par là que Sylla regna jadis ſur nous.
Je vôle en tous les lieux où vos dangers m'appellent,
Où de l'embraſement les flammes étincelent.
Dieux ! ſecondez ma voix, mon courage & mon bras,
Et ſauvez les Romains, dûſſent-ils être ingrats.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CICERON, LICTEURS, LENTULUS & CETHEGUS *enchainés.*

CICERON *aux Soldats.*

ALlez de tous côtés, pourſuivez ces pervers,
Et qu'en ce moment même on les charge de fers !
Senat, tu m'as remis les rênes de l'Empire,
Je les tiens pour un jour, ce jour peut me ſuffire ;
Je vangerai l'Etat, je vangerai la loi,
Senat, tu ſeras libre & même malgré toi.
Rome, reçois ici tes premiers ſacrifices.
Vous, de Catilina déteſtables complices,
Dont la rage en mon ſein brûloit de s'aſſouvir,
D'autant plus criminels que vous vouliez ſervir,
Qu'étant nés dans le rang des maîtres de la terre,
Vos odieuſes mains dans cette infâme guerre
Ne verſoient notre ſang que pour mieux cîmenter
Le trône où votre égal étoit prêt de monter ;
Traîtres, il n'eſt plus tems de tromper ma juſtice :
Licteurs, vangez les loix, qu'on les traîne au ſupplice.

LENTULUS.

Va, le trépas n'eſt rien ; le recevoir de toi,
Voilà le ſeul affront qui réjaillit ſur moi,

Mais tremble en le donnant, tremble de rendre compte,
Du ſang Patricien que tu couvres de honte :
Tu pourras payer cher l'orgueil de le verſer,
Et c'eſt ton propre arrêt que j'entens prononcer.

CETHEGUS.

Tu crois notre entrepriſe à tes yeux découverte,
Tu ne la connais pas : elle aſſure ta perte.
Tant de braves Romains ouvertement armés
Pour deux hommes de moins ne ſont point allarmés.
Crois moi, de tels deſſeins, des coups ſi redoutables
Dont le moindre eut ſuffi pour perdre tes ſemblables,
Conſervent quelque force & peuvent t'arrêter.
Souverain d'un moment tu peux en profiter.
Hâte-toi, Ciceron, Catilina nous vange,
Notre ſort va finir, mais déja le tien change.

CICERON.

Oui, traîtres, le deſtin peut être encor douteux ;
Mais ſans en être inſtruits, vous périrez tous deux?

On les emmene.

SCENE II.

CICERON, CATON, *une partie des Senateurs.*

CATON *aux Sénateurs.*

CEſſez de murmurer, remerciez un pere.
à Ciceron.
Triomphe des ingrats, Rome ici te défére
Les noms, les noms ſacrés, de Pere & de vengeur,
Et l'envie à tes pieds t'admire avec terreur.

CICERON.

Romains, j'aime la gloire, & ne veux point m'en taire,
Des travaux des humains c'eſt le digne ſalaire ;
Sénat, en vous ſervant, il la faut acheter ;
Qui n'oſe la vouloir, n'oſe la mériter.
Si j'applique à vos maux une main ſalutaire,
Ce que j'ai fait eſt peu : voyons ce qu'il faut faire.
Le ſang couloit dans Rome : Ennemis, Citoyens,
Gladiateurs, Soldats, Chevaliers, Plebeyens,
Etalloient à mes yeux la déplorable image,
Et d'une Ville en cendre & d'un champ de carnage :
La flamme en s'élevant de cent toits dévorés
Dans l'horreur du combat guidoit les Conjurés,
Céthégus, Lentulus, avançoient à leur tête,
Ma main les a ſaiſis ; leur juſte mort eſt prête.
Mais quand j'étouffe l'hydre il renaît en cent lieux,
Il faut fendre par-tout les flots des factieux,
Tantôt Catilina, tantôt Rome l'emporte ;
Il marche au Quirinal, il s'avance à la porte,
Et là ſur des amas de mourans & de morts,
Ayant fait à mes yeux d'incroyables efforts,
Il ſe fraye un paſſage, il vôle à ſon armée :
J'ai peine à raſſurer Rome entiere allarmée,
Antoine qui s'oppoſe au fier Catilina,
Et tous ces Vétérans aguerris ſous Sylla,
Antoine que pourſuit notre mauvais génie,
Par un coup imprévu voit ſa force affoiblie,
Et ſon corps accablé déſormais ſans vigueur
Sert mal en ce moment les ſoins de ſon grand cœur :
Pétréjus étonné vainement le ſeconde.
Ainſi de tous côtés la maîtreſſe du monde
Aſſiegée au-dehors, embraſée au-dedans,
Eſt cent fois en un jour à ſes derniers momens.

CATON.

CATON.

Que fait Céſar ?

CICERON.

Il a dans ce jour mémorable
Déployé, je l'avouë un courage indomptable ;
Mais Rome exigeoit plus d'un cœur tel que le ſien :
Il n'eſt pas criminel, il n'eſt pas Citoyen.
Je l'ai vû diſſiper les plus hardis Rebelles ;
Mais bientôt ménageant des Romains infidéles,
Il s'efforçoit de plaire aux eſprits égarés,
Aux Peuples, aux Soldats, & même aux Conjurés.
Dans le péril horrible où Rome étoit en proye
Son front laiſſoit briller une ſecrete joye :
Sa voix d'un Peuple entier ſollicitant l'amour
Sembloit inviter Rome à le ſervir un jour ;
D'un trop coupable ſang ſa main étoit avare.

CATON.

Je vois avec horreur tout ce qu'il nous prépare,
Je le redis encore, & veux le publier,
De Céſar en tout tems il faut ſe défier.

SCENE III.

LE SENAT, CESAR.

CESAR.

EH bien ! dans le Sénat trop prêt à ſe détruire,
La vertu de Caton cherche encore à me nuire ?
Dequoi m'accuſe-t'il ?

CATON.

D'aimer Catilina,
De l'avoir protegé, lorſqu'on le ſoupçonna,
De ménager pour lui ceux qu'on pouvoit abattre,

De lui avoir parlé lorſqu'il falloit combattre.

CESAR.

Un tel ſang n'eſt pas fait pour teindre mes lauriers,
Je parle aux Citoyens, je combats les Guerriers,

CATON.

Mais tous ces Conjurés, ce peuple de coupables,
Que ſont-ils à tes yeux ?

CESAR.

Des mortels mépriſables,
A ma voix, à mes coups ils n'ont pû réſiſter :
Qui ſe ſoumet à moi n'a rien à redouter ;
C'eſt maintenant qu'on donne un combat véritable:
Des Soldats de Sylla l'élite redoutable
Eſt ſous un Chef habile, & qui ſait ſe vanger,
Voici le vrai moment où Rome eſt en danger.
Petréjus eſt bleſſé, Catilina s'avance,
Le Soldat ſous ces murs eſt à peine en défenſe,
Les Guerriers de Sylla font trembler les Romains,
Qu'ordonnez-vous, Conſul, & quels ſont vos deſſeins ?

CICERON.

Les voici : que le Ciel m'entende & les couronne !
Vous avez mérité que Rome vous ſoupçonne,
Je veux laver l'affront dont vous êtes chargé,
Je veux qu'avec l'Etat votre honneur ſoit vangé :
Au ſalut des Romains, je vous crois néceſſaire
Je vous connais : je ſais ce que vous pouvez faire,
Je ſais quels intérêts vous peuvent éblouir,
Céſar veut commander, mais il ne peut trahir.
Vous êtes dangereux, vous êtes magnanime,
En me plaignant de vous, je vous dois mon eſtime,
Partez, juſtifiez l'honneur que je vous fais,
Le monde entier ſur vous a les yeux déſormais,
Sécondez Pétréjus, & délivrez l'Empire,
Méritez que Caton vous aime & vous admire ;

Dans l'art des Scipions vous n'avez qu'un rival ;
Nous avons des Guerriers ; il faut un Général ;
Vous l'êtes : c'eſt ſur vous que mon eſpoir ſe fonde,
Céſar, entre vos mains je mets le ſort du monde,

CESAR.

Ciceron à Céſar a dû ſe confier.
Je vais mourir, Seigneur, ou vous juſtifier.

CATON.

De ſon ambition vous allumez les flammes.

CICERON.

Va, c'eſt ainſi qu'on traite avec les grandes ames ;
Je l'enchaîne à l'Etat en me fiant à lui :
Ma généroſité le rendra mon appui.
Apprends à diſtinguer l'ambitieux du traître ;
S'il n'eſt pas vertueux, ma voix le force à l'être ;
Un courage indompté dans le cœur des mortels
Fait ou les grands héros ou les grands criminels.
Qui du crime à la terre a donné des exemples,
S'il eût aimé la gloire, eût mérité des temples :
Catilina, lui-même à tant d'horreur inſtruit
Eût été Scipion ſi je l'avois conduit :
Je réponds de Céſar, il eſt l'appui de Rome,
J'y vois plus d'un Sylla, mais j'y vois un grand homme.

Au Chef des Licteurs qui entre.

Eh bien ! les Conjurés ?

LE CHEF.

Seigneur, ils ſont punis :
Mais leur ſang a produit de nouveaux ennemis.
C'eſt le feu de l'Etna qui couvoit ſous la cendre ;
Un tremblement de plus va par-tout le répandre.
Et ſi de Pétréjus le ſuccès eſt douteux,
Ces murs ſont embraſés, vous tombez avec eux,
Un nouvel Annibal nous aſſiége & nous preſſe :
D'autant plus redoutable en ſa cruelle adreſſe,

Que juſqu'au ſein de Rome & parmi ſes enfans
En creuſant vos tombeaux il a des Partiſans.
On parle en ſa faveur dans Rome qu'il ruïne ;
Il l'attaque au dehors, au-dedans il domine :
Tout ſon génie y régne, & cent coupables voix
S'élevent contre vous & condamnent vos loix.
Les plaintes des ingrats & les clameurs des traîtres
Reclament contre vous les droits de nos Ancêtres ;
Redemandent le ſang répandu par vos mains,
On parle de punir le vangeur des Romains.

CLODIUS.

Vos égaux après tout que vous deviez entendre
Par vous ſeul condamnés, n'ayant pû ſe défendre,
Semblent autoriſer. . . .

CICERON.

Clodius, arrêtez ;
Renfermez votre envie & vos témerités.
Ma puiſſance abſoluë eſt de peu de durée ;
Mais tant qu'elle ſubſiſte elle ſera ſacrée ;
Vous aurez tout le tems de me perſécuter ;
Mais quand le péril dure il faut me reſpecter.
Je connais l'inconſtance aux humains ordinaire ;
J'attens ſans m'ébranler les retours du vulgaire.
Scipion accuſé ſur des prétextes vains,
Remercia les Dieux, & quitta les Romains,
Je puis en quelque choſe imiter ce grand homme,
Je rendrai grace au Ciel, & reſterai dans Rome.
A l'Etat, malgré vous, j'ai conſacré mes jours ;
Et toûjours envié, je ſervirai toûjours.

CATON.

Permettez que dans Rome encor je me préſente,
Que j'aille intimider une foule inſolente,
Que je vôle au rempart, que du moins mon aſpect,
Contienne encor Céſar qui m'eſt toûjours ſuſpect :
Et ſi dans ce grand jour la fortune contraire. . . .

CICERON

Caton, votre préſence eſt ici néceſſaire,
Mes ordres ſont donnés Céſar eſt au combat,
Caton de la vertu doit l'exemple au Senat,
Il en doit ſoutenir la grandeur expirante;
Reſtez : Je vois Céſar, & Rome eſt triomphante.
Céſar, c'eſt donc par vous que l'Etat ſoutenu....

SCENE DERNIERE.

LE SENAT, CESAR, CATON, CICERON.

CESAR.

JE l'ai ſervi, peut-être : & vous m'avez connu.
Petréjus eſt couvert d'une immortelle gloire;
Le courage & l'adreſſe ont fixé la victoire,
Nous n'avons combattu ſous ce ſacré rempart
Que pour ne rien laiſſer au pouvoir du haſard :
Que pour mieux enflammer des ames héroïques
A l'aſpect impoſant de leurs Dieux domeſtiques :
Metellus, Murena, les braves Scipions
Ont ſoutenu le poids de leurs auguſtes noms :
Ils ont aux yeux des Rome étalé le courage,
Qui ſubjugua l'Aſie, & détruiſit Carthage :
Tous ſont de la Patrie & l'honneur & l'appui.
Permettez que Céſar ne parle point de lui.
Les Soldats de Sylla, renverſés ſur la terre,
Semblent braver la mort & défier la guerre;
De tant de Nations ces triſtes Conquérans
Ménacent Rome encor de leurs yeux expirans.
Si de pareils Guerriers la valeur nous ſeconde

Nous mettrons ſous nos loix ce qui reſte du monde;
Mais il eſt, grace au Ciel, encor de plus grands cœurs,
Des héros plus choiſis, & ce ſont leurs vainqueurs!
Catilina terrible uu milieu du carnage,
Entouré d'ennemis immolés à ſa rage,
Sanglant, couvert de traits, & combattant toûjours,
Dans nos rangs éclaircis a terminé ſes jours.
Sur des morts entaſſés l'effroi de Rome expire,
Romain je le condamne, & Soldat je l'admire :
J'aimai Catilina, mais vous voyez mon cœur.
Jugez ſi l'amitié l'emporte ſur l'honneur.

CICERON.

Tu n'as pas démenti mes vœux & mon eſtime;
Va, conſerve à jamais cet eſprit magnanime;
Que Rome admire en toi ſon éternel ſoutien :
Sois toûjours un héros; ſois plus, ſois Citoyen.
Dieux! ne corrompez pas cette ame généreuſe
Et que tant de vertu ne ſoit pas dangereuſe.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LE DUC DE FOIX,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

LE DUC DE FOIX.

AMELIE.

VAMIR, Frere du Duc de Foix.

LISOIS.

TAISE, Confidente d'Amélie.

Un Officier du Duc de Foix.

EMAR, Confident de Vamir.

La Scéne dans le Palais du Duc de Foix.

LE DUC DE FOIX,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AMELIE, LISOIS.

LISOIS.

SOuffrez qu'en arrivant dans ce ſejour d'allarmes,
Je dérobe un moment au tumulte des armes.
Le grand cœur d'Amélie eſt du parti des Rois,
Contre eux, vous le ſavez, je ſers le Duc de Foix,
Ou plûtôt je combats ce redoutable Maire,
Ce Pepin qui du trône heureux dépoſitaire
En ſubjuguant l'Etat en ſoutient la ſplendeur,

Et de Thierri ſon maître oſe être protecteur.
Le Duc de Foix ici nous tient ſous ſa puiſſance,
J'ai de ſa paſſion prévû la violence,
Et ſur lui, ſur moi-même & ſur votre intérêt
Je viens ouvrir mon cœur, & dicter mon arrêt.
Ecoutez-moi, Madame, & vous pourrez connaître
L'ame d'un vrai ſoldat digne de vous peut-être.

AMELIE.

Je ſai quel eſt Liſois : ſa noble intégrité
Sur ſes lévres toujours plaça la vérité,
Quoique vous m'annonciez, je vous croirai ſans peine.

LISOIS.

Sachez que ſi dans Foix mon zéle me ramene,
Si de ce Prince altier j'ai ſuivi les drapeaux,
Si je cours pour lui ſeul à des périls nouveaux,
Je n'approuvai jamais la fatale alliance
Qui le ſoumet au Maure & l'enleve à la France.
Mais dans ces tems affreux de diſcorde & d'horreur,
Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur.
Non que pour ce Héros mon ame prévenuë
Prétende à ſes défauts fermer toujours ma vûë,
Je ne m'aveugle pas, je vois avec douleur
De ſes emportemens l'indiſcréte chaleur,
Je vois que de ſes ſens l'impétueuſe yvreſſe
L'abandonne aux excès d'une ardente jeuneſſe,
Et ce torrent fougueux que j'arrête avec ſoin
Trop ſouvent me l'arrache & l'emporte trop loin.
Mais il a des vertus qui rachétent ſes vices :
Eh ! qui ſauroit, Madame, où placer ſes ſervices,
S'il ne nous falloit ſuivre & ne chérir jamais
Que des cœurs ſans faibleſſe, & des Princes parfaits ?
Tout le mien eſt à lui, mais enfin cette épée
Dans le ſang des Français à regret s'eſt trempée.
Je voudrais à l'Etat rendre le Duc de Foix.

AMELIE.

Seigneur, qui le peut mieux que le ſage Liſois ?
Si ce Prince égaré chérit encor ſa gloire,
C'eſt à vous de parler, & c'eſt vous qu'il doit croire
Dans quel affreux parti s'eſt-il précipité !

LISOIS.

Je ne peux à mon choix fléchir ſa volonté.
J'ai ſouvent de ſon cœur aigriſſant les bleſſures
Revolté ſa fierté par des vérités dures ;
Vous ſeule à votre Roi le pourriez rappeller,
Et c'eſt de quoi ſur-tout je cherche à vous parler.
Dans des tems plus heureux j'oſai, belle Amelie,
Conſacrer à vos loix le reſte de ma vie ;
Je crus que vous pouviez approuvant mon deſſein,
Accepter ſans mépris mon hommage & ma main,
Mais à d'autres deſtins je vous vois reſervée.
Par les Maures cruels dans Leucate enlevée,
Lorſque le ſort jaloux portoit ailleurs mes pas,
Cet heureux Duc de Foix vous ſauva de leurs bras.
La gloire en eſt à lui, qu'il en ait le ſalaire ;
Il a par trop de droits mérité de vous plaire ;
Il eſt Prince, il eſt jeune, il eſt votre vengeur,
Ses bienfaits & ſon nom, tout parle en ſa faveur,
La juſtice & l'amour vous preſſent de vous rendre,
Je n'ai rien fait pour vous, je n'ai rien à prétendre.
Je me tais. . . . cependant s'il faut vous mériter,
A tout autre qu'à lui j'irais vous diſputer ;
Je céderais à peine aux enfans des Rois même,
Mais ce Prince eſt mon chef, il me chérit, je l'aime?
Liſois ni vertueux, ni ſuperbe à demi,
Auroit bravé le Prince, & céde à ſon ami.
Je fais plus, de mes ſens maitriſant la faibleſſe,
J'oſe de mon rival appuyer la tendreſſe,
Vous montrer votre gloire & ce que vous devez
Au Héros qui vous ſert, & par qui vous vivez ?

Je verrai d'un œil, & d'un cœur ſans envie
Cet Himen qui pouvoit empoiſonner ma vie,
Je réunis pour vous mon ſervice & mes vœux,
Le bras qui fut à lui, combattra pour tous deux.
Voilà mes ſentimens : ſi je me ſacrifie,
L'amitié me l'ordonne & ſur-tout la patrie.
Songez que ſi l'Himen vous range ſous ſa loi,
Si le Prince eſt à vous, il eſt à votre Roi.

AMÉLIE.

Qu'avec étonnement, Seigneur, je vous contemple!
Que vous donnez au monde un rare & grand exemple,
Quoi ce cœur (je le crois ſans feinte & ſans détour)
Connaît l'amitié ſeule & ſait braver l'amour!
Il faut vous admirer quand on ſait vous connaître,
Vous ſervez votre ami, vous ſervirez mon Maître :
Un cœur ſi généreux doit penſer comme moi,
Tous ceux de votre ſang ſont l'appui de leur Roi.
Eh bien, de vos vertus je demande une grace.

LISOIS.

Vos ordres ſont ſacrés, que faut-il que je faſſe ?

AMELIE.

Vos conſeils généreux me preſſent d'accepter
Ce rang dont un grand Prince a daigné me flatter,
Je ne me cache point combien ſon choix m'honore,
J'en vois toute la gloire, & quand je ſonge encore
Qu'avant qu'il fut épris de ce funeſte amour,
Il daigna me ſauver & l'honneur & le jour,
Tout ennemi qu'il eſt de ſon Roi légitime,
Tout allié du Maure, & protecteur du crime,
Accablée à ſes yeux du poids de ſes bienfaits,
Je crains de l'affliger, Seigneur, & je me tais.
Mais malgré ſon ſervice & ma reconnaiſſance
Il faut par des refus répondre à ſa conſtance,
Sa paſſion m'afflige, il eſt dur à mon cœur,

Pour prix de ſes bontés, de cauſer ſon malheur ;
Non, Seigneur, il lui faut épargner cet outrage.
Qui pourrait mieux que vous gouverner ſon courage ?
Eſt-ce à ma faible voix d'annoncer ſon devoir ?
Je ſuis loin de chercher ce dangereux pouvoir.
Quel appareil affreux ! quel tems pour l'Himenée !
Des armes de mon Roi la ville environnée
N'attend que des aſſauts, ne voit que des combats,
Le ſang de tous côtés coule ici ſous mes pas ;
Armé contre mon Maître, armé contre ſon frere ?
Que de raiſons !... Seigneur, c'eſt en vous que j'eſpére.
Pardonnez... achevez vos deſſeins génereux,
Qu'il me rende à mon Roi, c'eſt tout ce que je veux.
Ajoutez cet effort à l'effort que j'admire,
Vous devez ſur ſon cœur avoir pris quelqu'empire,
Un eſprit mâle & ferme, un ami reſpecté
Fait parler le devoir avec autorité,
Ses conſeils ſont des loix.

LISOIS.

Il en eſt peu, Madame,
Contre les paſſions qui ſubjuguent ſon ame,
Et ſon emportement a droit de m'allarmer.
Le Prince eſt ſoupçonneux, & j'oſai vous aimer,
Quels que ſoient les ennuis dont votre cœur ſoupire,
Je vous ai déja dit ce que j'ai dû vous dire,
Laiſſez-moi ménager ſon eſprit ombrageux
Je crains d'effaroucher ſes feux impetueux,
Je ſais à quels excès irait ſa jalouſie,
Quel poiſon mes diſcours repandroient ſur ſa vie,
Je vous perdrois peut-être, & mes ſoins dangereux,
Madame, avec un mot feroient trois malheureux.
Vous, à vos intérêts rendez-vous moins contraire,
Teſez ſans paſſion l'honneur qu'il vous veut faire :

Moi, libre entre vous deux souffrez que dès ce jour,
Oubliant à jamais le langage d'amour,
Tout entier à la guerre, & maître de mon ame,
J'abandonne à leur sort & vos vœux & sa flamme ;
Je crains de l'outrager, je crains de vous trahir,
Et ce n'est qu'aux combats que je dois le servir :
Laissez-moi d'un soldat garder le caractère,
Madame, & puisqu'enfin la France vous est chere,
Rendez-lui ce Héros qui serait son appui.
Je vous laisse y penser, & je cours près de lui.

SCENE II.

AMELIE, TAISE.

AMELIE.

AH ! s'il faut à ce prix le donner à la France,
Un si grand changement n'est pas en ma puissance ;
Taïse, & cet Himen est un crime à mes yeux.

TAISE.

Quoi le Prince à ce point vous seroit odieux ?
Quoi ! dans ces tristes tems de ligues & de haines
Qui confondent des droits les bornes incertaines,
Où le meilleur parti semble encor si douteux,
Où les enfans des Rois sont divisés entr'eux,
Vous qu'un astre plus doux semblait avoir formée
Pour l'unique douceur d'aimer & d'être aimée,
Pouvez-vous n'opposer qu'un sentiment d'horreur
Aux soupirs d'un Héros qui fut votre vengeur ?
Vous savez que ce Prince au rang de ses ancêtres,
Compte les premiers Rois que la France eut pour Maîtres,

D'un puiſſant appanage il eſt né ſouverain,
Il vous aime, il vous ſert, il vous offre ſa main,
Ce rang à qui tout céde & pour qui tout s'oublie,
Brigué par tant d'appas, objet de tant d'envie,
Ce rang qui touche au trône, & qu'on met à vos pieds,
Peut-il cauſer les pleurs dont vos yeux ſont noyés ?

AMELIE.

Quoi, pour m'avoir ſauvée, il faudra qu'il m'oprime!
De ſon fatal ſecours je ſerai la victime !
Je lui dois tout ſans doute, & c'eſt pour mon malheur.

TAISE.

C'eſt être trop injuſte.

AMELIE.

Eh bien connais mon cœur,
Mon devoir, mes douleurs, le deſtin qui me lie ;
Je mets entre tes mains le ſecret de ma vie,
De ta foi déſormais c'eſt trop me défier,
Et je me livre à toi pour me juſtifier ;
Vois combien mon devoir à ſes vœux eſt contraire
Mon cœur n'eſt point à moi, ce cœur eſt à ſon frere.

TAISE.

Quoi ! Ce vaillant Vamir ?

AMELIE.

Nos ſermens mutuels
Dévançaient les ſermens réſervés aux autels,
J'attendais dans Leucate en ſecret retirée.
Qu'il y vint dégager la foi qu'il m'a jurée,
Quand les Maures cruels innondant nos déſerts,
Sous mes toits embraſés me chargerent de fers ;
Le Duc eſt l'allié de ce peuple indomptable ;
Il me ſauva Taïſe, & c'eſt ce qui m'accable.
Mes jours à mon amant ſeront-ils réſervés ?
Jours triſtes, jours affreux qu'un autre a conſervés.

TAISE.

Pourquoi donc avec lui vous obſtinant à feindre,
Nourrir en lui des feux qu'il vous faudrait éteindre?
Il eut pû reſpecter ces ſaints engagemens,
Vous euſſiez mis un frein à ſes emportemens.

AMELIE.

Je ne le puis, le ciel pour combler mes miſéres,
Voulut l'un contre l'autre animer les deux freres.
Vamir toujours fidéle à ſon maître, à nos loix,
A contre un revolté vengé l'honneur des Rois.
De ſon rival altier tu vois la violence;
J'oppoſe à ſes fureurs un douloureux ſilence;
Il ignore du moins qu'en des tems plus heureux
Vamir a prévenu ſes deſſeins amoureux:
S'il en étoit inſtruit ſa jalouſie affreuſe
Le rendroit plus à craindre & moi plus malheureuſe.
C'en eſt trop, il eſt tems de quitter ſes Etats,
Fuyons des ennemis; mon Roi me tend les bras.
Ces priſonniers, Taïſe, à qui le ſang te lie,
De ces murs en ſecret méditent leur ſortie,
Ils pourront me conduire, ils pourront m'eſcorter,
Il n'eſt point de péril que je n'oſe affronter.
Je haſarderai tout pourvû qu'on me délivre
De la priſon illuſtre où je ne ſçaurois vivre.

TAISE.

Madame, il vient à vous.

AMELIE.

Je ne puis lui parler,
Il verroit trop mes pleurs toujours prêts à couler.
Que ne puis-je à jamais éviter ſa pourſuite!

SCENE

SCENE III.

LE DUC DE FOIX, LISOIS, TAISE.

LE DUC *à Taïse*,

Est-ce elle qui m'échappe, eſt ce elle qui m'évite ?
Taïse demeurez, vous connaiſſez trop bien
Les tranſports douloureux d'un cœur tel que le mien;
Vous ſavez ſi je l'aime & ſi je l'ai ſervie,
Si j'attends d'un regard le deſtin de ma vie ;
Qu'elle n'étende pas l'excès de ſon pouvoir
Juſqu'à porter ma flâme au dernier déſeſpoir.
Je hais ces vains reſpects, cette reconnaiſſance
Que ſa froideur timide oppoſe à ma conſtance,
Le plus léger délai m'eſt un cruel refus,
Un affront que mon cœur ne pardonnera plus.
C'eſt en vain qu'à la France, à ſon maître fidéle,
Elle étale à mes yeux le faſte de ſon zéle ;
Il eſt tems que tout céde à mon amour, à moi,
Qu'elle trouve en moi ſeul ſa patrie & ſon Roi ;
Elle me doit la vie & juſqu'à l'honneur même ;
Et moi je lui dois tout puiſque c'eſt moi qui l'aime.
Unis par tant de droits c'eſt trop nous ſéparer,
L'autel eſt prêt, j'y cours, allez l'y préparer.

SCENE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

SEigneur, ſongez-vous bien que de cette journée,
Peut-être de l'Etat dépend la deſtinée ?

LE DUC.

Oui, vous me verrez vaincre ou mourir ſon époux.

LISOIS.

L'ennemi s'avançait & n'eſt pas loin de nous.

LE DUC.

Je l'attends ſans le craindre, & je vais le combattre.
Crois-tu que ma faibleſſe ait pû jamais m'abattre !
Penſes-tu que l'amour mon tyran, mon vainqueur,
De la gloire en mon ame ait étouffé l'ardeur ?
Si l'ingrate me hait, je veux qu'elle m'admire ;
Elle a ſur moi ſans doute un ſouverain empire,
Et n'en a point aſſez pour flétrir ma vertu ;
Ah, trop ſévére ami que me reproches-tu ?
Non ne me juge point avec trop d'injuſtice,
Eſt-il quelque Français que l'amour aviliſſe ?
Amants, aimés, heureux, ils vont tous aux combats.
Et du ſein du bonheur ils volent au trépas.
Je mourrai digne au moins de l'ingrate que j'aime.

LISOIS.

Que mon Prince plûtôt ſoit digne de lui-même.
Le ſalut de l'Etat m'occupait en ce jour,
Je vous parle du vôtre, & vous parlez d'amour !
Seigneur, des ennemis j'ai viſité l'armée,
Déja de tous côtes la nouvelle eſt ſemée

Que Vamir votre frere eſt armé contre nous.
Je ſais que dès long-tems il s'éloigna de vous ;
Vamir ne m'eſt connu que par la renommée ;
Mais ſi par le devoir, par la gloire animée,
Son ame écoute encot ces premiers ſentimens
Qui l'attachoient à vous dans la fleur de vos ans,
Il peut vous ménager une paix néceſſaire.
Et mes ſoins. . . .

LE DUC.

Moi, devoir quelque choſe à mon frere!
Près de mes ennemis mandier ſa faveur ?
Pour le haïr ſans doute, il en coute à mon cœur.
Je n'ai point oublié notre amitié paſſée ;
Mais puiſque ma fortune eſt par lui traverſée,
Puiſque mes ennemis l'ont détaché de moi,
Qu'il reſte au milieu d'eux, qu'il ſerve ſous un Roi.
Je ne veux rien de lui.

LISOIS.

Votre fiére conſtance
D'un Monarque irrité brave trop la vengeance.

LE DUC.

Quel Monarque ? un fantome, un Prince efféminé,
Indigne de ſa race, eſclave couronné,
Sur un trône avili ſoumis aux loix d'un Maire ?
De Pepin ſon tyran je crains peu la colère ;
Je déteſte un ſujet qui croit m'intimider,
Et je mépriſe un Roi qui n'oſe commander.
Puiſqu'il laiſſe uſurper ſa grandeur ſouveraine
Dans mes Etats au moins je ſoutiendrai la mienne.
Ce cœur eſt trop altier pour adorer les loix
De ce Maire inſolent, l'oppreſſeur de ſes Rois,
Et Clovis que je compte au rang de mes ancêtres
N'apprit point à ſes fils à ramper ſous des maîtres.
Les Arabes du moins s'arment pour me venger,
Et tiran pour tiran j'aime mieux l'étranger.

LISOIS.

Vous haïſſez un Maire & votre haine eſt juſte ;
Mais ils ont des Français ſauvé l'Empire auguſte,
Tandis que nous aidons l'Arabe à l'opprimer ;
Cette triſte alliance a dequoi m'allarmer ;
Nous préparons peut-être un avenir horrible,
L'exemple de l'Eſpagne eſt honteux & terrible ;
Ces brigans Africains ſont des tirans nouveaux
Qui font ſervir nos mains à creuſer nos tombeaux.
Ne vaudroit-il pas mieux fléchir avec prudence ?

LE DUC.

Non je ne peux jamais implorer qui m'offenſe.

LISOIS.

Mais vos vrais intérêts oubliés trop long tems....

LE DUC.

Mes premiers intérêts ſont mes reſſentimens.

LISOIS.

Ah ! vous écoutez trop l'amour & la colére.

LE DUC.

Je le ſai, je ne peux fléchir mon caractère.

LISOIS.

On le peut, on le doit, je ne vous flatte pas,
Mais en vous condamnant je ſuivrai tous vos pas.
Il faut à ſon ami montrer ſon injuſtice,
L'éclairer, l'arrêter au bord du précipice ;
Je l'ai dû, je l'ai fait malgré votre couroux.
Vous y voulez tomber, & j'y cours avec vous.

LE DUC.

Ami, que m'as-tu dit ?

LISOIS.

Ce que j'ai dû vous dire,
Ecoutez un peu plus l'amitié qui m'inſpire.
Quel parti prendrez-vous ?

LE DUC.

Quand mes brulans déſir

Auront ſoumis l'objet qui brave mes ſoupirs,
Quand l'ingrate Amélie à ſon devoir renduë
Aura remis la paix dans cette ame éperduë,
Alors j'écouterai tes conſeils génereux.
Mais juſqu'à ce moment ſai-je ce que je veux ?
Tant d'agitations, de tumultes, d'orages,
Ont ſur tous les objets répandu des nuages.
Puis-je prendre un parti, puis-je avoir un deſſein ?
Allons près du tiran qui ſeul fait mon deſtin.
Que l'ingrate à ſon gré décide de ma vie,
Et nous déciderons du ſort de la patrie.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE FOIX *ſeul.*

O Sera-t'elle encor refuſer de me voir ?
Ne craindra-t'elle point d'aigrir mon déſeſpoir ?
Ah ! c'eſt moi ſeul ici qui tremble de déplaire.
Ame ſuperbe & faible ! eſclave involontaire,
Cours aux pieds de l'ingrate abaiſſer ton orgueil ;
Vois tes jours dépendans d'un mot & d'un coup d'œil!
Lâche, conſume les dans l'éternel paſſage,
Du dépit aux reſpects & des pleurs à la rage !
Pour la derniere fois, je prétends lui parler.
Allons. . . .

SCENE II.

LE DUC, AMELIE, & TAISE *dans le fonds.*

AMELIE.

J'Eſpére encor, & tout me fait trembler.
Vamir tenteroit-il une telle entrepriſe ?

Que de dangers nouveaux! Ah: que vois-je, Taſie?

LE DUC.

J'ignore quel objet attire ici vos pas;
Mais vos yeux diſent trop qu'ils ne me cherchent pas;
Quoi! vous les détournez? Quoi! vous voulez encore
Inſulter aux tourmens d'un cœur qui vous adore,
Et de la tyrannie exerçant le pouvoir,
Nourrir votre fierté de mon vain déſeſpoir?
C'eſt à ma triſte vie ajouter trop d'allarmes,
Trop flétrir des lauriers arroſés de mes larmes,
Et qui me tiendront lieu de malheur & d'affront,
S'ils ne ſont par vos mains attachés ſur mon front,
Si votre incertitude allarmant mes tendreſſes,
Peut encor démentir la foi de vos promeſſes.

AMELIE.

Je ne vous promis rien, vous n'avez point ma foi,
Et la reconnaiſſance eſt tout ce que je doi.

LE DUC.

Quoi? lorſque de ma main je vous offrais l'hommage?

AMELIE.

D'un ſi noble préſent j'ai vû tout l'avantage;
Et ſans chercher ce rang qui ne m'étoit pas dû,
Par de juſtes reſpects je vous ai répondu,
Vos bienfaits, votre amour, & mon amitié même,
Tout vous flattoit ſur moi d'un empire ſuprême,
Tout vous a fait penſer qu'un rang ſi glorieux
Préſenté par vos mains ébloüiroit mes yeux;
Vous vous trompiez; il faut rompre enfin le ſilence:
Je vais vous offenſer; je me fais violence;
Mais réduite à parler, je vous dirai, Seigneur,
Que l'amour de mes Rois eſt gravé dans mon cœur.
Votre ſang eſt auguſte, & le mien eſt ſans crime,
Il coula pour l'Etat que l'étranger opprime,

Cominge, mon ayeul, dans mon cœur a tranſmis
La haine qu'un Français doit à ſes ennemis,
Et ſa fille jamais n'acceptera pour maître,
l'ami de nos tyrans, quelque grand qu'il puiſſe être.
Voilà les ſentimens que ſon ſang m'a tracés,
Et s'ils vous font rougir, c'eſt vous qui m'y forcés.

LE DUC.

Je ſuis, je l'avouerai, ſurpris de ce langage;
Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage,
Et n'avois pas prevû que le ſort en courroux
Pour m'accabler d'affronts, dût ſe ſervir de vous.
Vous avez fait, Madame, une ſecrette étude
Du mépris, de l'inſulte, & de l'ingratitude;
Et votre cœur enfin lent à ſe déploier,
Hardi par ma faibleſſe a paru tout entier.
Je ne connaiſſais pas tout ce zéle héroïque,
Tant d'amour pour l'Etat, & tant de politique;
Mais vous qui m'outragez, me connoiſſez-vous bien?
Vous reſte-t-il ici de parti que le mien?
M'oſez-vous reprocher une heureuſe alliance
Qui fait ma ſûreté, qui ſoutient ma puiſſance,
Sans qui vous gémiriez dans la captivité,
A qui vous avez dû l'honneur, la liberté?
Eſt-ce donc-là le prix de vous avoir ſervie?

AMELIE.

Oui, vous m'avez ſauvée; oui, je vous dois la vie;
Mais de mes triſtes jours ne puis-je diſpoſer?
Me les conſerviez-vous pour les tyranniſer?

LE DUC.

Je deviendrai tyran, mais moins que vous, cruelle;
Mes yeux liſent trop bien dans votre ame rebelle;
Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raiſons,
Je vois mon deshonneur, je vois vos trahiſons,
Quel que ſoit l'inſolent que ce cœur me préfére,
Redoutez mon amour, tremblez de ma colére:

C'eſt lui ſeul déſormais que mon bras va chercher,
De ſon cœur tout ſanglant j'irai vous arracher;
Et, ſi dans les horreurs du ſort qui nous accable,
De quelque joïe encor ma fureur eſt capable,
Je la mettrai perfide, à vous déſeſpérer.

AMELIE.

Non, Seigneur, la raiſon ſçaura vous éclairer;
Non, votre ame eſt trop noble, elle eſt trop élevée
Pour opprimer ma vie, après l'avoir ſauvée;
Mais ſi votre grand cœur s'aviliſſait jamais
Juſqu'à perſécuter l'objet de vos bienfaits,
Sçachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
Plus que vos cruautés vivront dans ma mémoire.
Je vous plains, vous pardonne, & veux vous reſpecter:
Je vous ferai rougir de me perſécuter;
Et je conſerverai, malgré votre menace,
Une ame ſans courroux, ſans crainte, & ſans audace.

LE DUC.

Arrêtez; pardonnez aux tranſports égarés,
Aux fureurs d'un Amant que vous déſeſpérés;
Je vois trop qu'avec vous Liſois d'intelligence,
D'une Cour qui me hait embraſſe la défenſe,
Que vous voulez tous deux m'unir à votre Roi,
Et de mon ſort enfin diſpoſer malgré moi;
Vos diſcours ſont les ſiens. Ah! parmi tant d'allarmes,
Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes?
Pour gouverner mon cœur, l'aſſervir, le changer,
Aviez-vous donc beſoin d'un ſecours étranger?
Aimez: il ſuffira d'un mot de votre bouche.

AMELIE.

Je ne vous cache point que du ſoin qui me touche
A votre ami, Seigneur, mon cœur s'étoit remis;
Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avoit promis.
Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient,

Vous les faites couler ; que vos mains les eſſuïent:
Devenez aſſez grand pour apprendre à dompter
Des feux, que mon devoir me force à rejetter.
Laiſſez-moi toute entiere à la reconnaiſſance.

LE DUC.

Ainſi le ſeul Liſois a votre confiance :
Mon outtage eſt connu, je ſçai vos ſentimens.

AMELIE.

Vous les pourrez, Seigneur, connaître avec le tems;
Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
Du généreux Liſois j'ai recherché l'appui :
Imitez ſa grande ame, & penſez comme lui.

SCENE III.

LE DUC *ſeul*,

EH bien ! c'en eſt donc fait, l'ingrate, la parjure,
A mes yeux ſans rougir étale mon injute ;
De tant de trahiſons, l'abîme eſt découvert.
Je n'avois qu'un ami : c'eſt lui ſeul qui me perd !
Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,
Toi, qui me conſolais des malheurs de ma vie,
Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,
Tréſor cherché ſans ceſſe, & jamais obtenu,
Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour même ;
Et maintenant pour prix de mon erreur extrême,
Détrompé des faux biens trop faits pour me charmer,
Mon deſtin me condamne à ne plus rien aimer.
Le voilà cet ingtat, qui fier de ſon parjure,
Vient encor de ſes mains déchirer ma bleſſure.

SCENE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

A Vos ordres, Seigneur, vous me voyez rendu.
D'où vient ſur votre front ce chagrin répandu ?
Votre ame aux paſſions long-tems abandonnée,
A t'elle en liberté peſé ſa deſtinée.

LE DUC.

Oui.

LISOIS.

Quel eſt le projet où vous vous arrêtez ?

LE DUC.

D'ouvrir enfin les yeux aux infidélités,
De ſentir mon malheur & d'apprendre à connaître.
La perfide amitié d'un rival & d'un traître.

LISOIS.

Comment ?

LE DUC.

C'en eſt aſſez.

LISOIS.

C'en eſt trop entre nous.
Ce traître, quel eſt-il ?

LE DUC.

Me le demandez-vous ;
De l'affront inoui qui vient de me confondre,
Quel autre étoit inſtruit, quel autre en doit répondre?
Je ſçai trop qu'Amelie ici vous a parlé :
En vous nommant à moi, l'infidéle a tremblé ;
Vous affectez ſur elle un odieux ſilence,
Interprête muet de votre intelligence.

Je ne ſçai qui des deux je dois plus déteſter.

LISOIS.

Vous ſentez-vous capable au moins de m'écouter ?

LE DUC.

Je le veux.

LISOIS.

Penſez-vous que j'aime encor la gloire ?
M'eſtimez-vous encor, & pouvez-vous me croire ?

LE DUC.

Oui, juſqu'à ce moment je vous crus vertueux ;
Je vous crus mon ami.

LISOIS.

Ces titres précieux
Ont été juſqu'ici la régle de ma vie ;
Mais vous, méritez-vous que je me juſtifie ?
Appprenez qu'Amelie avoit touché mon cœur,
Avant que de ſa vie heureux libérateur,
Vous euſſiez par vos ſoins, par cet amour ſincére,
Sur-tout par vos bienfaits tant de droits de lui plaire.
Moi, plus ſoldat que tendre, & dédaignant toujours
Ce grand art de ſéduire inventé dans les Cours,
Ce langage flatteur & ſouvent ſi perfide,
Peu fait pour mon eſprit peut-être trop rigide,
Je lui parlai d'himen ; & ce nœud reſpecté,
Reſſerré par l'eſtime & par l'égalité,
Pouvoit lui préparer des deſtins plus propices,
Qu'un rang plus élevé, mais ſur des précipices.
Hier avec la nuit, je vins dans vos remparts,
Tout votre cœur parut à mes premiers regards.
Aujourdhui j'ai revû cet objet de vos larmes ;
D'un œil indifférent j'ai regardé ſes charmes,
Et je me ſuis vaincu, ſans rendre de combats ;
J'ai fait valoir vos feux que je n'approuve pas.
J'ai de tous vos bienfaits rappellé la mémoire,
L'éclat de votre rang, celui de votre gloire,

Sans cacher vos défauts, vantant votre vertu ;
Et pour vous contre moi j'ai fait ce que j'ai dû.
Je m'immole à vous ſeul, & je me rends juſtice,
Et ſi ce n'eſt aſſez d'un pareil ſacrifice,
S'il eſt quelque rival qui vous oſe outrager,
Tout mon ſang eſt à vous ; & je cours vous venger.

LE DUC.

Que tout ce que j'entends t'éleve & m'humilie !
Ah ! tu devois ſans doute adorer Amelie ;
Mais qui peut commander à ſon cœur enflammé !
Non, tu n'as pas vaincu ; tu n'avois point aimé.

LISOIS.

J'aimois, & notre amour ſuit notre caractére.

LE DUC.

Je ne peux t'imiter : mon adeur m'eſt trop chére.
Je t'admire avec honte ; il le faut avouër,
Mon cœur....

LISOIS.

Aimez-moi, Prince, au lieu de me louer,
Et ſi vous me devez quelque reconnaiſſance,
Faites votre bonheur, il eſt ma récompenſe.
Vous voyez quelle ardente & fiére inimitié
Votre frere nourrit contre votre allié ;
La ſuite, croyez-moi, peut en être funeſte ;
Vous êtes ſous un joug que ce peuple déteſte ;
Je prévois que bientôt on verra réünis
Les débris diſperſés de l'empire des lis.
Chaque jour nous produit un nouvel adverſaire ;
Hier le Béarnais, aujourdhui votre frere.
Le pur ſang de Clovis eſt toujours adoré,
Tôt ou tard il faudra que de ce tronc ſacré
Les rameaux diviſés & courbés par l'orage
Plus unis & plus beaux ſoient notre unique ombrage.
Vous, placé près du trône, à ce trône attaché,
Si les malheurs des tems vous en ont arraché.

A des nœuds étrangers, s'il fallut vous réſoudre,
L'intérêt qui les forme a droit de les diſſoudre.
On pourrait balancer avec dextérité
Des Maires du Palais la fiére autorité;
Et bientôt par vos mains leur puiſſance affaiblie....

LE DUC.

Je le ſouhaite au moins; mais crois-tu qu'Amelie,
Dans ſon cœur amoli partageroit mes feux
Si le même parti nous uniſſoit tous deux?
Penſes-tu qu'à m'aimer je pourrois la réduire?

LISOIS.

Dans le fond de ſon cœur je n'ai point voulu lire;
Mais qu'importent pour vous ſes vœux & ſes deſſeins?
Faut-il que l'amour ſeul faſſe ici nos deſtins?
Lorſque le grand Clovis aux champs de la Tourraine
Détruiſit les vainqueurs de la grandeur Romaine,
Quand ſon bras arrêta dans nos champs inondés
Des Ariens ſanglants les torrents débordés,
Tant d'honneurs étoient-ils l'effet de ſa tendreſſe?
Sauva-t'il ſon païs pour plaire à ſa maîtreſſe!
Mon bras contre un rival eſt prêt à vous ſervir;
Je voudrois faire plus, je voudrois vous guérir.
On connait peu l'amour, on craint trop ſon amorce,
C'eſt ſur nos paſſions qu'il a fondé ſa force;
C'eſt nous qui ſous ſon nom troublons notre repos,
Il eſt tiran du faible, eſclave du Héros.
Puiſque je l'ai vaincu, puiſque je le dédaigne,
Sur le ſang de nos Rois ſouffrirez-vous qu'il régne?
Vos autres ennemis par vous ſont abattus;
Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

LE DUC.

Le ſort en eſt jetté, je ferai tout pour elle,
Il faut bien à la fin déſarmer la cruelle.
Ses loix ſeront mes loix; ſon Roi ſera le mien;
Je n'aurai de parti, de maître que le ſien;

Poſſeſſeur d'un tréſor où s'attache ma vie,
Avec mes ennemis je me reconcilie.
Je lirai dans ſes yeux mon ſort & mon devoir;
Mon cœur eſt ennivré de cet heureux eſpoir.
Je n'ai point de rival, j'avois tort de me plaindre;
Si tu n'es point aimé, quel mortel ai-je à craindre?
Qui pourroit dans ma Cour avoir pouſſé l'orgueil,
Juſqu'à laiſſer vers elle échapper un coup d'œil?
Enfin, plus de prétexte à ſes refus injuſtes;
Raiſon, gloire, intérêts, & tous ces droits auguſtes
Des Princes de mon ſang, & de mes ſouverains,
Sont des liens ſacrés reſſerrés par ſes mains.
Du Roi puiſqu'il le faut, ſoutenons la couronne,
La vertu le conſeille, & la beauté l'ordonne.
Je veux entre tes mains dans ce fortuné jour,
Sceller tous les ſermens que je fais à l'amour;
Quant à mes intérêts, que toi ſeul en décide.

LISOIS.

Souffrez donc près du Roi que mon zéle me guide.
Peut-être il eût fallu que ce grand changement
Ne fût dû qu'au Héros & non pas à l'amant;
Mais ſi d'un ſi grand cœur une femme diſpoſe,
L'effet en eſt trop beau pour en blamer la cauſe,
Et mon cœur tout rempli de cet heureux retour,
Bénit votre faibleſſe, & rend grace à l'amour.

SCENE V.

LE DUC, LISOIS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

SEigneur, auprès des murs les ennemis paraiſſent;
On prépare l'aſſaut, le tems, les périls preſſent :
Nous attendons votre ordre.

LE DUC.

Eh bien, cruels deſtins,
Vous l'emportez ſur moi vous trompez mes deſſeins;
Plus d'accord, plus de paix, je vole à la victoire,
Méritons Amelie en me couvrant de gloire.
Je ne ſuis pas en peine, ami, de réſiſter
Aux téméraires mains qui m'oſent inſulter.
De tous les ennemis qu'il faut combattre encore,
Je n'en redoute qu'un, c'eſt celui que j'adore.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE FOIX, LISOIS

LE DUC.

LA victoire eſt à nous, vos ſoins l'ont aſſurée:
Vous avez ſçu guider ma jeuneſſe égarée.
Liſois m'eſt néceſſaire aux conſeils, aux combats,
Et c'eſt à ſa grande ame à diriger mon bras.

LISOIS.

Prince, ce feu guerrier qu'en vous on voit paraître
Sera maître de tout, quand vous en ſerez maître:
Vous l'avez pû régler, & vous avez vaincu.
Ayez dans tous les tems cette heureuſe vertu:
L'effet en eſt illuſtre autant qu'il eſt utile:
Le faible eſt inquiet, le grand homme eſt tranquille.

LE DUC.

Eh! l'amour eſt-il fait pour la tranquillité?
Mais ce Chef inconnu ſur nos remparts monté,
Qui tint ſeul ſi long-tems la victoire en balance,
Qui m'a rendu jaloux de ſa haute vaillance,
Que devient-il?

LISOIS.

Seigneur, environné de morts,
Il a ſeul repouſſé nos plus puiſſans efforts.

Mais ce qui me confond & qui doit vous ſurprendre,
Pouvant nous échaper il eſt venu ſe rendre ;
Sans vouloir ſe nommer & ſans ſe découvrir,
Il accuſait le Ciel & cherchait à mourir.
Un ſeul de ſes ſuivans auprès de lui partage
La douleur qui l'accable & le ſort qui l'outrage.

LE DUC.

Quel eſt donc, cher ami, ce Chef audacieux
Qui cherchant le trépas ſe cachait à nos yeux ?
Son caſque était fermé. Quel charme inconcevable,
Quand je l'ai combattu, le rendait reſpectable ?
Un je ne ſçai quel trouble en moi s'eſt élevé :
Soit que ce triſte amour dont je ſuis captivé
Sur mes ſens égarés répandant ſa tendreſſe,
Juſqu'au ſein des combats m'ait prêté ſa faibleſſe,
Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
Pour la molle douceur de ſes impreſſions ;
Soit plutôt que la voix de ma triſte patrie
Parle encore en ſecret au cœur qui l'a trahie ;
Ou que le trait fatal enfoncé dans ce cœur
Corrompe en tous les tems ma gloire & mon bonheur.

LISOIS.

Quant aux traits dont votre ame a ſenti la puiſſance,
Tous les conſeils ſont vains, agréez mon ſilence.
Mais ce ſang des Français que nos mains font couler,
Mais l'Etat, la patrie, il faut vous en parler.
Vos nobles ſentimens peuvent encor paraître :
Il eſt beau de donner la paix à votre Maître
Son égal aujourdhui, demain dans l'abandon,
Vous vous verriez réduit à demander pardon.
Sûr enfin d'Amélie & de votre fortune,
Fondez votre grandeur ſur la cauſe commune ;
Ce guerrier, quel qu'il ſoit, remis entre vos mains,
Pourra ſervir lui-même à vos juſtes deſſeins :
De cet heureux moment ſaiſiſſons l'avantage.

LE DUC.

Ami, de ma parole Amélie eſt le gage,
Je la tiendrai : je vâis de ce même moment
Préparer les eſprits à ce grand changement.
A tes conſeils heureux tous mes ſens s'abandonnent.
La gloire, l'Himenée & la paix me couronnent ;
Et libre des chagrins où mon cœur fut noyé,
Je dois tout à l'amour & tout à l'amitié.

SCENE II.

LISOIS, VAMIR, EMAR *dans le fond du Théâtre.*

LISOIS.

JE me trompe, ou je vois ce captif qu'on améne:
Un des ſiens l'accompagne ; il ſe ſoutient à peine,
Il paraît accablé d'un déſeſpoir affreux.

VAMIR.

Où ſuis-je ? Où vais-je ? O Ciel !

LISOIS.

Chevalier généreux,
Vous êtes dans des murs où l'on chérit la gloire,
Où l'on n'abuſe point d'une faible victoire,
Où l'on ſçait reſpecter de braves ennemis :
C'eſt en de nobles mains que le ſort vous a mis.
Ne puis-je vous connaître ? & faut-il qu'on ignore
De quel grand priſonnier le Duc de Foix s'honore ?

VAMIR.

Je ſuis un malheureux, le jouet des deſtins,
Dont la moindre infortune eſt d'être entre vos mains.
Souffrez qu'au Souverain de ce ſéjour funeſte

Je puiſſe au moins cacher un ſort que je déteſte ;
Me faut-il des témoins encor de mes douleurs ?
On apprendra trop tôt mon nom & mes malheurs.

LISOIS.

Je ne vous preſſe point, Seigneur ; je me retire,
Je reſpecte un chagrin dont votre cœur ſoupire.
Croyez que vous pourrez retrouver parmi nous
Un deſtin plus heureux & plus digne de vous.

SCENE III.

VAMIR, EMAR.

VAMIR.

UN deſtin plus heureux ! mon cœur en déſeſpere :
J'ai trop vécu.

EMAR.

Seigneur, dans un ſort ſi contraire
Rendez graces au Ciel de ce qu'il a permis
Que vous ſoyez tombé ſous de tels ennemis,
Non ſous le joug affreux d'une main étrangére.

VAMIR.

Qu'il eſt dur bien ſouvent d'être aux mains de ſon frere,

EMAR.

Mais enſemble élevés dans des tems plus heureux,
La plus tendre amitié vous uniſſait tous deux.

VAMIR.

Il m'aimait autrefois ; c'eſt ainſi qu'on commence ;
Mais bientôt l'amitié s'envole avec l'enfance.
Il ne ſçait pas encor ce qu'il me fait ſouffrir,
Et mon cœur déchiré ne ſauroit le haïr.

EMAR.

Il ne ſoupçonne pas qu'il ait en ſa puiſſance
Un frere infortuné qu'animait la vengeance.

VAMIR.

Non, la vengeance, ami, n'entra point dans mon cœur ;
Qu'un ſoin trop différent égara ma valeur !
Juſte Ciel ! eſt-il vrai ce que la renommée
Annonçait dans la France à mon ame allarmée ?
Eſt-il vrai qu'Amélie après tant de ſermens
Ait violé la foi de ſes engagemens ?
Et pour qui ? juſte Ciel ! O comble de l'injure !
O neuds du tendre amour, ô loix de la nature !
Liens ſacrés des cœurs, êtes-vous tous trahis ?
Tous les maux dans ces lieux ſont ſur moi réunis.
Frere injuſte, cruel !

EMAR.

Vous diſiez qu'il ignore
Que parmi tant de biens qu'il vous enleve encore,
Amélie en effet eſt le plus précieux,
Qu'il n'avait jamais ſçû le ſecret de vos feux.

VAMIR.

Elle le ſait, l'ingrate ; elle ſçait que ma vie
Par d'éternels ſermens à la ſienne eſt unie ;
Elle ſait qu'aux autels nous allions confirmer
Ce devoir que nos cœurs s'étaient fait de s'aimer,
Quand le Maure enleva mon unique eſpérance.
Et je n'ai pû ſur eux achever ma vengeance !
Et mon frere a ravi le bien que j'ai perdu !
Il jouit des malheurs dont je ſuis confondu.
Quel eſt donc en ces lieux le deſſein qui m'entraîne ?
La conſolation trop funeſte & trop vaine
De faire avant ma mort à ſes traîtres appas
Un reproche inutile, & qu'on n'entende pas !
Allons, je périrai, quoique le Ciel décide,

Fidéle au Roi mon maitre & même à la perfide.
Peut-être en apprenant ma conſtance & mon ſort,
Dans les bras de mon frere elle plaindra ma mort.

EMAR.

Cachez vos ſentimens, c'eſt lui qu'on voit paraître.

VAMIR.

Des troubles de mon cœur puis-je me rendre maître!

SCENE IV.

LE DUC DE FOIX, VAMIR, EMAR.

LE DUC.

CE myſtère m'irrite, & je prétens ſavoir
Quel guerrier les deſtins ont mis en mon pouvoir:
Il ſemble avec horreur qu'il détourne la vuë.

VAMIR.

O lumiére du jour, pourquoi m'es-tu renduë!
Te verrai-je infidéle! en quels lieux! à quel prix!

LE DUC.

Qu'entends-je? Et quels accens ont frappé mes eſprits?

VAMIR.

M'as-tu pû méconnaître?

LE DUC.

Ah Vamir! ah mon frere,

VAMIR.

Ce nom jadis ſi cher, ce nom me déſeſpére.
Je ne le ſuis que trop, ce frere infortuné,
Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

LE DUC.

Tu n'es plus que mon frere, & mon cœur te pardonne.

Mais je te l'avouerai, ta cruauté m'étonne.
Si ton Roi me pourſuit, Vamir, était-ce à toi
A briguer, à remplir cet odieux emploi ?
Que t'ai-je fait ?

VAMIR.

Tu fais le malheur de ma vie :
Je voudrais qu'aujourdhui ta main me l'eût ravie.

LE DUC.

De nos troubles civils quels effets malheureux !

VAMIR

Les troubles de mon cœur ſont encor plus affreux.

LE DUC.

J'euſſe aimé contre un autre à montrer mon courage.
Vamir, que je te plains !

VAMIR.

Je te plains davantage,
De haïr ton païs, de trahir ſans remords
Et le Roi qui t'aimait & le ſang dont tu ſors.

LE DUC.

Arrête, épargne-moi l'infâme nom de traître.
A cet indigne mot, je m'oublirais peut-être.
Non, mon frere, jamais je n'ai moins mérité
Le reproche odieux de l'infidélité.
Je ſuis prêt de donner à nos triſtes Provinces,
A la France ſanglante, au reſte de nos Princes,
L'exemple auguſte & ſaint de la réunion,
Après l'avoir donné de la diviſion.

VAMIR.

Toi, tu pourrais....

LE DUC.

Ce jour qui ſemble ſi funeſte
Des feux de la diſcorde éteindra ce qui reſte.

VAMIR.

Ce jour eſt trop horrible.

LE DUC

Il va combler mes vœux.

VAMIR.

Comment ?

LE DUC.

Tout eſt changé, ton frere eſt trop heureux.

VAMIR.

Je le crois : on diſait que d'un amour extrême
Violent, effrené, (car c'eſt ainſi qu'on aime)
Ton cœur depuis trois mois s'occupait tout entier.

LE DUC.

J'aime : oui, la renommée a pu le publier ;
Oui, j'aime avec fureur. Une telle alliance
Semblait pour mon bonheur attendre ta préſence.
Oui, mes reſſentimens, mes droits, mes alliés,
Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ſes pieds.
(*A ſa ſuite.*)
Allez, & dites lui que deux malheureux freres
Jettés par le deſtin dans des partis contraires,
Pour marcher déſormais ſous le même étendard,
De ſes yeux ſouverains n'attendent qu'un regard.
(*A Vamir.*)
Ne blâme point l'amour où ton frere eſt en proie :
Pour me juſtifier, il ſuffit qu'on la voie.

VAMIR.

Cruel !... elle vous aime ?

LE DUC.

Elle le doit du moins :
Il n'était qu'un obſtacle au ſuccès de mes ſoins ;
Il n'en eſt plus, je veux que rien ne nous ſépare.

VAMIR.

Quels effroiables coups le cruel me prépare !
Ecoute ; à ma douleur ne veux-tu qu'inſulter ?
Me connais-tu ? Sais-tu ce que j'oſais tenter ?
Dans ces funeſtes lieux ſais-tu ce qui m'améne ?

LE DUC.

Oublions ces ſujets de diſcorde & de haine.

SCENE V.

LE DUC DE FOIX, VAMIR, AMELIE.

AMELIE.

CIEL ! qu'eſt-ce que je vois ? Je me meurs !

LE DUC.

Ecoutez :
Mon bonheur eſt venu de nos calamités,
J'ai vaincu ; je vous aime, & je retrouve un frere ;
Sa préſence à mes yeux vous rend encor plus chére :
Et vous, mon frere, & vous, ſoyez ici témoins,
Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
Ce que votre reproche ou bien votre priére,
Le généreux Liſois, le Roi, la France entiére,
Demanderaient enſemble & qu'ils n'obtiendraient pas,
Soumis & ſubjugué, je l'offre à ſes appas.
De l'ennemi des Rois vous avez craint l'hommage.
Vous aimez ; vous ſervez une Cour qui m'outrage ;
Eh bien ! il faut céder ; vous diſpoſez de moi,
Je n'ai plus d'alliés, je ſuis à votre Roi.
L'amour, qui, malgré vous, nous a faits l'un pour l'autre,
Ne me laiſſe de choix, de parti que le vôtre.
Vous, courez, mon cher frere ; allez de ce moment
Annoncer à la Cour un ſi grand changement.
Soyez libre, partez ; & de mes ſacrifices
Allez offrir au Roi les heureuſes prémices.
Puiſſai-je à ſes genoux préſenter aujourdhui

Celle qui m'a domté, qui me raméne à lui,
Qui d'un Prince ennemi fait un ſujet fidéle,
Changé par ſes regards & vertueux par elle !

VAMIR (*à part.*)

Il fait ce que je veux, & c'eſt pour m'accabler.
Prononcez notre arrêt, Madame ; il faut parler.

LE DUC.

Eh ! quoi, vous demeurez interdite & muette ?
De mes ſoumiſſions êtes-vous ſatisfaite ?
Eſt-ce aſſez qu'un vainqueur vous implore à genoux ?
Faut-il encor ma vie, ingrate ? elle eſt à vous.
Un mot peut me l'ôter : la fin m'en ſera chére ;
Je vivais pour vous ſeule, & mourrai pour vous plaire.

AMELIE.

Je demeure éperduë, & tout ce que je vois
Laiſſe à peine à mes ſens l'uſage de la voix.
Ah ! Seigneur, ſi votre ame en effet attendrie
Plaint le ſort de la France & chérit la patrie,
Un ſi noble deſſein, des ſoins ſi vertueux
Ne ſeront point l'effet du pouvoir de mes yeux :
Ils auront dans vous même une ſource plus pure.
Vous avez écouté la voix de la nature ;
L'amour a peu de part où doit régner l'honneur.

LE DUC.

Non, tout eſt votre ouvrage, & c'eſt là mon malheur.
Sur tout autre intérêt ce triſte amour l'emporte.
Accablez-moi de honte, accuſez-moi ; n'importe.
Dûſſai-je vous déplaire & forcer votre cœur,
L'autel eſt prêt, venez.

VAMIR.

Vous oſez !

AMELIE.

Non, Seigneur,
Avant que je vous céde, & que l'Hymen nous lie,

Aux yeux de votre frere arrachez-moi la vie.
Le ſort met entre nous un obſtacle éternel.
Je ne puis être à vous.

LE DUC.

Vamir ! ingrate ! ah ! Ciel !
C'en eſt donc fait ! Mais non ; mon cœur ſait ſe contraindre.
Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre,
Je vous rends trop juſtice : & ces ſéductions
Qui vont au fond des cœurs chercher nos paſſions,
L'eſpoir qu'on donne à peine afin qu'on le ſaiſiſſe,
Ce poiſon préparé des mains de l'artifice,
Sont les effets d'un charme auſſi trompeur que vain,
Que l'œil de la raiſon regarde avec dédain.
Je ſuis libre par vous ; cet art que je déteſte,
Cet art qui m'enchaîna, briſe un joug ſi funeſte :
Et je ne prétens pas, indignement épris,
Rougir devant mon frere & ſouffrir des mépris.
Montrez-moi ſeulement ce rival qui ſe cache,
Je lui céde avec joie un poiſon qu'il m'arrache.
Je vous dédaigne aſſez tous deux, pour vous unir,
Perfide ; & c'eſt ainſi que je dois vous punir.

AMELIE.

Je devais ſeulement vous quitter & me taire ;
Mais je ſuis accuſée, & ma gloire m'eſt chére.
Votre frere eſt préſent : & mon honneur bleſſé
Doit repouſſer les traits dont il eſt offenſé.
Pour un autre que vous ma vie eſt deſtinée ;
Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condamnée.
Oui, j'aime, & ſerais indigne devant vous
De celui que mon cœur s'eſt promis pour époux.
Indigne de l'aimer, ſi par ma complaiſance
J'avais à votre amour laiſſé quelque eſpérance.
Vous avez regardé ma liberté, ma foi,
Comme un bien de conquête & qui n'eſt plus à moi.

Je vous devais beaucoup ; mais une telle offenſe
Ferme à la fin mon cœur à la reconnoiſſance.
Sachez que des bienfaits qui font rougir mon front
A mes yeux indignés ne ſont plus qu'un affront.
J'ai plaint de votre amour la violence vaine ;
Mais, après ma pitié, n'attirez point ma haine.
J'ai rejetté vos vœux que je n'ai point bravés.
J'ai voulu votre eſtime ; & vous me la devez.

LE DUC.

Je vous dois ma colére ; & ſachez qu'elle égale
Tous les emportemens de mon amour fatale.
Quoi donc vous attendiez, pour oſer m'accabler,
Que Vamir fut préſent & me vît immoler ?
Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure ?
Allez, je le croirais l'auteur de mon injure,
Si.. Mais il n'a point vû vos funeſtes appas ;
Mon frere trop heureux ne vous connaiſſait pas.
Nommez donc mon rival ; mais gardez-vous de croire
Que mon lâche dépit lui céde la victoire.
Je vous trompais ; mon cœur ne peut feindre long-tems :
Je vous traîne à l'autel à ſes yeux expirans,
Et ma main ſur ſa cendre à votre main donnée
Va tremper dans le ſang les flambeaux d'Hyménée.
Je ſai trop qu'on a vû, lâchement abuſés,
Pour des mortels obſcurs des Princes mépriſés,
Et mes yeux perceront dans la foule inconnuë
Juſqu'à ce vil objet qui ſe cache à ma vûë.

VAMIR.

Pourquoi d'un choix indigne oſez-vous l'accuſer ?

LE DUC.

Et pourquoi, vous, mon frere, oſez-vous l'excuſer ?
Eſt-il vrai que de vous elle était ignorée ?
Ciel ! à ce piége affreux ma foi ſerait livrée !
Tremblez.

VAMIR.

Moi, que je tremble ! ah ! j'ai trop dévoré
L'inexprimable horreur où toi ſeul m'as livré.
J'ai forcé trop long-tems mes tranſports au ſilence :
Connais-moi donc, barbare, & remplis ta vengeance.
Connais un déſeſpoir à tes fureurs égal.
Frappe, voilà mon cœur, & voilà ton rival.

LE DUC.

Toi, cruel ! toi Vamir !

VAMIR.

Oui, depuis deux années,
L'amour la plus ſecrette a joint nos deſtinées.
C'eſt toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
Le ſeul bien ſur la terre où j'ai pû m'attacher ;
Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie,
Les maux que j'éprouvais paſſaient ta jalouſie.
Par tes égaremens juge de mes tranſports.
Nous puiſames tous deux, dans ce ſang dont je ſors,
L'excès des paſſions qui dévorent une ame ;
La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme.
Mon frere eſt mon rival & je l'ai combattu.
J'ai fais taire le ſang, peut-être la vertu.
Furieux, avengle, plus jaloux que toi-même,
J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime.
Rien ne m'a retenu, ni tes ſuperbes tours,
Ni le peu de ſoldats que j'avais pour ſecours,
Ni le lieu, ni le tems, ni ſurtout ton courage ;
Je n'ai vû que ma flamme & ton feu qui m'outrage.
L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié,
Sois cruel comme moi, punis-moi ſans pitié :
Auſſi bien tu ne peux t'aſſurer ta conquête,
Tu ne peux l'épouſer qu'aux dépens de ma tête.
A la face des cieux, je lui donne ma foi ;
Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
Frappe, & qu'après ce coup ta cruauté jalouſe

Traîne aux pieds des autels ta ſœur & mon épouſe.
Frappe, dis-je : oſes-tu ?

LE DUC.

Traître, c'en eſt aſſez.
Qu'on l'ôte de mes yeux : ſoldats, obéïſſez.

AMELIE.

Non, demeurez, cruel ! Ah ! Prince, eſt-il poſſible
Que la nature en vous trouve une ame inflexible ?
Seigneur !

VAMIR.

Vous le prier ? plaignez-le plus que moi.
Plaignez-le ; il vous offenſe, il a trahi ſon Roi.
Va, je ſuis dans ces lieux plus puiſſant que toi-même,
Je ſuis vangé de toi : l'on te hait, & l'on m'aime.

AMELIE.

Ah, cher Prince ! ah Seigneur, voiez à vos genoux..

LE DUC.

Qu'on m'en réponde, allez. Madame, levez-vous.
Vos priéres, vos pleurs en faveur d'un parjure
Sont un nouveau poiſon verſé ſur ma bleſſure :
Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé.
Mais, perfide, croiez que je mourrai vangé.
Adieu, ſi vous voiez les effets de ma rage,
N'en accuſez que vous ; nos maux ſont votre ouvrage.

AMELIE.

Je ne vous quitte pas ; écoutez-moi, Seigneur.

LE DUC.

Eh bien ! achevez donc de déchirer mon cœur :
Parlez.

SCENE VI.

LE DUC. VAMIR, AMELIE, LISOIS.

LISOIS.

J'ALLAIS partir : un peuple téméraire
Se soulève en tumulte au nom de votre frere.
Le désordre est par tout, vos soldats consternés
Désertent les drapeaux de leurs chefs étonnés ;
Et pour comble de maux, vers la ville allarmée,
L'ennemi rassemblé fait marcher son armée.

LE DUC.

Allez, cruelle, allez ; vous ne jouirez pas
Du fruit de votre haine & de vos attentats :
Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître,
Dangeste, suivez-la.... (*A Lisois.*) Vous, veillez
sur ce traître.

SCENE VII.

VAMIR, LISOIS.

LISOIS.

LE seriez-vous ? Seigneur ; auriez-vous démenti
Le sang de ces Héros dont vous êtes sorti ?
Auriez-vous violé, par cette lâche injure,
Et les droits de la guerre & ceux de la nature ?
Un Prince à cet excès pourrait-il s'oublier ?

VAMIR.

Non : mais suis-je réduit à me justifier ?

Lisois, ce peuple est juste ; il t'apprend à connaître
Que mon frere est rebelle, & qu'il trahit son maître.

LISOIS.

» Ecoutez ; ce serait le comble de mes vœux
» De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
» Je vois avec regret la France desolée,
» A nos dissentions la nature immolee,
» Sur nos communs debris l'Africain elevé,
» Menaçant cet Etat par nous-même enervé.
» Si vous avez un cœur digne de votre race,
» Faites au bien public servir votre disgrace.
Eh bien, rapprochez-les ; unissez-vous à moi
Pour calmer votre frere & fléchir votre Roi,
Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

VAMIR.

Ne vous en flatez pas, vos soins sont inutiles.
Si la discorde seule avait armé mon bras,
Si la guerre & la haine avaient conduit mes pas,
Vous pourriez espérer de réunir deux freres,
L'un de l'autre écartés dans des partis contraires.
Un obstacle plus grand s'oppose à mon retour.

LISOIS.

Et quel est-il, Seigneur ?

VAMIR.

Ah ! reconnais l'amour.
Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare,
Qui m'a fait téméraire, & qui le rend barbare.

LISOIS.

Ciel ! faut-il voir ainsi par des caprices vains
Anéantir le fruit des plus nobles desseins !
L'amour subjuguer tout ! ses cruelles faiblesses
Du sang qui se révolte étouffer les tendresses !
Des freres se haïr, & naître en tous climats
Des passions des Grands le malheur des Etats !
Prince, de vos amours laissons-là le mystère.

Je

Je vous plains tous les deux, mais je ſers votre frere.
Je vais le ſeconder ; je vais me joindre à lui,
Contre un peuple inſolent qui ſe fait votre appui.
Le plus preſſant danger eſt celui qui m'appelle.
Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle ;
Je vois les paſſions plus puiſſantes que moi :
Et l'amour ſeul ici me fait frémir d'effroi.
Je lui dois mon ſecours ; je vous laiſſe & j'y vole.
Soyez mon priſonnier, mais ſur votre parole ;
Elle me ſuffira.

VAMIR.

Je vous la donne.

LISOIS.

Et moi,
Je voudrais de ce pas porter la ſienne au Roi ;
Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
Du ſang de nos tyrans une union ſi chere.
Mais ces fiers ennemis ſont bien moins dangereux,
Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIÉRE.

VAMIR, AMELIE, EMAR.

AMELIE.

QUELLE ſuite, grand Dieu, d'affreuſes deſtinées!
Quel tiſſu de douleurs l'une à l'autre enchaînées!
Un orage imprévû m'enleve à votre amour :
Un orage nous joint : & dans le même jour,
Quand je vous ſuis renduë, un autre nous ſepare!
Vamir, frere adoré d'un frere trop barbare,
Vous le voulez, Vamir ; je pars, & vous reſtez.

VAMIR.

Voyez par quels liens mes pas ſont arrêtés.
Au pouvoir d'un rival ma parole me livre :
Je peux mourir pour vous, & je ne peux vous ſuivre.

AMELIE.

Vous l'osâtes combattre, & vous n'oſez le fuir.

VAMIR.

L'honneur eſt mon tyran : je lui dois obéïr.
Profitez du tumulte où la Ville eſt livrée.
La retraite à vos pas déja ſemble aſſurée.
On vous attend : le Ciel a calmé ſon courroux :
Eſpérez....

AMELIE.

Et que puis-je eſpérer loin de vous ?

VAMIR.

Ce n'eſt qu'un jour.

AMELIE

Ce jour eſt un ſiécle funeſte.
Rendez vains mes ſoupçons, Ciel vangeur que j'atteſte!
Seigneur, de votre ſang le Maure eſt altéré.
Ce ſang à votre frere eſt-il donc ſi ſacré ?
Il aime en furieux ; mais il hait plus encore.
Il eſt votre rival & l'Allié du Maure.
Je crains ....

VAMIR.

Il n'oſerait ....

AMELIE.

Son cœur n'a point de frein.
Il vous a menacé : menace-t'il en vain ?

VAMIR.

Il tremblera bientôt : le Roi vient, & nous vange.
La moitié de ce Peuple à ſes drapeaux ſe range.
Allez, ſi vous m'aimez, dérobez-vous aux coups
Des foudres allumés grondans autour de nous,
Au tumulte, au carnage, au déſordre effroyable,
Dans des murs pris d'aſſaut malheur inévitable.
Mais redoutez encor mon rival furieux :
Craignez l'amour jaloux qui veille dans ſes yeux.
Cet amour mépriſé ſe tournerait en rage.
Fuyez ſa violence : évitez un outrage
Qu'il me faudrait laver de ſon ſang & du mien.
Seul eſpoir de ma vie & mon unique bien,
Mettez en ſûreté ce ſeul bien qui me reſte :
Ne vous expoſez pas à cet éclat funeſte.
Cédez à mes douleurs. Qu'il vous perde : partez.

AMELIE.

Et vous vous expoſez ſeul à ſes cruautés !

VAMIR.

Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frere.
Que dis-je ? mon appui lui devient néceſſaire.
Son captif aujourdhui, demain ſon bienfaiteur,
Je pourrai de ſon Roi lui rendre la faveur.
Protéger mon rival eſt la gloire où j'aſpire.
Arrachez-vous ſur-tout à ſon fatal Empire.
Songez que ce matin vous quittiez ſes Etats.

AMELIE.

Ah ! je quittais des lieux que vous n'habitiez pas.
Dansquelque azile affreux que mon deſtin m'entraîne,
Vamir, j'y porterai mon amour & ma haine.
Je vous adorerai dans le fond des déſerts,
Au milieu des combats, dans l'exil, dans les fers,
Dans la mort que j'attends de votre ſeule abſence.

VAMIR.

C'en eſt trop : vos douleurs ébranlent ma conſtance.
Vous avez trop tardé. Ciel ! quel tumulte affreux !

SCENE II.

AMELIE, VAMIR, LE DUC DE FOIX, GARDES.

LE DUC.

JE l'entends ; c'eſt lui-même Arrête, malheureux:
Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête.

VAMIR.

Il ne te trahit point ; mais il t'offre ſa tête.
Porte à tous les excès ta haine & ta fureur.
Va, ne perds point de tems : le Ciel arme un vangeur.
Tremble ; ton Roi s'approche : il vient, il va paraître ;

Tu n'as vaincu que moi : redoute encor ton maître.

LE DUC.

Il pourra te vanger, mais non te ſecourir ;
Et ton ſang...

AMELIE.

Non, cruel ; c'eſt à moi de mourir.
J'ai tout fait ; c'eſt par moi que ta garde eſt ſeduite.
J'ai gagné tes Soldats. J'ai préparé ma fuite.
Punis ces attentats & ces crimes ſi grands,
De ſortir d'eſclavage & de fuir ſes tyrans :
Mais reſpecte ton frere, & ſa femme, & toi-même.
Il ne t'a point trahi : c'eſt un frere qui t'aime.
Il voulait te ſervir, quand tu veux l'opprimer.
Quel crime a-t'il commis, cruel, que de m'aimer ?
L'amour n'eſt-il en toi qu'un juge inexorable ?

LE DUC.

Plus vous le défendez, plus il devient coupable.
C'eſt vous qui le perdez, vous qui l'aſſaſſinez.
Vous, par qui tous nos jours éraient empoiſonnés ;
Vous, qui pour leur malheur armiez des mains ſi chéres.
Puiſſe tomber ſur vous tout le ſang des deux freres
Vous pleurez ; mais vos pleurs ne peuvent me tromper.
Je ſuis prêt à mourir, & prêt à le frapper.
Mon malheur eſt au comble, ainſi que ma faibleſſe.
Oui, je vous aime encor : le tems, le péril preſſe.
Vous pouvez à l'inſtant parer le coup mortel.
Voilà ma main, venez : ſa grace eſt à l'autel.

AMELIE.

Moi, Seigneur ?

LE DUC.

C'eſt aſſez.

AMELIE.

Moi, que je le trahiſſe ?

LE DUC.

Arrêtez... répondez...

AMELIE.

Je ne puis.

LE DUC.

Qu'il périſſe.

VAMIR.

Ne vous laiſſez pas vaincre en ces affreux combats.
Oſez m'aimer aſſez pour vouloir mon trépas.
Abandonnez mon ſort au coup qu'il me prépare.
Je mourrai triomphant des mains de ce barbare :
Et ſi vous ſuccombiez à ſon lâche courroux,
Je n'en mourrais pas moins, mais je mourrais pour vous.

LE DUC.

Qu'on l'entraîne à la Tour ; allez, qu'on m'obéïſſe.

SCENE III.

LE DUC, AMELIE.

AMELIE.

VOUS, cruel, vous feriez cet affreux ſacrifice!
De ſon vertueux ſang vous pourriez vous couvrir?
Quoi ! voulez-vous ?

LE DUC.

Je veux vous haïr & mourir,
Vous rendre malheureuſe encor plus que moi-même,
Répandre devant vous tout le ſang qui vous aime ;
Et vous laiſſer des jours plus cruels mille fois
Que le jour où l'amour nous a perdu tous trois.
Laiſſez-moi : votre vûë augmente mon ſupplice.

SCENE IV.

LE DUC, AMELIE, LISOIS.

AMELIE (*à Lisois.*)

AH ! je n'attends plus rien que de votre justice:
Lisois, contre un cruel osez me secourir.

LE DUC.

Gardes-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

AMELIE.

J'atteste ici le Ciel.

LE DUC.

Eloignez de ma vûë,
Amis, délivrez-moi de l'objet qui me tuë.

AMELIE.

Va, tyran, c'en est trop : va, dans mon désespoir,
J'ai combattu l'horreur que je sens à te voir.
J'ai cru, malgré ta rage à ce point emportée,
Qu'une femme du moins en serait respectée.
L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur ;
Tygre, je t'abandonne à toute ta fureur.
Dans ton féroce amour immole tes victimes ;
Compte dès ce moment ma mort parmi tes crimes ;
Mais compte encor la tienne. Un vangeur va venir.
Par ton juste supplice il va tous nous unir.
Tombe avec tes remparts, tombe & péris sans gloire;
Meurs, & que l'avenir prodigue à ta mémoire,
A tes feux, à ton nom justement abhorrés,
La haine & le mépris que tu m'as inspirés.

SCENE V.

LE DUC DE FOIX, LISOIS.

LE DUC.

OUI, cruelle ennemie & plus que moi farouche,
Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche.
Que la main de la haine, & que les mêmes coups
Dans l'horreur du tombeau nous réüniſſent tous.

LISOIS.

Il ne ſe connait plus : il ſuccombe à ſa rage.

LE DUC.

Eh bien ! ſouffriras-tu ma honte & mon outrage ?
Le tems preſſe : veux-tu qu'un rival odieux
Enleve la perfide & l'épouſe à mes yeux ?
Tu crains de me répondre. Attends-tu que le traitre
Ait ſoulevé le peuple, & me livre à ſon Maître ?

LISOIS.

Je vois trop en effet que le parti du Roi
Des peuples fatigués fait chanceler la foi.
De la ſedition la flamme reprimée
Vit encor dans les cœurs en ſecret rallumée.

LE DUC.

C'eſt Vamir qui l'allume : il nous a trahi tous.

LISOIS.

Je ſuis loin d'excuſer ſes crimes envers vous.
La ſuite en eſt funeſte, & me remplit d'allarmes.
Dans la plaine déja les Français ſont en armes ;
Et vous êtes perdu, ſi le peuple excité
Croit dans la trahiſon trouver ſa ſureté.
Vos dangers ſont accrus.

LE DUC.

Eh bien, que faut-il faire ?

LISOIS.

Les prévenir, dompter l'amour & la colére.
Ayons encor, mon Prince, en cette extrémité,
Pour prendre un parti sûr assez de fermeté.
Nous pouvons conjurer ou braver la tempête.
Quoi que vous décidiez, ma main est toute prête,
Vous vouliez ce matin par un heureux traité
Appaiser avec gloire un Monarque irrité.
Ne vous rebutez pas ; ordonnez, & j'espére
Seigneur en votre nom cette paix salutaire.
Mais s'il vous faut combattre & courir au trépas,
Vous sçavez qu'un ami ne vous survivra pas.

LE DUC.

Ami, dans le tombeau laisse-moi seul descendre.
Vis, pour servir ma cause & pour venger ma cendre
Mon destin s'accomplit, & je cours l'achever.
Qui ne veut que la mort est sûr de la trouver ;
Mais je la veux terrible, & lorsque je succombe,
Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

LISOIS.

Comment ? de quelle horreur vos sens sont possedés!

LE DUC.

Il est dans cette tour où vous seul commandez ;
Et vous m'avez promis que contre un téméraire...

LISOIS.

De qui me parlez-vous, Seigneur ? de votre frere ?

LE DUC.

Non : Je parle d'un traitre, & d'un lâche ennemi,
D'un rival qui m'abhorre & qui m'a tout ravi.
Le Maure attend de moi la tête du parjure.

LISOIS.

Vous leur avez promis de trahir la nature ?

LE DUC.

Dès long-tems du perfide ils ont proscrit le sang.

LISOIS.

Et pour leur obéïr, vous lui percez le flanc?

LE DUC.

Non, je n'obéïs point à leur haine étrangére :
J'obéïs à ma rage, & veux la ſatisfaire,
Que m'importent l'Etat & mes vains Alliés ?

LISOIS.

Ainſi donc à l'amour vous le ſacrifiez,
Et vous me chargez, moi, du ſoin de ſon ſupplice?

LE DUC.

Je n'attends pas de vous cette prompte juſtice.
Je ſuis bien malheureux, bien digne de pitié;
Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié.
Allez; je puis encor dans le ſort qui me preſſe
Trouver de vrais amis qui tiendront leur promeſſe.
D'autres me ſerviront & n'allégueront pas
Cette triſte vertu, l'excuſe des ingrats.

LISOIS *après un long ſilence.*

Non; j'ai pris mon parti : ſoit crime, ſoit juſtice,
Vous ne vous plaindrez plus qu'un ami vous trahiſſe.
Vamir eſt criminel : vous êtes malheureux.
Je vous aime; il ſuffit : Je me rends à vos vœux.
Je vois qu'il eſt des tems pour les partis extrêmes,
Que les plus ſaints devoirs peuvent ſe taire eux-mêmes.
Je ne ſouffrirai pas que d'un autre que moi
Dans de pareils momens vous éprouviez la foi;
Et vous reconnaîtrez au ſuccès de mon zéle,
Si Liſois vous aimait & s'il vous fut fidéle.

LE DUC.

Je te retrouve enfin dans mon adverſité :
L'Univers m'abandonne, & toi ſeul m'es reſté.
Tu ne ſouffriras pas que mon rival tranquille
Inſuite impunément à ma rage inutile
Qu'un ennemi vaincu maître de mes Etats,

Dans les bras d'une ingrate insulte à mon trépas.

LISOIS.

Non, mais en vous rendant ce malheureux service,
Prince, Je vous demande un autre sacrifice.

LE DUC.

Parle.

LISOIS.

Je ne veux pas que le Maure en ces lieux
Protecteur insolent commande sous mes yeux :
Je ne veux pas servir un tyran qui nous brave.
Ne puis-je vous venger, sans être son esclave ?
Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un appui?
Pour mourir avec vous, ai-je besoin de lui ?
Du sort de ce grand jour laissez-moi la conduite :
Ce que je fais pour vous peut-être le mérite.
Les Maures avec moi pourraient mal s'accorder,
Jusqu'au dernier moment, je veux seul commander.

LE DUC.

Oui, pourvû qu'Amélie au désespoir réduite
Pleure en larmes de sang l'amant qui l'a séduite ;
Pourvû que de l'horreur de ses gémissemens
Ma douleur se repaisse à mes derniers momens ;
Tout le reste est égal, & je te l'abandonne.
Prépare le combat : agis, dispose, ordonne.
Ce n'est plus la victoire où ma fureur prétend :
Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
Aux cœurs désespérés qu'importe un peu de gloire?
Périsse ainsi que moi, ma funeste mémoire!
Périsse avec mon nom le souvenir fatal
D'une indigne maîtresse & d'un lâche rival.

LISOIS.

Je l'avouë avec vous : une nuit éternelle
Doit couvrir, s'il se peut, une fin si cruelle.
C'était avant ce coup qu'il nous fallait mourir.
Mais je tiendrai parole, & je vais vous servir.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE FOIX, UN OFFICIER DES GARDES.

LE DUC.

O Ciel! me faudra-t'il de momens en momens
Voir & des trahiſons & des ſoulevemens!
Eh bien, de ces mutins l'audace eſt terraſſée?

L'OFFICIER.

Seigneur, ils vous ont vû: leur foule eſt diſperſée.

LE DUC.

L'ingrat de tous côtés m'opprimant aujourdhui,
Mon malheur eſt parfait, tous les cœurs ſont à lui.
Que fait Liſois?

L'OFFICIER.

Seigneur, ſa prompte vigilance
A partout des remparts aſſuré la défenſe.

LE DUC.

Ce ſoldat qu'en ſecret vous m'avez amené
Va-t'il exécuter l'ordre que j'ai donné?

L'OFFICIER.

Oui, Seigneur, & déja vers la tour il s'avance.

LE DUC.

Ce bras vulgaire & sûr va remplir ma vengeance,
Sur l'incertain Lisois mon cœur a trop compté :
Il a vû ma fureur avec tranquillité.
On ne soulage point des douleurs qu'on mépriſe :
Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance soit miſe.
Vous, que sur nos remparts on porte nos drapeaux,
Allez, qu'on se prépare à des périls nouveaux.
Vous sortez d'un combat, un autre vous appelle.
Ayez la même audace avec le même zéle,
Imitez votre maître, & s'il vous faut périr,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(*Il reſte ſeul.*)

Eh bien, c'en eſt donc fait : une femme perfide
Me conduit au tombeau chargé d'un parricide.
Qui ? moi, je tremblerais des coups qu'on va porter !
J'ai chéri la vengeance & ne puis la pourer.
Je friſſonne : une voix gémiſſante & ſevére,
Crie au fond de mon cœur, arrête, il eſt ton frere.
Ah ! Prince infortuné, dans ta haine affermi,
Songe à des droits plus ſaints : Vamir fut ton ami.
O jours de notre enfance ! ô tendreſſes paſſées !
Il fut le confident de toutes mes penſées
Avec quelle innocence & quels épanchemens
Nos cœurs se sont appris leurs premiers ſentimens !
Que de fois partageant mes naiſſantes allarmes,
D'une main fraternelle eſſuia-t'il mes larmes ?
Et c'eſt moi qui l'immole, & cette même main
D'un frere que j'aimais déchireroit le ſein ?
O paſſion funeſte ! ô douleur qui m'égare !
Non je n'etais point né pour devenir barbare.
Je ſens combien le crime eſt un fardeau cruel ;
Mais que dis-je ? Vamir eſt le ſeul criminel.
Je reconnais mon ſang, mais c'eſt à ſa furie :
Il m'enleve l'objet dont dépendait ma vie.

Ah ! de mon déſeſpoir injuſte & vain tranſport :
Il l'aime, eſt-ce un forfait qui mérite la mort ?
Hélas malgré le tems, & la guerre & l'abſence,
Leur tranquille union croiſſoit dans le ſilence.
Ils nourriſſaient en paix leur innocente ardeur,
Avant qu'un fol amour empoiſonnât mon cœur.
Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colére.
Il me trompe, il me hait, n'importe : il eſt mon frere,
C'eſt à lui ſeul de vivre, on l'aime, il eſt heureux :
C'eſt à moi de mourir ; mais mourons généreux.
La pitié m'ébranloit : la nature décide.
Il en eſt tems encor, préviens, &c.

SCENE II.

LE DUC DE FOIX, L'OFFICIER.

LE DUC.

PREVIENS un parricide,
Ami, vole à la tour. Que tout ſoit ſuſpendu :
Que mon frere....

L'OFFICIER.

Seigneur....

LE DUC.

De quoi t'allarmes-tu ?
Cours, obéïs.

L'OFFICIER.

J'ai vû, non loin de cette porte,
Un corps ſouillé de ſang qu'en ſecret on emporte :
C'eſt Liſois qui l'ordonne, & je crains que le ſort....

LE DUC.

Qu'entens-je.... malheureux ! ah Ciel, mon frere eſt mort :

Il eſt mort, & je vis, & la terre entr'ouverte,
Et la foudre en éclats n'ont point vengé ſa perte ?
Ennemi de l'Etat, factieux, inhumain,
Frere dénaturé, raviſſeur, aſſaſſin,
O Ciel, autour de moi que j'ai creuſé d'abîmes !
Que l'amour m'a changé ! qu'il me coûte de crimes !
Le voile eſt déchiré : je m'étais mal connu.
Au comble des forfaits je ſuis donc parvenu ?
Ah ! Vamir ! ah mon frere ! ah jour de ma ruine,
Je ſens que je t'aimais, & mon bras t'aſſaſſine !
Quoi mon frere !

L'OFFICIER.

Amélie avec empreſſement,
Veut, Seigneur, en ſecret vous parler un moment.

LE DUC.

Chers amis, empêchez que la cruelle avance.
Je ne puis ſoutenir ni ſouffrir ſa préſence ;
Mais non, d'un parricide elle doit ſe vanger,
Dans mon coupable ſang ſa main doit ſe plonger.
Qu'elle entre. ah ! je ſuccombe & je ne vis plus qu'à peine.

SCENE III.

LE DUC, AMELIE, TAISE.

AMELIE.

VOUS l'emportez, Seigneur ; & puiſque votre haine,
(Comment puis-je autrement appeller en ce jour
Ces affreux ſentimens que vous nommez amour ;)
Puiſqu'à ravir ma foi votre haine obſtinée
Veut, ou le ſang d'un frere, ou ce triſte Hyménée ;

Mon choix eſt fait, Seigneur, & je me donne à vous.
A force de forfaits vous êtes mon époux.
Briſez les fers honteux dont vous chargez un frere.
De vos murs ſous ſes pas abbaiſſez la barriere.
Que je ne tremble plus pour des jours ſi chéris :
Je trahis mon amant, je le perds à ce prix :
Je vous épargne un crime, & ſuis votre conquête.
Commandez, diſpoſez, ma main eſt toute prête.
Sachez que cete main que vous tiranniſez
Punira la faibleſſe où vous me réduiſez.
Sachez qu'au temple même où vous m'allez conduire..
Mais vous voulez ma foi : ma foi doit vous ſuffire.
Allons... eh quoi ! d'où vient ce ſilence affecté !
Quoi ! votre frere encor n'eſt point en liberté !

LE DUC.

Mon frere ?

AMELIE.

Dieu puiſſant, diſſipe mes allarmes.
Ciel ! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes.

LE DUC.

Vous demandez ſa vie !

AMELIE.

Ah ! qu'eſt-ce que j'entends !
Vous qui m'aviez promis...

LE DUC.

Madame, il n'eſt plus tems.

AMELIE.

Il n'eſt plus tems ? Vanir !

LE DUC.

Il eſt trop vrai, cruelle.
Oui : l'amour a conduit cette main criminelle :
Liſois, pour mon malheur, a trop ſçu m'obéïr.
Ah ! revenez à vous, vivez pour me punir.
Frappez ; que votre main contre moi ranimée

Perce

Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée,
Un cœur dénature qui n'entend que vos coups
Oui, j'ai tué mon frere, & l'ai tué pour vous,
Vengez sur un coupable indigne de vous plaire,
Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

AMELIE.

(*Se jettant entre les bras de Taïse.*)

Vamir est mort, barbare?

LE DUC.

Oui, mais c'est de ta main,
Que son sang veut ici le sang de l'assassin.

AMELIE (*soutenue par Taïse & presque évanouie.*)

Il est mort?

LE DUC.

Ton reproche...

AMELIE.

Epargne ma misére,
Laisse-moi, je n'ai plus de reproche à te faire.
Va, porte ailleurs ton crime & ton vain repentir.
Laisse-moi l'adorer, l'embrasser & mourir.

LE DUC.

Ton horreur est trop juste. Eh bien, chére Amélie,
Par pitié, par vengeance arrache-moi la vie.
Je ne mérite pas de mourir de tes coups.
Que ta main les conduise...

SCENE IV.

LE DUC, AMELIE, LISOIS.

LISOIS. *On le désarme.*

AH! Ciel, que faites-vous!

Le DUC.

Laisse-moi me punir, & me rendre justice.

AMELIE (*à Lisois*)

Vous d'un assassinat vous êtes le complice!

LE DUC.

Miniſtre de mon crime, as-tu pû m'obéïr.

LISOIS.

Je vous avais promis, Seigneur, de vous ſervir.

LE DUC.

Malheureux que je ſuis ! ta ſévére rudeſſe
A cent fois de mes ſens combattu la faibleſſe.
Ne devais-tu te rendre à mes triſtes ſouhaits,
Que quand ma paſſion t'ordonnait des forfaits !
Tu ne m'as obei que pour perdre mon frere.

LISOIS.

Lorſque j'ai refuſé ce ſanglant miniſtère,
Votre aveugle courroux n'allait-il pas ſoudain
Du ſoin de vous venger charger une autre main ?

LE DUC

L'amour, le ſeul amour de mes ſens toujours maître,
En m'ôtant ma raiſon, m'eût excuſé peut-être ;
Mais toi, dont la ſageſſe & les reflexions
Ont calmé dans ton ſein toutes les paſſions,
Toi dont j'avois tant craint l'eſprit ferme & rigide,
Avec tranquillité permettre un parricide ?

LISOIS

Eh bien, puiſque la honte avec le repentir,
Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,
D'un ſi juſte remords ont pénétré votre ame ;
Puiſque malgre l'excès de votre aveugle flâme,
Au prix de votre ſang vous voudriez ſauver
Le ſang dont vos fureurs ont voulu vous priver.
Je peux donc m'expliquer : je peux donc vous apprendre,
Que de vous-meme enfin Liſois ſait vous défendre.
Connaiſſez moi Madame, & calmez vos douleurs.
(*Au Duc*) (*à Amelie*)
Vous, gardez vos remords ; & vous, ſéchez vos pleurs.
Que ce jour à tous trois ſoit un jour ſalutaire,
Venez, paraiſſez, Prince, embraſſez votre frere.

(*Le Théâtre s'ouvre, Vamir paraît.*)

SCENE V. ET DERNIERE.

LEDUC, AMELIE, VAMIR, LISOIS.

AMELIE.

QUI? vous!

LE DUC.

Mon frere?

AMELIE.

Ah Ciel!

LE DUC.

Qui l'aurait pû penſer?

VAMIR (*s'avançant au fond du Theâtre*)

J'oſe encor te revoir, te plaindre & t'embraſſer.

LE DUC.

Mon crime en eſt plus grand, puiſque ton cœur l'oublie.

AMELIE.

Liſois; digne Héros qui me donnez la vie!...

LE DUC.

Il la donne à tous trois.

LISOIS.

Un indigne aſſaſſin
Sur Vamir à mes yeux avait levé la main.
J'ai frappé le barbare, & prévenant encore
Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore,
J'ai feint d'avoir verſé ce ſang ſi précieux,
Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

LE DUC.

Après ce grand exemple & ce ſervice inſigne,
Le prix que je t'en dois, c'eſt de m'en rendre digne.
Le fardeau de mon crime eſt trop peſant pour moi:
Mes yeux couverts d'un voile & baiſſés devant toi
Craignent de rencontrer & les regards d'un frere,
Et la beauté fatale à tous les deux trop chére.

VAMIR.

Tous deux auprès du Roi nous voulions te ſervir.
Quel eſt donc ton deſſein? parle.

LE DUC.

De me punir ;
De nous rendre à tous trois une égale juſtice ;
D'expier devant vous par le plus grand ſupplice,
Le plus grand des forfaits où la fatalité,
L'amour & le courroux m'avaient precipité.
J'adorais Amélie, & ma flâme cruelle
Dans mon cœur déſolé s'irrite encor pour elle.
Liſois ſait à quel point j'adorais ſes appas,
Quand ma jalouſe rage ordonnait ton trépas.
Dévoré, malgré moi, du feu qui me poſſede,
Je l'adore encor plus, & mon amour la céde.
Je m'arrache le cœur en vous rendant heureux.
Aimez-vous, mais au moins, pardonnez-moi tous deux.

VAMIR.

Ah ! ton frere à tes pieds digne de ta clémence
Egale tes bienfaits par ſa reconnoiſſance.

AMELIE.

Oui, Seigneur, avec lui j'embraſſe vos genoux.
La plus tendre amitié va me rejoindre à vous.
Vous me payez trop bien de mes douleurs ſouffertes.

LE DUC.

Ah ! c'eſt trop me montrer mes malheurs & mes pertes.
Mais vous m'apprenez tous à ſuivre la vertu.
Ce n'eſt point à demi que mon cœur eſt rendu.
(*A Vamir.*)
Je ſuis en tout ton frere ; & mon ame attendrie
Imite votre exemple & chérit ſa patrie.
Allons apprendre au Roi pour qui vous combattez,
Mon crime, mes remords & vos félicités.
Oui ; je veux égaler votre foi, votre zéle,
Au ſang, à la patrie, à l'amitié fidéle ;
Et vous faire oublier, après tant de tourmens,
A force de vertus, tous mes égaremens.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

B54 : 08